

BULLETIN DE L'ASSOCIATION
ARCHÉOLOGIQUE
DES PYRÉNÉES-ORIENTALES

N°14
Décembre 1999

Sommaire

Editorial	p. 2
L'activité des Emplois-Jeunes	p. 5
Sauvetages, sondages, prospections et fouilles programmées	p. 7
Opérations conduites par des archéologues roussillonnais à l'extérieur des P.-O.	p. 57
Conférences	p. 61
Excursions	p. 73
Fenêtre sur le Sud	p. 79
Notes de lecture	p. 89
Divers	p. 97
Bibliothèque	p. 106
Composition du Bureau et du Conseil d'Administration	p. 108
Conférences et sorties	p. 109

Editorial

VIEILLES RENGAINES ...

7 conférences, plus l'Assemblée générale statutaire,

3 sorties et même 4 ,si l'on y ajoute celle du 28 novembre dernier,

un banquet champêtre dont l'expérience sera renouvelée,

une bibliothèque en expansion, et en nombre d'ouvrages et en lecteurs consultants,
servie par un bibliothécaire diligent dont le contrat a été prolongé pour trois ans
(contrat CEC),

deux emplois-jeunes, qui ont porté la pioche et la truelle en des lieux où elles étaient
jusqu'à présent inconnues; et qui, malgré leurs compétences multiples, n'ont pas assez
de temps ni de bras pour répondre à des demandes toujours plus variées
et plus pressantes,

enfin des adhérents plus nombreux (229 cette année) qui s'impliquent toujours plus
dans les différentes étapes de la recherche,

et un bulletin annuel pour rendre compte de tout cela...et du reste,

c'est un bilan satisfaisant pour une association
mais c'est aussi maintenant la routine, tant il est vrai qu'on s'habitue à tout et même
aux bonnes choses.

Jusqu'aux manifestations qui malheureusement, elles aussi, ont tendance à tourner au
rituel, car il est difficile de faire rimer ensemble aménagement et archéologie. Celle qui
nous a réunis à Corneilla-del-Vercol a porté ses fruits puisqu'elle a tout de même per-
mis l'exploration partielle d'un site néolithique et wisigothique.

...ET AIRS NOUVEAUX

Alors quoi de neuf en cet an de grâce
mil neuf cent quatre-vingt-dix-neuf ?

Une bonne nouvelle ! Je n'aurai pas cette année à regretter le départ du Con-
servateur du Patrimoine en charge du département ni à souhaiter la bienvenue à son
successeur : IL RESTE ! Espérons-le, *per molts ans*, comme disent les indigènes. Allons,
les cargolades, les sardinades, la saucisse catalane, la *botiffara*, précédés ou suivis de
Banyuls et de Rivesaltes (le Maury étant suspect d'occitanisme) n'ont rien perdu de
leurs vertus assimilatrices. En tous cas, ils ont heureusement contrebalancé l'effet né-
gatif de nos demandes incessantes et épuisantes. Pour la nouvelle année, qui n'est pas,
quoi que l'on dise, celle du nouveau millénaire, Thierry Odier devra plus que jamais

faire appel à leur action roborative pour parvenir au règlement d'une affaire qui nous concerne au premier chef : celle d'un nouveau dépôt de fouilles et donc d'un nouveau siège pour notre association.

L'année qui s'achève a fait peser sur nous (et sur le plancher !) la menace de voir silex et tessons s'écraser intempestivement au rez-de-chaussée, au mépris de toute stratigraphie. Menace aujourd'hui écartée : grâce à Carole, Olivier et Guillaume, le produit de nos travaux a commencé à rejoindre le sous-sol et attend bien sagement, dans ses portoirs, d'être déménagé dans un local plus digne de les recevoir. Reste à le trouver. Si l'on veut y loger le dépôt de fouilles, des salles de travail (lavage, recollage, dessin), l'AFAN, les emplois-jeunes, la bibliothèque associative, une salle de réunion et une salle d'exposition, 1000 m² semblent être un minimum.

Les élus du département ne paraissent pas indifférents à nos problèmes. Nous avons eu le jeudi 28 octobre la visite de Christian Bourquin, président du Conseil Général : il a vu l'état des lieux et compris la nécessité de nouvelles structures. Nous lui avons pareillement montré le rôle de quasi-service public que jouait notre association, surtout depuis le recrutement de deux emplois-jeunes. Il en a bien admis l'aspect provisoire, ajoutant que tous nos efforts devaient finir par déboucher sur la création d'un Service Départemental d'Archéologie. Les mêmes propos ont été répétés lors de la séance publique de compte-rendu, au Palais des Rois de Majorque, le vendredi 29 octobre. Bien entendu, tout cela reste vague mais c'est un pas vers la réalisation de nos objectifs.

Il est un autre sujet qui doit rester au premier plan de nos préoccupations : la rigidité qui s'instaure dans la pratique des fouilles de sauvetage nous pose problème. A la suite de conventions spécifiques, les membres de l'AAPO qui le souhaitaient ont pu, ces deux dernières années, participer aux fouilles menées par l'AFAN, dans le département des Pyrénées-Orientales. Ce fut le cas notamment pour deux chantiers importants sur la commune de Perpignan : au mas Miraflores et au Petit-Clos et ce, à la satisfaction des responsables d'opérations et des intervenants.

Voici que l'application d'une circulaire du Ministère de la Culture et de la Communication (datée du 4 novembre 1998) ainsi que des considérations concernant la responsabilité en cas d'accident, rendent désormais très difficile sinon impossible la poursuite de cette expérience.

Cette situation nous paraît grave, en elle-même et par ce qu'elle implique. En elle-même : si l'on considère que, dans le département comme ailleurs, la plupart des chantiers relèvent de l'archéologie de sauvetage et donc majoritairement de l'AFAN, on voit que les nouvelles mesures excluent, dans les faits, l'initiation et le perfectionnement des bénévoles.

Par ce qu'elle implique : dans un premier temps, une coupure nettement marquée entre professionnels et bénévoles; et à terme la disparition de ces derniers. Elle remet donc en cause l'existence d'associations comme la nôtre, qui s'efforcent de regrouper professionnels, amateurs et bénévoles.

Le recrutement, dans le cadre de l'AFAN, de professionnels, de plus en plus spécialisés, disponibles en tous temps et en tous lieux, est une nécessité de l'archéologie de sauvetage et d'une archéologie de qualité. Mais il faut corriger la mobilité indispensable de l'archéologue par la permanence d'une culture locale, surtout au moment où l'on cherche à appréhender non un site isolé mais un espace. Or, par le nombre, la diversité et la dispersion géographique de leurs membres, les associations, repérant les sites ou informées de leur découverte et des menaces qui pèsent sur eux, "tiennent" le terrain. Accumulant les informations, elles sont la mémoire vivante du milieu local.

Pourquoi se priver de leur aide ?

Pourquoi interdire à leurs membres de participer à la recherche de leur propre histoire ?

Si l'on prend au sérieux les discours sur la citoyenneté qui fleurissent aujourd'hui en tous lieux, il faut au contraire les associer à la recherche et à la diffusion des résultats. Il en est de même d'ailleurs des chercheurs locaux, quel que soit leur statut et qu'ils s'intègrent ou non dans un groupe organisé.

A travers le relais des associations et des chercheurs locaux, c'est la population que l'on atteindra. Les archéologues ne travaillent pas seulement pour des spécialistes de plus en plus spécialisés, ils ont aussi le devoir d'oeuvrer pour le plus grand nombre. C'est même la justification la plus évidente du coût budgétaire et social de leurs interventions.

Du fait de son recrutement, où voisinent professionnels, amateurs et bénévoles, l'AAPO jouit de conditions privilégiées, mais pour de nombreuses associations, l'information la plus élémentaire ne passe pas. Il faut de toute urgence remédier à cette situation. Il suffirait que l'Etat -- c'est à dire les Directions Régionales des Affaires Culturelles et les Services Régionaux d'Archéologie qui le représentent -- tienne à jour la liste des associations et des chercheurs, ce qu'il a déjà dans la mémoire de ses ordinateurs et qu'il les informe des opérations qui doivent se dérouler sur leur territoire. Les responsables d'opération, à la demande des Services Régionaux, seraient ensuite chargés de prendre contact avec les dites associations et chercheurs, de les intégrer, s'ils le désirent et en vertu de conventions adaptées à chaque cas, dans l'équipe de fouille et de les faire participer à la diffusion des résultats sous forme de visites de chantier, de conférences et/ou de notices dans leurs publications.

Mais faut-il perdre ce temps et cet argent à organiser des contacts, au détriment du travail proprement archéologique ? En fait les résultats n'en seront que meilleurs et puis il faut être logique dans ses objectifs : la démocratie demande du temps et de l'argent, l'éducation aussi, et que dire du paysan (il en existe encore de par le monde, malgré la mainmise des multinationales sur les semences) qui prélève une part de sa récolte pour faire les semailles ? La moisson future est à ce prix.

*Le Président
Jean-Pierre Comps*

L'activité des emplois-jeunes

Bilan d'activité : Olivier Passarrius

Date d'embauche : le 15/05/98

Activités réalisées depuis 13 mois, de mai 1998 à juin 1999.

Le rangement du dépôt de fouilles a été entamé avec la collaboration de C. Puig. Il consiste à établir un pré-inventaire du matériel archéologique stocké, et à déménager certaines collections selon un classement défini.

L'animation archéologique : plusieurs visites guidées pour des groupes scolaires ont eu lieu sur des sites archéologiques comme Panissars, Baixas ou Vilarnau. De même, plusieurs conférences (« Vilarnau, un village médiéval » et « Le site des Sitges à Baixas ») ont été présentées pour l'Université du Temps Libre, le Service Régional de l'Archéologie à Lattes, ou l'Amicale des Cadres Catalans à Paris.

L'exposition « Le Roussillon à l'âge des métaux » a encore été présentée dans plusieurs communes (Pollestres et Villefranche-de-Conflent). Il a donc fallu en organiser l'installation. De plus, de nouveaux panneaux ont été montés à la demande de la mairie de Pollestres (« Des jarres médiévales trouvées dans la voûte de l'église de Pollestres »).

Les prospections ont concerné trois tracés routiers (la déviation Elne / Saint-Cyprien, la départementale 18 à Espira-de-l'Agly, et la déviation de Pézilla-de-la-Rivière). De même, plusieurs communes du département ont été prospectées dans le cadre du Programme de prospection des zones lotissables autour des communes de la plaine du Roussillon (1998 et 1999), dont Perpignan, Baixas, Saint-Estève et Vinça. Ces prospections ont permis la découverte de nouveaux sites archéologiques.

Plusieurs interventions archéologiques ont eu lieu cette année. On peut citer Baixas (Les Sitges), Perpignan (Vilarnau), Laroque-des-Albères (Mas Manère), Oms (église), Talau (église), Formiguères (cimetière), Argelès (Mas Calmette) et Corneilla-del-Vercol (Aspres del Paradis). Chacune de ces opérations de prospection et de fouilles a donné lieu à un rapport remis à la Direction Régionale des Affaires Culturelles, comportant texte, clichés et relevés.

De même, des démarches auprès des collectivités, dans le but de préparer des interventions archéologiques ou pour informer les municipalités sur la conservation du patrimoine archéologique, ont été entamées à Perpignan (Saint-Christophe du Vernet), Calce, Tautavel, Canet et Ria-Sirach, et pour les sites concernant le Pays de l'Agly.

Enfin, les activités associatives ont consisté en la rédaction et la publication du bulletin de l'A.A.P.-O. Elles comportent également la gestion des cotisations des membres, du courrier, ainsi qu'une étude statistique sur les membres qui composent l'association depuis sa création. La préparation d'un colloque et d'une publication en hommage à Jean Abelanet ont nécessité également de nombreuses réunions. Deux sorties ont aussi été organisées pour l'association à Marseille et à Port-Vendres.

Bilan d'activité : Carole Puig

Date d'embauche : le 01/09/98

Activités réalisées depuis 10 mois, de septembre 1998 à juin 1999.

Le rangement du dépôt de fouilles a débuté en collaboration avec O. Passarrius (cf. *supra*).

Les activités concernant l'animation archéologique se divisent en

trois catégories. Premièrement, 5 sorties ont été organisées à Agde (visite guidée de la ville et de l'exposition la « Gloire d'Alexandrie ») pour l'Université du Temps Libre, les étudiants de l'Université de Perpignan et l'Association Archéologique des P.-O. Des conférences ont aussi été présentées : « Bages au Moyen Age » (opération « le Temps des Livres » à Bages), « Le dépôt de Bronze de Pollestres » (pour la commune de Pollestres), « Les fosses de plantations de la RD 22 C » (pour le Service Régional d'Archéologie à Lattes).

Enfin, l'exposition « Le Roussillon à l'âge des métaux », créée par l'Association a de nouveau été présentée à Pollestres et à Villefranche-de-Conflent. Outre l'installation des pièces, de nouveaux panneaux ont été montés et associés à l'exposition : « Le dépôt de Bronze de Pollestres ».

Les prospections ont concerné les terroirs de plusieurs communes du département, comme ceux de Pollestres et Canohès (Programme de prospection des zones lotissables autour des communes de la plaine du Roussillon 1998), mais aussi Perpignan (Programme de 1999), ainsi que le tracé de la déviation de la RN9 (Perpignan sud-ouest). Ces prospections ont permis la découverte de nouveaux sites archéologiques.

Des fouilles archéologiques ont été réalisées à Pollestres (dépôt de Bronze), à Villeneuve-de-la-Raho (église Sant-Julia), à Perpignan (La Funeraria et le tracé de la future RD 22 C), à Laroque-des-Albères (en collaboration avec O. Passarrius). Chacune de ces opérations de prospections et de fouilles a donné lieu à un rapport remis à la Direction Régionale des Affaires Culturelles, comportant texte, clichés et relevés.

De même, un important travail d'information auprès des élus en préparation d'une intervention archéologique ou pour la protection du patrimoine archéologique (à Saint-Feliu-d'Avall, au Boulou, Fourques...), a été mené.

Enfin, des recherches (archivistiques et bibliographiques) et des suivis de travaux ont permis de rédiger des notices d'information pour la protection du patrimoine archéologique (à Cabestany, Perpignan : le boulevard Wilson) ou d'apporter un complément d'information à d'autres opérations (Perpignan : le couvent des Clarisses, la Place de Catalogne, et les sites du Pays de l'Agly).

Les activités propres à l'association ont consisté en la gestion des cotisations et du courrier, l'organisation de sorties associatives (à Agde, Lattes, Gérone), la participation au bulletin associatif et le travail administratif interne.

Appréciation du travail effectué

Ce premier bilan fait apparaître une accélération des travaux archéologiques et des recherches pour la sauvegarde du patrimoine en fin de période. Il y a lieu de croire que le phénomène va s'amplifier.

Par rapport à la convention, il apparaît que le temps dispensé au travail purement associatif a été sous-évalué. De même, les prospections archéologiques ont occupé une part des activités plus importante que prévue. Par voie de conséquence, peu de temps a pu être consacré au rangement des collections. Dans l'ensemble, les prévisions se sont avérées fiables et le programme prévu a été réalisé. Le travail n'a pas manqué et a été correctement effectué.

Les activités demandées, de par leur diversité, ont exigé beaucoup de souplesse : rigueur pour les travaux archéologiques de terrain et les rapports, méthode pour rechercher et rassembler les documents d'archives, sens du contact avec les adhérents, le public mais aussi les élus et les autorités administratives (DRAC), effort pédagogique pour les visites et les conférences. Les deux jeunes ont su faire face à leurs obligations avec beaucoup de responsabilité.

Jean-Pierre Comps

Sauvetages, sondages, prospections et fouilles programmées

Résultats de l'année écoulée

Commune : Les Angles

Nom du site : Le Château des Angles

Définition et datation : château d'époque médiévale

Type d'intervention : évaluation archéologique

Responsable : Muriel Vecchione (AFAN)

Équipe de fouille : Eric Llopis (AFAN)

Relevés topographiques : Xavier Chade-faux (AFAN)

Résultats :

Bien que le toponyme des Angles soit plus généralement associé à une célèbre station de ski, il s'agit avant tout d'un petit village accroché aux montagnes du Capcir, dont le nom apparaît pour la première fois à la fin du IXe s. dans un texte faisant état de la fondation, par le Comte de Cerdanya, de nombreuses églises, dont San Salvador de Angulis. Si les habitants du village assimilent aujourd'hui cette église à une petite chapelle ruinée située dans la plaine, l'église paroissiale actuelle, dont le clocher a conservé quelques traits de l'édifice roman, porte encore le vocable du Sauveur.

Dès le Xe s., Les Angles passent, ainsi que d'autres villages de la partie méridionale du Capcir, dans les possessions de l'abbaye de Saint-Michel-de-Cuxà. « En 1181, le roi Alfonse II d'Aragon, Ier de Catalunya, autorisa l'Abbé de Cuxà à construire des forteresses sur ses terres. C'est ainsi que fut

construit au siècle suivant le Château des Angles et que, sans *poblacio*, sans franchise, cette défense donna naissance à une agglomération nouvelle, le Puig dels Angles, qui, supplantant l'agglomération ancienne, devait devenir la commune actuelle »¹.

Celle-ci se présente aujourd'hui comme un ensemble d'habitations groupées, en cercles concentriques, autour d'un pôle sommital formé par l'église paroissiale et le Château.

Soucieuse de remettre en valeur un patrimoine architectural trop longtemps délaissé, la municipalité des Angles a mis sur pied un programme de restauration de l'ancien château dont n'est plus conservée, encore récemment phagocytée par des bâtiments agricoles, qu'une grande partie de l'enceinte (photo). Celle-ci entoure aujourd'hui une vaste cour dont le sol est constitué par un épais remblai ne laissant apparaître aucune trace des occupations précédentes. En revanche, d'ouest en est, le substrat rocheux affleure en plusieurs points laissant entrevoir un important pendage. C'est à l'intérieur de cette cour que s'est déroulée, au printemps, une opération archéologique visant à évaluer, au moyen de sondages, la densité et l'état de conservation des vestiges des occupations antérieures.

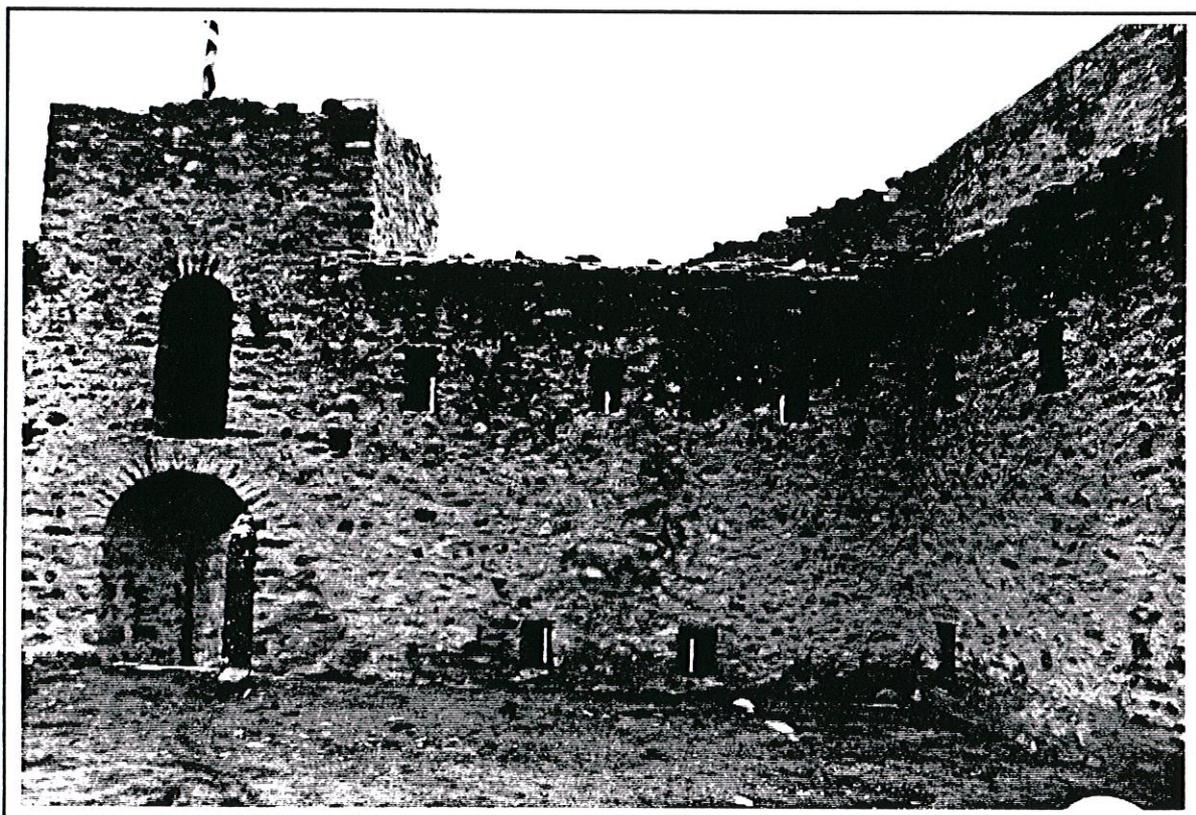
Réalisé avant notre intervention, l'important rejointement des maçonneries, ainsi leur consolidation par reconstruction partielle, a rendu impossible

¹ E. Badie, « L'histoire du Capcir et des capcirsois ».

l'étude de bâti qui devait accompagner la campagne archéologique.

L'enceinte du château se présente aujourd'hui comme une construction de plan quadrangulaire, dont le mur ouest et une partie des murs sud et nord ont disparus. Conservées sur 5 à 6 m de haut, les maçonneries présentent une première série d'archères au niveau du sol actuel, et une autre aux deux-tiers de la hauteur. Au milieu de la muraille orientale est conservé l'élément

le plus remarquable, une grande tour-porte qui protège l'accès au château. Conservée sur deux niveaux, celle-ci comporte à la base un grand portail couvert d'une voûte plein cintre délimitant un passage muni d'archères latérales ; au-dessus une seconde porte, aux dimensions plus modestes, permet d'accéder à une petite pièce qui surmonte la porte d'entrée et dans laquelle est aménagé un machicoulis.



Enceinte du château et sa tour-porte (vue intérieure).

En fonction de l'absence totale d'informations et du délai qui nous était imparti, nous avons jugé opportun d'ouvrir une tranchée barrant la cour d'est en ouest, dans l'axe de la porte. Contrairement à ce que pouvait laisser supposer l'importance des affleurements rocheux, cette tranchée, large de deux mètres pour une vingtaine de mètres de longueur a permis de mettre au jour des vestiges indiquant que quatre phases d'occupations ont précédé la

construction de l'enceinte visible aujourd'hui.

L'érosion importante qu'a subi le site fait que les vestiges sont mieux conservés à l'est qu'à l'ouest.

- Phase 1 : Extrêmement ténues les traces de la première occupation concernent, à l'ouest, deux creusements linéaires, incisés parallèlement dans le schiste, qui pourraient correspondre aux négatifs d'épierrement de deux mu-

rettes distantes de 1,80 m, limitant peut-être, à l'origine, un ancien chemin. A l'extrémité orientale de la tranchée sont

apparus trois trous de poteaux aménagés dans un niveau de limon brun formé par colluvionnement.



Tranchée de diagnostic

- Phase 2 : Les maçonneries correspondant à cette seconde phase se situent à l'extrémité orientale de la tranchée. Il s'agit d'un mur orienté nord/sud, dont n'est conservée qu'une assise de fondation, large de 1,70 m, posée directement sur le substratum rocheux auquel est associée une structure quadrangulaire, dont n'a pu être dégagé que l'angle sud-ouest. Ces constructions sont formées de moellons de taille variable qui forment un double parement. Celui-ci enserme un blocage de cailloux ennoyés dans un mortier de sable jaune, très pauvre en chaux. Probablement contemporain de ces constructions, un sol de mortier assez proche du liant des maçonneries est inégalement conservé sur l'ensemble de la tranchée.

Ces fondations appartiennent vraisemblablement aux premiers éléments fortifiés réalisés en matériaux durables.

- Phase 3 : Adossé à l'ouest du bâtiment quadrangulaire, peut-être une tour, les fondements d'un nouveau bâtiment, dont deux murs perpendiculaires ont pu être mis au jour lors du diagnostic, viennent entailler le sol de mortier. Uniquement conservés en fondations, ces murs ne sont plus liés au mortier mais à l'aide d'un limon sableux. D'aspect plus rudimentaire, ces constructions présentent plus l'aspect d'un habitat que d'une structure fortifiée. A l'exception d'une fine couche de limon brun en surface du sol sableux qui pourrait correspondre à la fréquentation de ce sol, aucun sol, exclusivement lié à l'utilisation de ce nouvel espace, n'a pu être mis au jour.

A ces premières phases d'occupation succède un épisode de destruction matérialisé par une épaisse couche de démolition incluant localement des concentrations de charbons de bois. Celles-ci correspondent à des

planches de chêne effondrées sur place et ne laissent aucun doute quant à la soudaineté de l'événement à l'origine de la constitution de la couche que les charbons de bois et la céramique contenue dans la couche permettront de dater précisément.

La dernière phase d'occupation correspond à la mise en place de la fortification encore visible de nos jours. Malheureusement, l'étrécissement de la tranchée n'a pas permis de repérer les bâtiments protégés par cette enceinte.

Ainsi, ce rapide diagnostic a permis de constater que, malgré une érosion importante, les vestiges des occupations qui se sont succédées dans le courant du Moyen Age au Puig dels Angles sont encore bien lisibles. Telles sont les hypothèses qui devront être vérifiées au cours d'une fouille exhaustive de la cour. Celle-ci est envisagée au printemps 2000.

*
* *

Commune : Argelès-sur-Mer

Nom du site : Taxo d'Avall/Les Gavarrettes

Définition et datation : occupations de l'âge du Bronze, de l'âge du Fer, aire d'ensilage de la fin de l'époque carolingienne

Type d'intervention : évaluation archéologique

Responsable : Annie Pezin (AFAN)

Equipe de fouille : Thomas Perrin (AFAN), et stagiaires de l'A.A.P.-O. : Jérôme Bénézet, Guillaume Eppe, Jean-Pierre Lentillon

Collaborateurs : Olivier Passarrius (céramiques médiévales), Thierry Odiot (pédologie)

Relevés topographiques : Catherine Bioul, Cyril Bres (AFAN)

Aménageur : Société Sofidès

Résultats :

Cette opération visait à proposer une évaluation -par diagnostic en tranchées- des vestiges éventuellement préservés sous l'emprise d'un projet d'hypermarché. Sur les six hectares concernés, dans la plaine alluviale du Tech, quelques kilomètres au sud du cours actuel du fleuve, deux gisements étaient connus : un site de la Préhistoire récente, et un site du haut Moyen Age, aux abords immédiats du hameau médiéval de Taxo d'Avall.

Si le gisement préhistorique n'a pas été retrouvé, une fosse de l'âge du Bronze final III b a été mise au jour, ainsi que plusieurs structures à rattacher à l'âge du Fer (probablement au deuxième âge du Fer), et un important site d'époque carolingienne.

D'un point de vue général, nous avons pu constater l'absence de recouvrement sédimentaire important sur les vestiges d'époque protohistorique, et même, une érosion certaine des alluvions du Quaternaire ancien à mettre au compte, probablement, d'une action récente (époques historiques) du fleuve ; cette érosion a pu détruire des buttes résiduelles, remblayer des zones basses, « gommer » entièrement des sites et diffuser leur mobilier sur certaines surfaces. C'est ainsi que peut s'expliquer l'absence de structures préhistoriques en place, malgré les vestiges recueillis en prospection.

Par ailleurs, un sol brun, caractéristique de milieux forestiers, a été mis en évidence ; c'est sur ce dernier que les vestiges protohistoriques ont été découverts.

Un certain nombre d'apports seront donc retirés de ces travaux quant à la compréhension des mécanismes très complexes de formation et d'évolution de la plaine alluviale, au sud du Tech.

En ce qui concerne la Protohistoire, les quelques éléments retrouvés nous permettent d'envisager la probable présence d'un habitat. Cependant, les vestiges restent relativement diffus (trois

ou quatre structures, et du mobilier peu abondant et dispersé sur trois zones, qui, en cumul, couvrent près d'1 ha), dans un état de conservation moyen.

Le site médiéval, en revanche, est exceptionnel par la densité des vestiges (on peut estimer, d'après les résultats du diagnostic, un potentiel de près d'un millier de structures négatives, essentiellement des silos): malheureusement, leur état de conservation est assez dégradé. La datation retenue pour cet ensemble, soit le Xe s. et tout début XIe s., renvoie directement à la mention de la *villa Tacidone subteriore*, en 967. Nous proposons donc l'identification de nos vestiges à cette *villa* carolingienne. La question de la relation aux fortifications de Taxo d'Avall est plus complexe. En effet, une mention pouvant les concerner remonte au début du XIe s. (édification du *palacium* du comte en 1030). Il est cependant tout à fait possible, que dans cette période de mutations rapides, le glissement de la *villa* au site fortifié actuel se fasse à la charnière entre le Xe et le XIe s., avec un abandon rapide du gisement, le rebouchage des dernières structures utilisées, et le emploi de certains matériaux pour l'édification de l'église et/ou du château.

Si plusieurs sites contemporains, récemment fouillés dans notre région (Las Sitjes-Camp del Rey/ Baixas (66), Le Garissou /Béziers (34), Saint-Jean d'Aureilhan /Béziers (34)...), nous proposent des éléments de comparaison (zones d'ensilage dense, accompagnées ou non d'autres structures, tels des fossés, ou des vestiges d'habitat), à ce jour, le site de Taxo d'Avall/les Gavarettes se présente comme le plus important en nombre potentiel de structures excavées.

Dans le nord de la France, on peut considérer bien connaître les occupations de cette époque ; mais pour le Midi, le manque de références est flagrant. Ce gisement s'avère donc d'un intérêt évident, tant pour les questions de céramologie (le glissement au site forti-

fié dès le XIe s., s'il est confirmé, permettra peut-être un jour d'affiner des typologies encore très imprécises), que pour l'étude des formes d'habitat, les études environnementales (abondance des vestiges anthracologiques), la problématique de l'ensilage médiéval....

Enfin, au plan local, c'est l'histoire de Taxo d'Avall et du territoire de la commune d'Argelès-sur-Mer qui s'éclaircissent d'un jour nouveau.

*
* *

Commune : **Ayguatébia-Talau**

Nom du site : **Église Saint-Estève de Talau**

Définition et datation : **Moyen Age**

Type d'intervention : évaluation archéologique

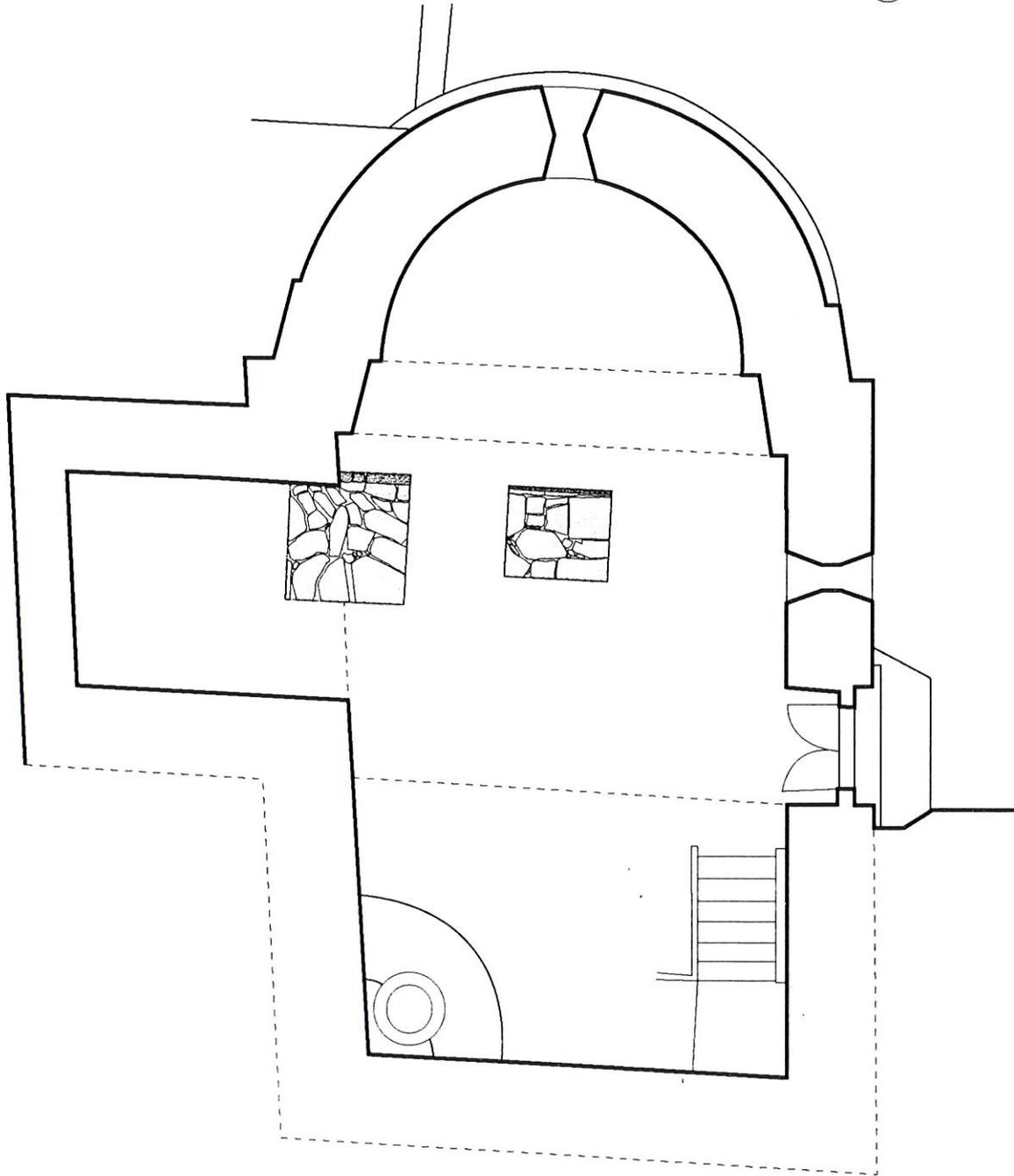
Responsable : Olivier Passarius (A.A.P.-O.)

Résultats :

Lors de la réfection des pavements intérieurs de l'église Saint-Estève de Talau (commune aujourd'hui rattachée à Ayguatébia), les ouvriers ont mis au jour, sous un premier niveau de sol en béton, un pavage composé de dalles de schiste disposées à plat. A la suite de cette découverte, il a été décidé de réaliser deux sondages de reconnaissance à l'intérieur de l'église afin de recueillir des éléments de datation concernant le pavage et de vérifier l'existence ou non de niveaux de sols antérieurs.

Les sondages, réalisés dans la partie orientale de la nef, ont confirmé l'existence d'un pavage en schiste relativement bien conservé. Ce dernier a également été dégagé dans la partie nord-ouest de la nef par l'entreprise de maçonnerie. Ce sol, qui semble couvrir l'ensemble du bâti, repose sur une couche de remblai assez meuble. Cette dernière vient recouvrir un probable sol en terre indurée, riche en nodules

Ayguatébia-Talau
Eglise Saint-Estève de Talau
Implantation des sondages
dans l'église
(d'après relevés S.D.A.)



0 3 m

de mortier de chaux, et qui a pour base un remblai limoneux sableux d'environ 10 à 15 cm d'épaisseur. Cette unité stratigraphique, qui repose sur le substrat rocheux, a pour fonction d'en aplanir les irrégularités.

La réalisation du sondage I a montré que les différentes unités stratigraphiques s'étendaient indistinctement dans la nef et la chapelle latérale nord. Cette dernière, qui était supposée plus tardive, semble donc contemporaine du reste du bâti : aucun indice architectural ne permet d'en certifier la postériorité, bien au contraire. Les fondations du mur nord de la nef n'ont pas été observées au fond du sondage I et aucune trace d'arrachement n'apparaît dans la maçonnerie.

La datation du pavage en schiste reste difficile, compte-tenu de l'absence totale d'indice céramique. Ce type de sol, d'apparence très rustique, est toutefois courant dans les églises romanes locales. A Oms (Aspres), la réalisation d'un sondage intrusif à l'intérieur de la nef a permis de mettre au jour un niveau de sol similaire, qui semble correspondre, au vu des résultats des fouilles, au sol primitif. A Ste-Marie de Tallò (commune de Bellver de Cerdagne - Catalogne), un sondage réalisé dans l'église abbatiale a permis de mettre au jour un pavage en schiste, interprété comme étant le sol originel de l'édifice. Ce dernier a été daté des XIe-XIIe s.²

Le pavage mis au jour dans la nef de l'église Saint-Estève de Talau apparaît, au vu des observations stratigraphiques et de la datation relative qui peut en découler, comme l'un des probables niveaux de sol primitifs du bâti. Cette interprétation reste toutefois à confirmer par une étude plus approfondie du sous-sol. Cette dernière, si elle devait avoir lieu, permettrait peut-être de mieux observer le niveau de sol en terre battue apparu sous le pavage en schiste. A l'heure actuelle, la faible étendue du sondage ne permet pas de

se prononcer avec certitude sur la nature de cette couche.

*
* *

Commune : **Bélesta**

Nom du site : **La Cauna**

Définition et datation : **aven colmaté dont l'occupation humaine s'étend du Mésolithique aux temps modernes**

Type d'intervention : fouille programmée pluriannuelle

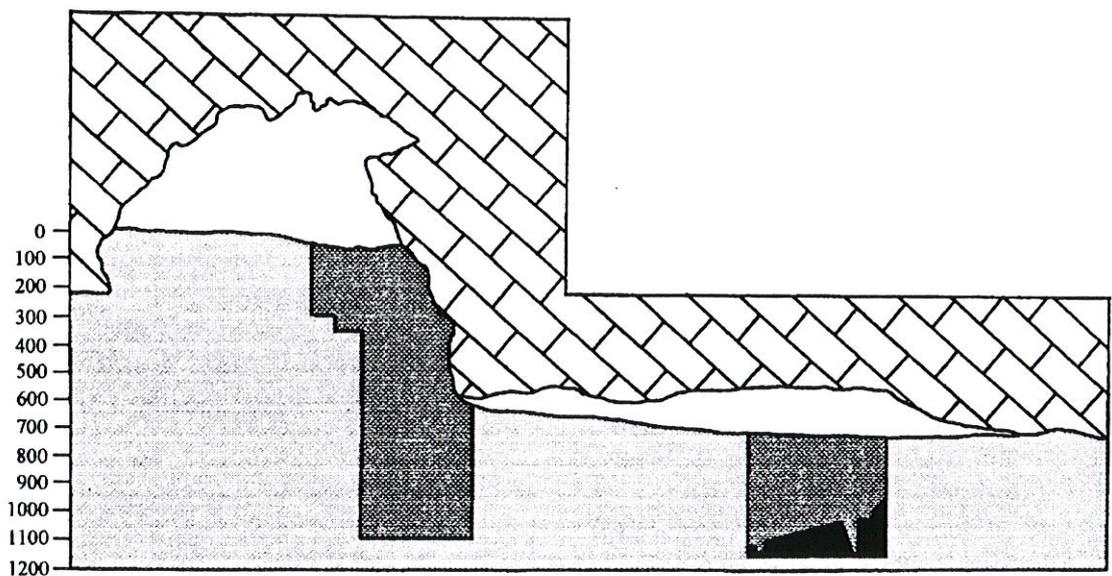
Responsable : F. Claustre (UMR 8555 CNRS, Centre d'Anthropologie, Toulouse)

Collaborateurs : J. Brochier (géoarchéologie), C. Heinz (anthracologie), R. Buxo (carpologie), C. Leroyer (palynologie), E. Vila (archéozoologie), J.-C. Marquet (microfaune), CAF-Spéléo (topographie), N. Delcos (étude de la céramique néolithique)

Résultats :

En 1999, F. Claustre a terminé ses travaux de terrain à la Cauna de Bélesta. Ceux-ci se sont déroulés en trois étapes. Première étape, fouille de la sépulture collective du Néolithique moyen Montbolo en 1983. Seconde étape, sondage stratigraphique dans la salle I d'entrée entre 1984 et 1990, révélant la succession des couches archéologiques du Mésolithique, du Néolithique moyen, du Néolithique final / Chalcolithique, du Bronze ancien, moyen et final, de l'Age du fer, du Moyen Age et des temps modernes. Troisième étape, fouille de la salle Ia inférieure (élargissement de la salle I) entre 1987, date de sa découverte, et 1999, mettant en évidence une nouvelle séquence culturelle du début de l'Holocène à la fin de l'Age du bronze et fournissant un large éventail de données archéologiques et paléoenvironnementales.

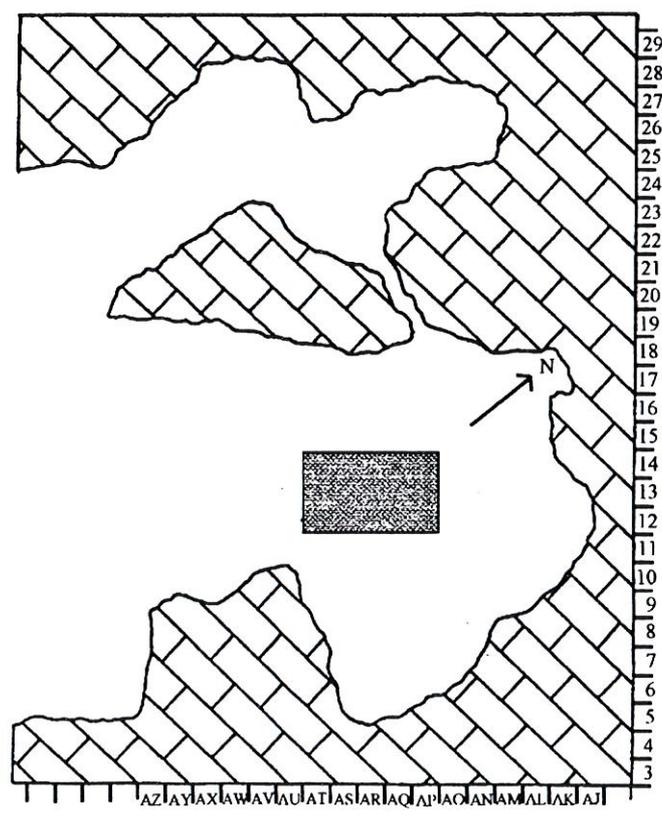
² *Catalunya Romanicà*, tome VII, p. 97.



0 m. 5

a

-  Remplissage
-  Fouilles
-  Blocs



b

A : coupe verticale des salles I et Ia de la grotte de Bélesta.
 B : plan de la salle inférieure Ia de la grotte de Bélesta.

La dernière campagne a été essentiellement consacrée à l'approfondissement maximal du niveau mésolithique jusqu'aux pierres et gros blocs jointifs, l'un d'entre eux atteignant 2,30 m de long, qui tapissent la base du remplissage, aux prélèvements sédimentologiques et palynologiques et aux relevés de coupes ainsi qu'à leur enregistrement photographique.

La dernière couche sus-jacente au lit de pierres comprend à la fois des graviers émoussés et des cailloutis anguleux avec des petits galets allochtones à usure fluviale, noyés dans une matrice sableuse. Elle est traversée à deux reprises par une passée limoneuse brun clair à petits charbons de bois. On notera sur l'ensemble du niveau mésolithique, d'1 m de puissance dans certains carrés, la présence d'une microfaune abondante, de charbons de bois de tailles diverses, et de traces évidentes de structures de combustion en place, mais l'absence curieuse de mobilier lithique ou osseux.

Il est difficile d'envisager dans l'immédiat l'éclatement des blocs de calcaire afin de poursuivre la fouille, la sécurité ne pouvant être assurée (déstabilisation, éboulements).

Les échantillons sédimentologiques (travaux J. Brochier) ont concerné principalement la séquence du début de l'Holocène dans la coupe de référence AT/AU 13, mais des prélèvements complémentaires pour le Néolithique et l'Age du Bronze ont été effectués sur d'autres coupes et des micro-échantillons ont été également prélevés par les archéologues eux-mêmes chaque fois qu'un problème proprement archéologique d'identification se posait. L'ensemble de la séquence préhistorique et protohistorique a été échantillonnée par C. Leroyer sur les coupes AT/AU 13-14 et AQ14/15 pour les analyses palynologiques.

La lecture de toutes les coupes stratigraphiques sur 4m de hauteur a

été révisée et les relevés au 1/10^e ont été achevés après un minutieux travail de nettoyage et de ravaillage.

Les coupes ont également fait l'objet d'une couverture photographique complète avec tournage caméra (travaux P. Devèze).

La section spéléologique du CAF, dirigée par M. Deprauw, a opéré des travaux de relevé topographique pour une vision en 3 D des salles I, Ia et des salles adjacentes, qui forment une seule grande unité.

Dans les temps futurs, un programme de recherche pourra être étudié pour la fouille intégrale de la salle d'entrée de la Caune de Bélesta.

*
* *

Commune : **Canet-en-Roussillon**

Nom du site : **Puig del Baja II**

Définition et datation : **Protohistoire, époque wisigothique**

Type d'intervention : fouille d'évaluation par diagnostic mécanique effectuée à la demande du Service Régional de l'Archéologie, pour le compte de la société immobilière Isis

Responsable d'opération : Jérôme Kotarba (AFAN)

Équipe de l'AFAN : Thomas Perrin, Cyril Brès (topographe) ; participant de l'A.A.P.-O. : Jérôme Bénézet

Intervenant scientifique : Marc Calvet (géologie et géomorphologie)

Résultat :

Réalisé sur les deux parcelles qui constituent la partie basse du Puig del Baja, soit près de 4 ha, ce diagnostic avait pour but de définir les contraintes archéologiques sur ce secteur. Nous rappellerons que ces parcelles bordent la partie haute de la butte du Puig del

Baja où ont déjà été explorés, en aire ouverte, les restes d'un habitat de la République romaine et du Haut Empire (silos, puits, bassins) et où s'implante tardivement un mausolée entouré d'inhumations.

Cette nouvelle opération a permis d'une part d'étudier les accumulations sédimentaires du pied de la colline, d'autre part de délimiter le site d'époque wisigothique qui était déjà connu.

Les accumulations sédimentaires sont inexistantes au pied de la colline sur un rayon d'une trentaine de mètres. Dans cette partie, il est même probable qu'un certain décaissement ait été pratiqué pour la mise en place des vignes. Au delà, en descendant progressivement sur le versant, on trouve un épais niveau de colluvions très caillouteuses qui proviennent du démantèlement de la terrasse quaternaire qui coiffe la colline. A certains moments, sans doute marqués par une certaine stabilité, des niveaux bruns plus fins se développent. Le plus récent contient des céramiques du Ier âge du Fer. Ensuite une nouvelle crise érosive précède la mise en place d'un sol grisâtre contenant de nombreux éléments d'époque romaine contemporains pour une bonne partie de l'occupation attestée sur la partie haute. Les structures d'époque wisigothique paraissent recouper ce niveau. Dans les parties les plus basses, cet horizon est recouvert par des sédiments sableux ou limoneux qui proviennent pour partie de l'érosion du relief mais aussi d'apports alluviaux en relation avec la Têt.

Cette dernière occupation, attestée sur un peu moins d'un hectare, est surtout représentée par des creusements divers. Les plus petits pourraient correspondre à des trous de poteaux, les moyens de formes circulaires à des silos, les plus grands grossièrement quadrangulaires à des aménagements techniques non encore définis avec précision. La particularité de ces dépôts réside dans leurs comblements cendreaux sys-

tématiques qui incluent souvent d'assez nombreux coquillages et des restes de faune. Il est possible qu'ils ne proviennent pas uniquement des activités domestiques classiques, mais peut-être aussi d'activités particulières en relation avec les zones basses palustres en bordure desquelles se développe l'habitat. Leur nature reste donc à définir.

On signalera qu'une partie de cet habitat d'époque wisigothique pourrait être en assez bon état de conservation : en effet, au niveau d'une vigne qui n'a jamais été défoncée mécaniquement, des restes de murs sont encore préservés.

La colline du Puig del Baja, avec ses occupations complexes, plus ou moins continues, apparaît de façon très nette maintenant comme un lieu privilégié de fixation des communautés humaines antérieures à la création du noyau villageois médiéval. L'ensemble, notamment par la présence d'une occupation d'époque wisigothique fort bien représentée, est tout à fait remarquable pour le Roussillon.

*
* *

Commune : Codalet

Nom du site : **Abbaye Saint-Michel-de-Cuxà**

Définition et datation : **bâtiments conventuels occupés du Xe s. au XVIIIe s.**

Type d'intervention : étude des élévations, sondages de reconnaissance

Équipe de fouille AFAN : Patrice Alessandri (responsable d'opération), Astrid Huser (responsable de secteur), Serge Bonnaud (technicien), Corinne Bouttevin (anthropologue), Aline Molinier (recherche documentaire) Anne Recolin (AFAN, infographie)

Stagiaire : Alain Casenove (université d'Arras)

Bref historique

Durant le haut Moyen Age, à l'automne 878, une crue importante de la Têt entraîne la destruction du monastère de Saint-André d'Eixalada, établi depuis les années 840-841 en haut Conflent à proximité d'une source d'eau chaude. Les moines qui ont survécu à la catastrophe décident de ne pas reconstruire l'établissement monastique mais d'aller s'installer dans l'alleu de Cuxà, où il existe depuis au moins l'année 864 une petite communauté de moines regroupée autour d'une église dédiée à St-Germain d'Auxerre³. Pour abriter tous ces moines, les bâtiments sont agrandis avec le concours de Miron, comte de Conflent, protecteur et bienfaiteur du monastère. Le 13 septembre 879 l'abbé Protase rédige son testament, dans lequel il met une nouvelle fois son établissement sous la protection du comte, il lui confie l'avenir de ses « 50 moines et 20 servants » de ses « 500 brebis, 100 animaux (de basse-cour), 50 juments, 40 porcs, 2 chevaux, 5 ânes, 20 bœufs, 30 livres achevés... (Ponsich 1952, 18). Durant la seconde moitié du Xe s., l'église Saint-Germain mais aussi l'église Saint-Michel, bâtie récemment, vont être reconstruites sous l'impulsion du comte Seniofred. Sous l'abbatiat du moine Oliba (1008-1046), troisième fils du comte de Cerdagne de nouveaux travaux sont entrepris dans l'église. Vers 1040 il élève de part et d'autre et au dessus de la crypte de la Crèche (*Pessebre*) l'église dédiée aux archanges Gabriel et Raphaël et celle dédiée à la Vierge.

Durant les périodes moderne et contemporaine des modifications sont apportées à l'architecture des bâtiments. Ainsi, vers le XVIe s., les édifices surmontant la crypte disparaissent et sont remplacés par un jardin et des bâtiments d'habitation (Durliat 1964, 41). En désaccord total avec la règle bénédictine qui prône la vie communautaire

³ La première mention de St-Germain de Cuxà remonte à la 27e année du roi Charles-le-Chauve (20 juin 866-19 juin 867): Ponsich Pierre, *Etudes Roussillonnaises*, T.2, Perpignan, 1952, p. 22.

et la pauvreté matérielle, les titulaires des offices claustraux (le prieur, l'infirmier, le sacristain majeur, le sacristain mineur, le cellérier, le camérier, etc.) vont désormais posséder leur propre maison à laquelle est associée un petit jardin.⁴ et des rentes personnelles. La période révolutionnaire va avoir comme conséquence la suppression de l'ordre et la confiscation du monastère comme bien national. Le 28 mai 1791, le monastère est vendu à Antoine Laverrou, négociant à Prades pour la somme de 19 287 livres⁵. L'abbé Font qui est l'auteur d'une étude sur l'histoire du monastère écrit qu'en « 1825 (...), la rupture d'un arceau de la grande nef de l'église entraîna dans ses ravages l'écroulement de la petite voûte de la crypte où reposait la dépouille mortelle du dernier abbé de St-Michel » (Font 1881, 342). Dix années plus tard la dernière partie de la toiture de l'église s'écroule et l'hiver 1838-39, le clocher nord est renversé par une tempête. Plus tard encore, l'engouement pour les « ruines médiévales » a pour conséquence une dispersion progressive d'éléments architecturaux sculptés. Ainsi, le cloître est démantelé en grande partie afin d'intégrer des collections privées ou publiques comme le Metropolitan Museum de New York.

Résultats :

L'intervention menée sur le site de l'abbaye Saint-Michel de Cuxà est une commande du Service Régional des Monuments Historiques. Le cahier des charges et les prescriptions sont très

⁴ Par une bulle du pape Clément XIV *in cathedra principis Apostolorum* du 15 juillet 1772, les offices sont supprimés. Cette bulle est approuvée par lettres patentes du roi Louis XV, donnée à Compiègne le 14 août 1772 « ordonnant que toutes les chapelles claustrales, places monacales et offices claustraux de l'ordre de St-Benoît actuellement possédés en France par des Réguliers, soient et demeurent éteints et supprimés de plein droit, lorsqu'ils viendront à vaquer par mort, démission ou autrement, sans qu'ils puissent être obtenus ni possédés en titre, sous quelque prétexte que ce soit... » . Cf. Durliat Marcel, La fin du Cloître de St-Michel de Cuxa, *Les cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, Juillet 1971, n°2, p. 11 (note).

⁵ A.D.P.O. : 1 Qp 266.

St Michel de Cuxà
 Evaluation archéologique de 1999
 Coupe sur la galerie nord

P. Alessandrini et X. Chaldefoux del. et DAO

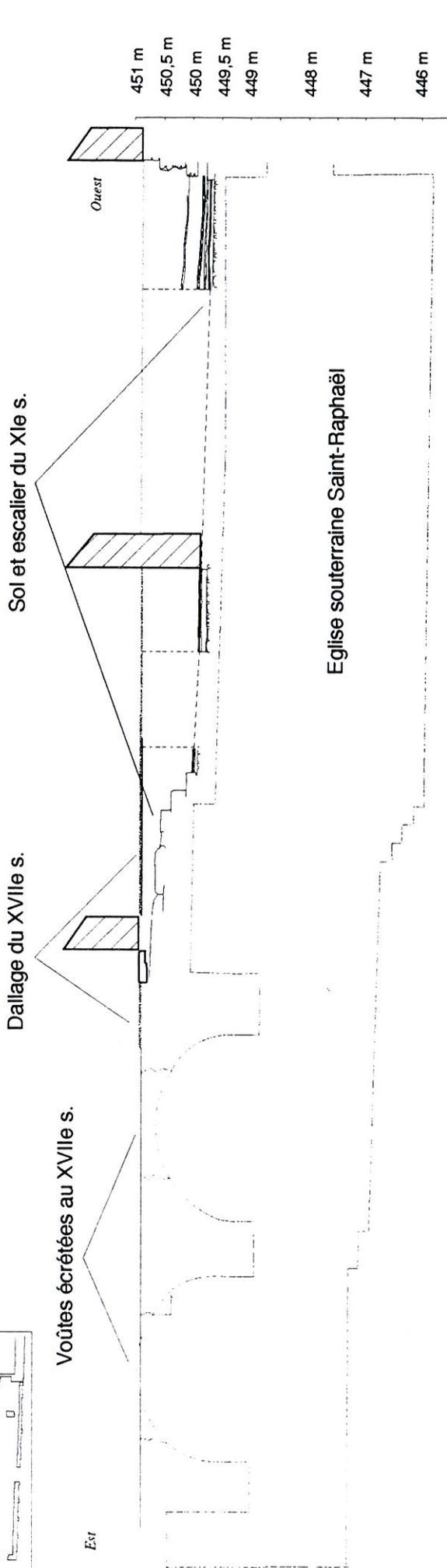
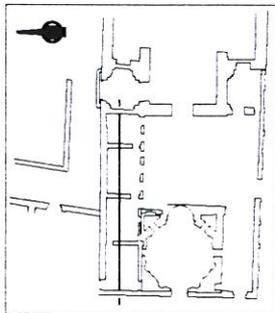


Fig. 1



précis et reviennent à poser un certain nombre de questions dont on espère une réponse significative :

En toutes zones : existe-il une occupation antérieure à la construction du premier monastère ? Est-ce que les niveaux de circulation et d'occupation successifs sont conservés entre la construction des bâtiments (Xe ou XIe s. selon la zone concernée) et leur affectation terminale comme logement du Grand Sacristain (XVIIe et XVIIIe s.) ? Est-ce que les élévations conservent de façon lisible la trace des restructurations et réaménagements successifs pour cet même laps de temps ? Peut-on restituer des volumes d'habitations ou de dépendances pour chacune des périodes identifiées ? Des textes d'archives viennent-ils nous renseigner sur la nature des travaux effectués et les dates de mise en chantier ? Est-il possible d'établir une corrélation entre le contenu des textes, la fouille du sous-sol et l'étude des élévations ?

Sur le parvis de l'église aussi appelé "atrium" : sur quel type de support s'appuie la toiture dont ne subsistent qu'un alignement de plaques de schiste et quatre corbeaux scellés après coup dans la façade de l'église ? Existe-t-il une trace des murs de la galerie sud aujourd'hui disparue ?

Au titre des réponses incomplètes :

- quel était le sol de circulation d'origine sur l'« atrium » ? Il a aujourd'hui disparu, décaissé par la mise en place d'une chape de béton. Il était probablement directement placé au dessus de l'extrados de la voûte, c'est-à-dire pratiquement au même niveau qu'aujourd'hui.

- de quelle manière s'organisait le passage entre les galeries de l'ensemble ecclésial et l'« atrium » ? L'intervention actuelle a prouvé que le mur du XIe s., celui d'origine, était conservé sur environ 1 m d'élévation sous le mur de la fin du XVIIe s. Un sondage ouvert le long de ce mur côté « atrium » permettrait d'amener les précisions nécessaires quant au système de passage.

- quelle était l'emprise d'origine de la « salle capitulaire », bâtiments contre lequel s'appuie aujourd'hui la galerie ouest du cloître ? Elle se poursuivait à l'origine vers le sud avant la construction des galeries de circulation réunissant la chapelle de la Trinité à l'église abbatiale. Les segments manquants des deux murs du Xe s. qui la limitent à l'est et à l'ouest pourraient être observés par l'ouverture de sondages à l'intérieur de la crypte, dans le prolongement de chacun d'eux.

- les restructurations affectant la « salle capitulaire » et la galerie nord de l'ensemble ecclésial afin de les transformer en un logis pour le Grand Sacristain ne sont que modestement évoquées par les documents d'archives exploités ici. Les précisions apportées en revanche par les expertises de travaux effectués dans les locaux placés au nord de l'abbaye sont en tout point remarquables. Ces textes constituent les premiers éléments d'un fonds ancien de Saint-Michel qui demande à être régulièrement alimenté en puisant aux mêmes sources des minutes notariales.

Au titre des réponses définitives :

- existe-t-il sur le site des vestiges antérieurs à la campagne de construction de la fin du Xe s. ? : deux sépultures alignées et le sol de circulation correspondant sont conservés en place. Ce sont les premiers éléments de ces périodes anciennes à être mis au jour.

- quels sont les niveaux de circulations dans la galerie nord ? : celui du XIe s. est conservé jusqu'à un palier de distribution menant vers l'espace du cloître (fig. 1 et 2). Une rampe s'élève progressivement jusqu'à un emmarchement soigné au nord et plus sommaire au sud. En direction de la chapelle de la Trinité une large marche munie de deux saignées de gonds constituait le premier degré de l'escalier à vis. Probablement à la fin du XVe s. des remblais sont apportés dans la galerie. Ce sont des gravats faits de terres cuites architecturales et de blocs de chaux, du mortier ayant servi de liant, d'où sont absents les blocs et moellons. Une

St Michel de Cuxà
Evaluation archéologique de 1999
Sondage 3

Relevé A. Casenove et P. Alessandri, DAO : P. Alessandri

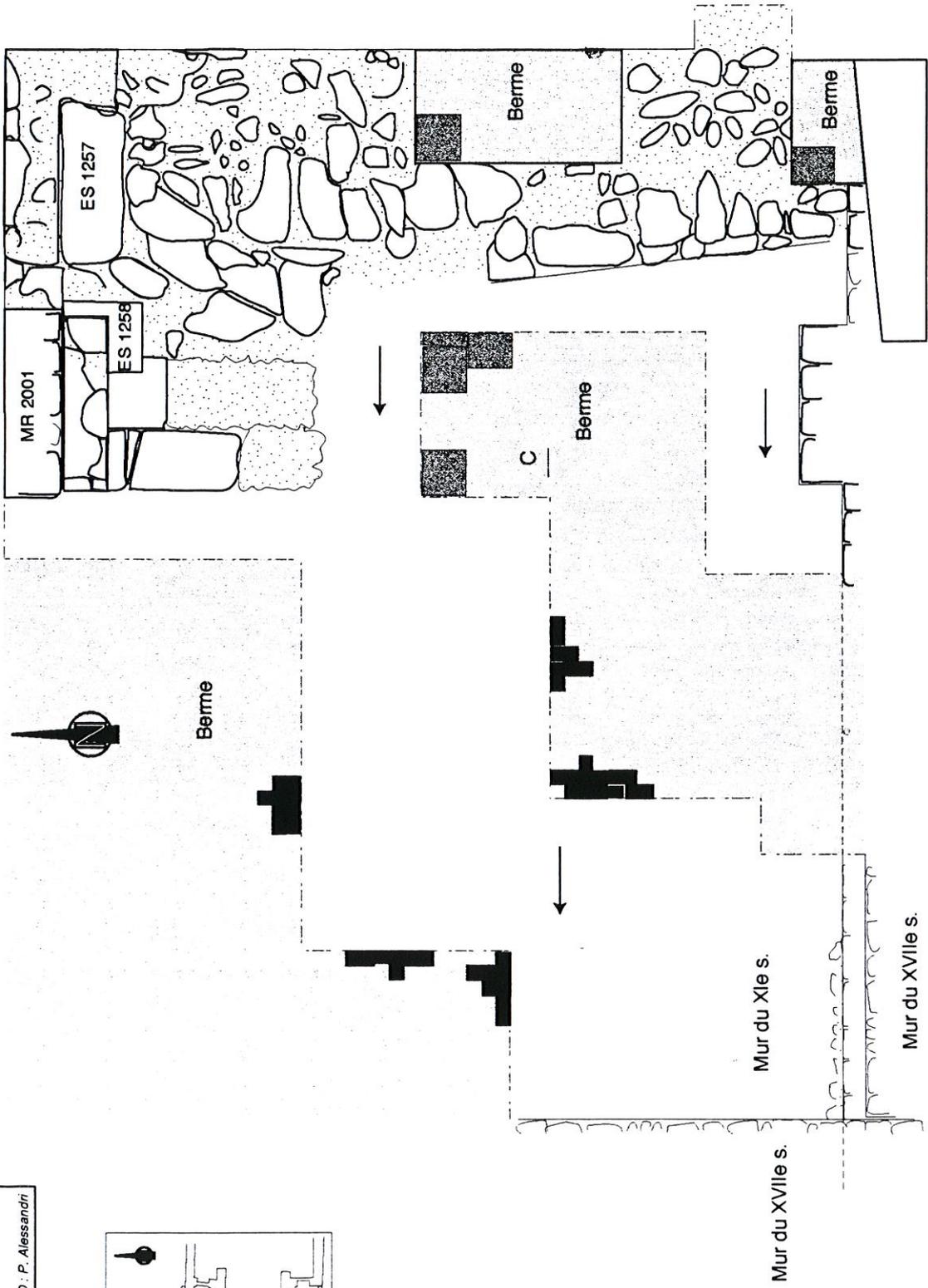


Fig. 2

phase de destruction d'un bâti important, certainement le mur nord de la chapelle de la Trinité, s'accompagne d'une phase de reconstruction avec récupération des matériaux utilisables. Ce remblai est dès lors utilisé pour inhumer un grand nombre de moines. Le sol de la fin du XVIIe s., un dallage de terre cuite qui est aussi celui partiellement conservé aujourd'hui, est posé au contact direct des squelettes. Par ailleurs il est constaté que les voûtes en berceau plein-cintre couvrant les cryptes sont écrêtées lors de cette restructuration de l'espace. Ces deux observations montrent que le niveau de circulation dans la galerie au XVe s. était indéniablement supérieur à celui du XVIIe s. Il en était de même au XIe s. où un passage facile reliait vraisemblablement la galerie à l'« atrium ». La restitution de niveaux de circulation théoriques tendrait même à prouver que galerie et parvis étaient de plain-pied.

- à quand remonte la construction de l'actuel mur de séparation entre la chapelle de la Trinité et la galerie nord ? : il est entièrement daté du XVIIe s. Il reprend cependant le tracé exact du mur du XIe s. sur la longueur étudiée lors de cette campagne de recherches. En face, le mur nord correspond en grande partie à l'élévation d'origine, celle du XIe s.

- à quoi correspondent les maçonneries observées dans la chapelle de la Trinité ? : il s'agit des fondations d'un des murs de refend de la galerie qui se prolonge jusque sur la chapelle arasée.

- quels sont les niveaux de circulation dans le logis du Grand Sacristain, anciennement « salle capitulaire » ? : sont enregistrés un niveau de circulation antérieur au Xe s., un niveau de circulation du Xe s. et un troisième du XIe s.

- dans ce même espace les élévations gardent les traces d'aménagements du Xe s., deux portes surmontées d'un arc outrepassé, et de deux périodes, médiévale et moderne.

- la construction de la fin du XVIIe s. et les modifications du XVIIIe s.

sont partout clairement lisibles, ce qui permet de restituer des niveaux de planchers et de toitures pour chacune des périodes considérées.

Il a enfin été procédé à une lecture critique des documents existants en commençant par une vérification du plan dressé en 1779. Sa fiabilité se démontre par une superposition avec celui produit au moyen de techniques modernes par une équipe d'Argenteuil en 1990. Il s'avère que les orientations et alignements donnés à la majorité des bâtiments et des jardins, sur le plan de 1779, sont en contradiction avec ceux de l'église abbatiale. Afin d'appréhender les mécanismes d'implantation et d'évolution de l'ensemble des bâtiments une base de réflexion pourrait intégrer, outre l'ouverture de nouveaux sondages en sous-sol, de nouvelles études d'élévation et des recherches documentaires approfondies, une prise en compte élargie de l'aspect topographique général de ce site majeur du christianisme occidental.

Bibliographie

Bernard 1993 : BERNARD (J.-L.) – Préparation d'une fouille à Cuxa. Etude de la construction, *Les Cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, n° 24, Association culturelle de Cuxa, Perpignan, 1993, pp. 147-153.

Durliat 1971 : DURLIAT (M.) – la fin du cloître de St-Michel de Cuxa, *Les Cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, juillet 1970, n°2, Prades-Codalet, pp. 9-17.

Durliat 1964 : DURLIAT (M.) – *Roussillon Roman*, coll. Zodiaque, 2eme édition, 1964.

Font 1881 : FONT (F.) – Histoire de l'abbaye royale de St Michel de Cuxa, Perpignan, imp. Comet, 1881.

Marez s.d. : MAREZ (A.) – *La vie de St Martin du Canigou et de St-Michel de Cuxa aux XVIIe et XVIIIe siècles*, s.d, pas de références bibliographiques, 7 p.

Oleguer et al. 1978 : OLEGUER, BOUILLE (M), COLOMER (C.) – *Dispersion et reconstruction de l'abbaye de St-Michel-de-Cuxa*, Terre Catalane, ed. Eole, 1978, pp. 139-148.

Poisson 1995 : POISSON (O.) – *Cuxà als temps moderns*. In : CALALUNYA ROMANICA : *La Cerdanya, el Conflent*, tome VII, Barcelona, 1995, pp. 368, 371.

Puig i Cadafalch 1938 : PUIG I CADAFALCH (J.P.) – *L'architecture mozarabe dans les Pyrénées méditerranéennes : Saint Michel de Cuxa*, Extraits des « Mémoires...de l'Académie des Inscriptions », t. 14, Paris, 1938.

Ponsich 1970 : PONSICH (P.) – Saint-Michel de Cuxa du IXe au XIIe s., *Les Cahiers de*

Saint-Michel de Cuxa, avril 1970, n°1, Prades-Codalet, pp. 19-26.

Ponsich 1980 : PONSICH (P). – St-André d'Eixalada et la naissance de l'abbaye de St-Germain de Cuixa (840-879), *Les cahiers de St-Michel de Cuxa*, Prades-Codalet, n°11, 1980.

Ponsich 1952 : PONSICH (P). – *Etudes Roussillonnaises*, n°2, Perpignan 1952.

Ponsich 1995 : PONSICH (P). – *Sant Michel de Cuixa*. In : CALALUNYA ROMANICA : *La Cerdanya, el Conflent*, tome VII, Barcelona, 1995, pp. 368-371.

Stym-Popper 1955 : STYM-POPPER (S). – *L'abbaye de Saint-Michel-de-Cuxa*, « Congrès Archéologique de France », CXII Session, Le Roussillon, Paris, 1955.

*

* *

Commune : Collioure

Nom du site : Le Ravaner / Coma Xéric

Type d'intervention : prospection pédestre

Responsable : André Constant avec la collaboration de Florent Mazière

Résultats :

Deux équipes de trois à quatre personnes ont prospecté au début du mois de novembre 1999 les abords de la ville de Collioure aux lieux dits du Ravaner, au nord-ouest du port, et de la Coma Xéric au sud. Les résultats obtenus sur ces deux secteurs sont fructueux et permettent d'établir une chronologie préliminaire d'occupation du territoire de Collioure.

- Sur le Ravaner, une première équipe s'est intéressée à « l'oppidum du Ravaner » découvert par Jean Abelanet et daté du Ier Age du Fer. Il se posait pour ce site un double problème quant à l'évaluation de sa superficie, mal connue, et les précisions à apporter à sa chronologie d'occupation. Les résultats permettent de corroborer l'existence d'un site très important, de 2,5 à 3 hectares de superficie, organisé en plusieurs concentrations de mobilier céramique où l'on note la présence de nombreuses meules. En ce qui concerne la chronologie du site, deux phases d'occu-

pation peuvent être d'ores et déjà avancées : une phase Bronze final III B (Xe-IXe siècles avant J.-C.) et une occupation du Second Age du fer (550-525 avant J.-C.) marquée ici par les premières importations d'amphore étrusque. Ce développement des relations maritimes semble à l'origine de l'abandon du site pour l'emplacement du port actuel, plus propice au commerce, dont la création remonte à l'an 525 avant J.-C. au regard du mobilier céramique provenant de fouilles anciennes conduites par Pierre Ponsich. Il est par conséquent permis d'envisager le déplacement du pôle de peuplement protohistorique vers l'an 525 avant J.-C.

- Sur la Coma Xéric, une deuxième équipe a découvert un site occupé sans doute sur la longue durée, du Bronze final III B au Second Age du fer : il s'agit probablement d'une ferme protohistorique contemporaine de « l'oppidum » du Ravaner. En l'état actuel des recherches, des traces d'épandages de l'Antiquité romaine attestent aussi une mise en valeur du territoire de Collioure à cette époque, que l'étude prochaine du mobilier devra préciser. Enfin, deux sites du Bas Moyen Age (XIIIe-XVe siècles) se superposent aux occupations protohistoriques. Il s'agit sans doute de fermes voire de mas et donc, des populations vivent bien à l'extérieur du village fortifié (*castrum*) au Bas Moyen Age. Un des deux établissements semble tourné vers l'activité métallurgique signalée par la présence de scories de fer. Enfin, les épandages des époques moderne et contemporaine sont omniprésents sur les parcelles prospectées. On note cependant la présence de fragments de pipe en kaolin d'époque moderne sur plusieurs parcelles. Ils sont susceptibles de marquer l'emplacement d'un campement militaire de cette période sur la Coma Xéric, lieu stratégique qui domine le port.

*

* *

Commune : Corneilla-del-Vercol

Nom du site : Aspre del Paradis

Définition et datation : occupations du Néolithique ancien, Néolithique final, Antiquité tardive, époque wisigothique

Type d'intervention : évaluation archéologique de l'emprise d'un lotissement

Aménageur : Société Carbonell/Parra/Bruguières

Responsable d'opération : Annie Pezin (AFAN)

Équipe de fouille : Mafhoud Ferroukhi (AFAN), et stagiaires A.A.P.-O. : Céline Barrière, Jérôme Bénézet, Élodie Guevara, Mme Jonquères, Isabelle et Maxime Jonquères, Jean-Pierre Lentillon, Sandra Rivière, Claude Ruffat, Lionel Sanchez

Collaborateurs : Jérôme Kotarba (mobilier de l'Antiquité tardive), Michel Martzluff (mobilier d'époque néolithique), Michel Feugère (étude de la plaque en ivoire)

Relevés topographiques : Ouedede Senoune (AFAN)

Surveillance de travaux de viabilisation

Responsable : Olivier Passarrius (A.A.P.-O.)

Complément de diagnostic

Responsable d'opération : Claire Manen, avec la collaboration de Nathalie Delcos

Équipe de fouille : Jérôme Bénézet, Jérôme Kotarba, Jean-Pierre Lentillon, Annie Pezin

Relevés topographiques : Xavier Chadeaux (AFAN)

Résultats :

L'opération archéologique a été programmée après une manifestation de l'A.A.P.-O. qui s'inquiétait de voir des travaux de lotissement démarrer sans surveillances archéologiques, alors que la présence d'un site de l'Antiquité tardive était connue de longue date sur les terrains concernés. Une première surveillance de travaux de viabilisation a

été effectuée par O. Passarrius, avant le démarrage d'un diagnostic conduit par A. Pezin, diagnostic lui-même complété dans un second temps par une reconnaissance dirigée par Cl. Manen.

Ces interventions, bien que très limitées en moyens humains et techniques, ont bien confirmé, et au delà de toute espérance même, l'intérêt presenté par les prospections de surface antérieures.

La découverte inattendue d'une occupation remontant au Néolithique ancien (sous la forme d'au moins un silo, bien préservé, contenant du mobilier céramique, lithique et faune) s'est révélée d'un intérêt majeur pour la connaissance de la Préhistoire de notre région. Les points de découvertes concernant cette période sont en effet très rares ; à cela s'ajoute la qualité de la série de mobilier recueillie, tant pour les céramiques (décor cardial caractéristique) que pour la faune, et la possibilité d'effectuer des analyses C14 (sur charbons ou os) qui affineront la datation proposée à ce jour. Par ailleurs, un autre silo daté du Néolithique final a été mis au jour à proximité.

A côté de l'intérêt indiscutable des découvertes concernant la Préhistoire, si l'occupation wisigothique se révèle décevante par l'état de conservation des vestiges (surtout des silos très arasés), elle demeure passionnante pour ce qui est de l'étude du mobilier. Outre la série céramologique qui a posé quelques problèmes aux spécialistes (manque de références en contextes stratigraphiques bien datés), un lot de mobilier (éléments architecturaux en marbre, bénitier, objet en ivoire décoré) nous renvoie l'image d'un site au statut quelque peu particulier, ce qui pourrait aussi expliquer la longévité de ce gisement au cours du Ve s., qui voit en Roussillon de grandes mutations et l'abandon de la grande majorité des importantes exploitations du Bas Empire et au delà. On imagine que ces vestiges puissent provenir d'un mo-

nument -plus ancien ? - dont la localisation reste inconnue.

Parmi les objets d'intérêt exceptionnel, du fait de la datation retenue pour leur contexte de découverte (VI^e s. après J.-C.), on notera la présence d'un probable peigne à carder et d'une plaquette en ivoire décorée sur ses deux faces de scènes pastorales (moutons, chèvres, chiens, musiciens).

Un dernier intérêt, et non des moindres, concerne la densité et la permanence de l'occupation humaine de ce petit terroir : Néolithique ancien, chasséen (découvert en prospection de surface en frange du lotissement qui se construit), final, âge du Bronze (hache en bronze découverte en prospection), Antiquité tardive, époque wisigothique, Moyen-Age (site révélé en prospection aux abords de la chapelle Notre Dame del Paradis)... Cette permanence s'explique par la situation topographique du lieu : butte en surplomb, proximité probable de points d'eau (étangs ? - terres de la Prade, basses terres sur l'aspre del Paradis), et pour les époques historiques proximité probable d'une voie de communication, enfin, proximité certaine de terroirs mis en culture (comme les structures d'ensilages retrouvées en témoignent), et existence d'une grande forêt, la forêt de Bercal, dont de nombreux témoignages signalent encore l'existence à l'époque médiévale.

*
* *

Commune : **Formiguères**

Nom du site : **Le Château**

Définition et datation : **Moyen Age, époque moderne**

Type d'opération : évaluation archéologique

Responsable : Olivier Passarrius (A.A.P.-O.)

Collaborateurs : Carine Coupeau, Sabine Nadal

Résultats :

Cette intervention était motivée par un projet d'extension de l'actuelle mairie de Formiguères sur la parcelle 256, qui jouxte la rue du Carrer del Castell. Cet espace, attenant au mur sud de la nef de l'église paroissiale, est connu par les habitants du village comme étant l'ancien cimetière. Récemment, cette parcelle faisait encore office de terrain de pétanque. La municipalité de Formiguères projette d'y construire un bâtiment, qui servira, entre autres, au stockage des archives, et permettra d'agrandir l'espace réservé aux bureaux de l'Hôtel de Ville.

L'intervention archéologique a été réalisée en deux tranches distinctes. La première, qui s'est déroulée du 7 au 9 juin 1999, a eu pour objectif d'évaluer le potentiel archéologique présent sur la parcelle 256. Les données récoltées à l'issue de cette première tranche ont incité la municipalité et le bureau d'architectes à modifier sensiblement le projet immobilier initial en supprimant le sous-sol du bâtiment. La construction d'une dalle flottante, supportée par six piliers, a été décidée afin de limiter au maximum la destruction des vestiges archéologiques.

La deuxième intervention, qui s'est déroulée du 1^{er} au 3 juillet, consistait à réaliser la fouille complète de l'emplacement des piliers et reconnaître le tracé du rempart qui coïncide avec les limites de la parcelle 256.

Ces deux campagnes d'évaluation ont permis de reconnaître et de confirmer l'existence du cimetière paroissial au sud de l'église Sainte-Marie. La rapidité de l'intervention archéologique et l'absence de fouille fine des sépultures rendent difficile tout essai d'interprétation ou de datation de ces vestiges. Seule une étude basée sur la typologie des tombes peut être envisagée, avec tous les risques d'erreurs et de

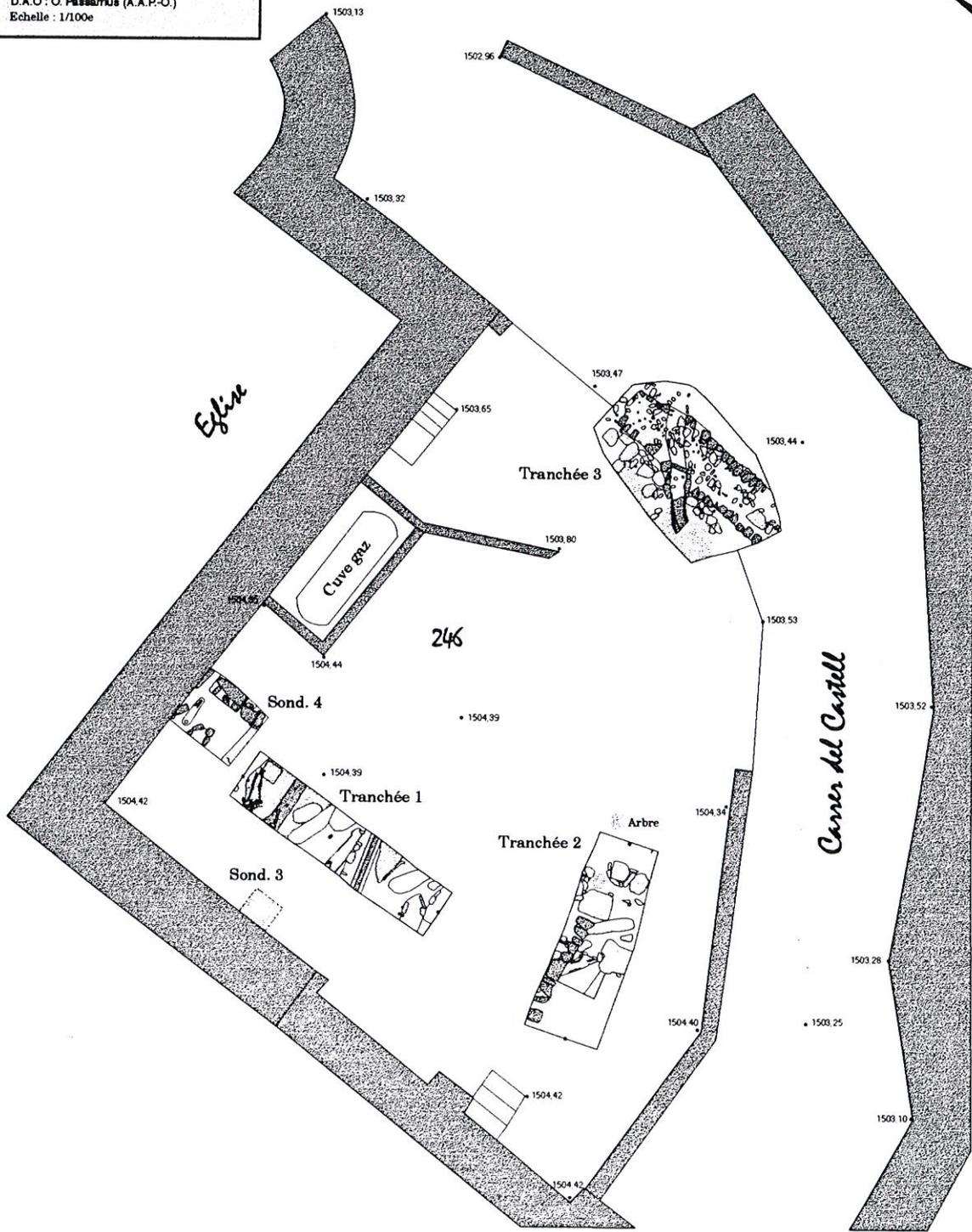
Formiguères
Carrer del Castell

Plan général avec implantation des tranchées d'évaluation archéologique

D'après plan topographique : R. Loaillet-
P. Martínez
(Architecte D.P.L.G.)

☐ Sépulture ☐ Substrat

Relevé terrain : S. Nadal, C. Coupeau,
O. Passerius
D.A.O : O. Passerius (A.A.P.-O.)
Echelle : 1/100e



dérives qu'impliquent ces méthodes dans la mise en place d'une chronologie. Dans le cadre de ces travaux, nous nous sommes intéressé également au château de Formiguères, mentionné dès le XIIIe s. dans la documentation. Si des superstructures sont encore visibles (mur ouest de la mairie, tour du bureau de Poste), le plan de cette forteresse et son organisation restent encore très flous.

Le cimetière

Au total, 19 sépultures à inhumation ont été observées. Elles se répartissent sur la totalité de la parcelle 256, avec toutefois une densité plus forte dans sa partie nord-ouest et contre le mur de la nef de l'église. Sur une petite moitié est de cette parcelle et jusqu'au contact du chevet, le décaissement d'environ 0,50 à 1 m a partiellement, voire totalement détruit les niveaux archéologiques.

L'absence de fouille fine des inhumations empêche tout essai de datation. A ce jour aucune mise en phase chronologique du cimetière n'est possible. Seule une réflexion sur la typologie des sépultures peut être envisagée. Si l'agencement de la tombe (construite, en cercueil...) peut dans certains cas permettre un essai de datation, cette méthode souffre généralement de particularismes locaux inhérents à des mentalités sensiblement différentes ou à la facilité de se procurer ou non les matériaux nécessaires à l'aménagement de la fosse (dalles, galets) et au transport et au dépôt du défunt (cercueil, coffrage de bois).

Dans le cimetière de Formiguères, les modes de dépôt des corps ou de construction des tombes sont hétérogènes. Au vu de ces différences, on peut en déduire une typo-chronologie des sépultures, tout en gardant à l'esprit que cette dernière peut être tout simplement le reflet de différences sociales, perpétuées jusque dans la mort.

Les sépultures en pleine terre

La détermination d'une sépulture en pleine terre est tout d'abord assujet-

tie à une fouille fine de l'inhumation, afin de confirmer par l'étude taphonomique, le dépôt en espace colmaté du défunt. Sur le site qui nous occupe, une seule sépulture a fait l'objet d'une fouille fine partielle (la partie supérieure de l'individu étant prise dans la berme de la tranchée). Cette fouille a permis de confirmer l'existence d'un dépôt primaire en espace colmaté. Ce type d'inhumation, de loin le plus courant au Moyen Age, est difficilement datable.onné pour être courant au Moyen Age central et au bas Moyen Age, on le retrouve toutefois dans bon nombre de nécropoles du haut Moyen Age.

Les coffrages en galets, blocs ou dalles de schistes

Plusieurs sépultures ont fait l'objet d'aménagements. Il s'agit de coffrages de galets, blocs ou de dalles de schiste disposés de chant et qui limitent la fosse dans lequel repose le défunt. Du fait de la grande hétérogénéité des blocs usités (dans leur qualité et leur taille), on peut exclure la présence d'une dalle de couverture. Ces inhumations, qui sont certainement à rattacher à la phase la plus ancienne du cimetière, sont souvent attribuées à l'époque carolingienne finissante.

Les coffrages en planches ou les cercueils cloués

De nombreux fragments de bois, de clous en fer ont été récoltés, et une sépulture en coffrage de bois ou en cercueil⁶ a été isolée. Si le cercueil est attesté durant l'Antiquité tardive, il disparaît au Moyen Age pour ne réapparaître qu'à la fin du XIIIe s. ou au début du XIVe s.. Il devient alors très fréquent jusqu'à devenir le mode quasi-exclusif d'inhumation durant l'époque moderne. A Formiguères, la présence d'un cercueil, dont le bois est encore conservé, témoigne assurément d'une utilisation du cimetière durant l'époque moderne.

⁶ Par manque de temps, cette sépulture n'a pu être fouillée. Les observations effectuées restent lacunaires et il est donc difficile de déterminer le type de coffrage utilisé (coffrage ou cercueil), d'autant plus que l'hypothèse d'une inhumation dans un tronc d'arbre évidé n'est pas à exclure.

Les sondages d'évaluation archéologique menés au sud de la nef de l'église Sainte-Marie ont confirmé l'existence, à cet endroit, du cimetière paroissial. Les tentatives de datation du fonctionnement de ce cimetière restent, en l'absence de mobilier, hasardeuses. La présence de sépultures aménagées, attribuables à l'époque carolingienne, laisse supposer une mise en place contemporaine des premières mentions de l'église (IXe s.). Les dernières phases d'utilisation semblent marquées par la présence de sépultures en cercueils ou en coffrages de bois attribuables au bas Moyen Age ou à l'époque moderne. Au vu de ces données, il semble désormais évident que cet espace funéraire a fonctionné jusqu'au début du XVIIIe s., date à laquelle il a été transféré à l'extérieur du village.

Le château de Formiguères

Le château de Formiguères est mentionné pour la première fois dans la documentation médiévale en 1369. La plupart des vestiges du *castrum* sont aujourd'hui intégrés dans des bâtiments publics (Hôtel de Ville, Poste). Construit contre l'église paroissiale, il s'étendait le long du mur sud de la nef de l'édifice de culte.

Il subsiste de ce château le mur ouest de l'Hôtel de Ville. Ce dernier est construit en moellons liés au mortier de chaux. Deux meurtrières à simple ébrasement sont encore visibles. Une porte monumentale en plein cintre permettait certainement d'accéder à un réduit fortifié. Appareillée en blocs de granit taillés, elle est aujourd'hui partiellement murée⁷. Ce système défensif, qui correspond certainement à une portion de l'enceinte, est achevé au sud par une tour-donjon grossièrement quadrangulaire. Ce bâti accueille à l'heure actuelle les bureaux de la Poste. La façade a été grossièrement badigeonnée d'un enduit de mortier de chaux, de couleur jaunâtre, qui empêche toute lec-

⁷ La municipalité de Formiguères projette de faire rouvrir cet accès et de procéder à une remise en valeur de cette porte.

ture de la maçonnerie. Plus au nord, le tracé de l'enceinte, même s'il n'est plus visible, est perpétué par la limite méridionale de la parcelle 256. A ce niveau, la réalisation d'un sondage de reconnaissance a permis le dégagement d'une portion du mur. Ce dernier, bien appareillé, possède une largeur d'environ 1,20 m. Il est constitué de blocs de granit et de galets liés à un mortier de chaux assez pauvre. Ce réduit fortifié vient se fermer au niveau du chevet de l'église, lui aussi fortifié. En effet, l'abside a été sensiblement rehaussée et intégrée au système défensif.

Les relations entre le château et le cimetière paroissial, qui de fait se trouve englobé dans l'enceinte castrale, restent indéterminées. Les reconnaissances archéologiques menées à l'intérieur de l'espace funéraire n'ont pas permis d'attester l'existence de bâtis liés au château. La découverte d'un mur en blocs liés à la terre et d'un pilier reste peu significative. On peut éventuellement en déduire que cet espace, destiné aux morts, était vierge de construction.

*
* *

Commune : Laroque-des-Albères

Nom du site : Mas Manère

Définition et datation : époques diverses

Type d'intervention : évaluation archéologique en amont de la construction d'une zone pavillonnaire

Responsable : Olivier Passarrius avec la collaboration de Carole Puig (A.A.P.-O)

Résultats :

Cette opération de diagnostic par sondages a été réalisée sur la partie sud de la parcelle B176, en amont de la construction d'une zone pavillonnaire. Cette intervention a été motivée par la présence proche d'un important habitat

d'époque médiévale (La Citadelle I), groupé autour de l'église paroissiale aujourd'hui disparue de Saint-Félix. Ce site, reconnu lors de prospections antérieures, était susceptible de connaître une extension sur la parcelle B176.

Les résultats issus de cette opération restent très faibles. Toutefois, si aucun vestige lié au site médiéval de la Citadelle n'a pu être reconnu, les quelques observations effectuées sur cette parcelle s'avèrent intéressantes pour l'étude des phénomènes liés aux atterrissements consécutifs à de probables incendies ou à des phases de déforestation qu'a pu connaître le massif tout proche des Albères. Les tranchées décapantes ont également permis de mettre au jour les vestiges fugaces de traces agraires.

Au total, 14 fosses de plantation ont pu être individualisées. Elles se présentent sous la forme de creusement soit de forme ovoïde soit de forme rectangulaire. Elles sont généralement comblées par un sédiment limoneux sableux, très souple et de couleur brun clair. Ces traces agraires sont alignées suivant un axe nord-ouest, sud-est. Elles s'inscrivent dans le parcellaire actuel et sont approximativement parallèles au chemin privé d'accès au Mas Manère. L'écart entre les différents creusements, d'environ 1,60 m, est beaucoup trop restreint pour l'attribuer à des plantations arboricoles et pourrait donc être le fait d'une plantation en vigne⁸. La datation de ces structures n'est pas aisée, compte-tenu de la faible densité d'éléments céramologiques. Toutefois, la découverte de deux fragments de céramique glaçurée d'époque moderne et/ou contemporaine montre que ces structures sont certainement inhérentes à une mise en culture récente⁹.

Dans la partie basse de la parcelle (nord), nous avons pu individualiser un probable chenal d'écoulement des eaux. La largeur de ce chenal n'a pu être observée que dans la tranchée 2, où elle atteint plus de 18 m pour une profondeur approximative d'environ 1,80 m par rapport au niveau actuel¹⁰. Il semble posséder une orientation nord-ouest/sud-est. Son comblement se caractérise par un sédiment composé de sables limoneux très souples, à granulométrie assez fine. L'étude des différentes séquences stratigraphiques montre des alternances de débits, matérialisées par des litages constitués soit de sédiments fins soit plus grossiers et marqués par la présence de cailloutis. La structure relativement meuble des sédiments s'explique par un taux d'humidité important lié à la présence proche de la nappe phréatique¹¹. La partie supérieure du comblement se caractérise par un terrain limoneux sableux tacheté de brun qui laisse supposer un débit plus lent, conséquence du colmatage progressif de la structure. Ce chenal pourrait correspondre à un « bras » aujourd'hui asséché du *correc du Mata Porcs*. Lors d'inondations, ce chenal devait alimenter un petit ruisseau intermittent situé plus à l'ouest et qui est encore matérialisé sur le terrain et toujours alimenté en profondeur¹². L'examen du comblement a permis d'observer la présence de quelques indices antiques, souvent très érodés et « roulés », associés à des charbons de bois pulvérulents. Ces éléments, présents dès les couches inférieures du comblement, montrent que ce chenal d'écoulement fluvial était en activité durant cette période.

Les travaux de prospections qui ont été menés sur ce secteur avaient

⁸ Actuellement l'écart entre deux pieds de vigne varie de 1,50 à 1,90 m en moyenne.

⁹ Cette parcelle est en friche depuis les années 1980. Auparavant, elle était cultivée en vigne (information de Mme Ricard). On peut raisonnablement se demander si les trous de plantations observés durant cette intervention n'ont pas été creusés à l'occasion de la mise en place de cette vigne.

¹⁰ Observation effectuée lors de la réalisation du sondage 3 (tranchée 4).

¹¹ Cette dernière s'est manifestée dans les tranchées 1 et 2 par une remontée de l'eau qui a commencé à envahir les parties basses des sondages.

¹² Ce dernier est certainement encore aujourd'hui alimenté par une nappe qui circule dans les couches inférieures du chenal.

permis d'individualiser trois importants crassiers d'époque romaine, localisés le long du ruisseau du *Mata Porcs*¹³. Ces industries de traitement du minerai de fer, grosses consommatrices de bois, ont certainement entraîné une déforestation de cette partie du massif, provoquant de ce fait d'importants lessivages des sols. La création de ce chenal et les phénomènes d'atterrissements qui lui sont consécutifs pourraient en être la résultante¹⁴. Ces observations, qui restent à confirmer par la réalisation d'études plus approfondies¹⁵, permettent d'apprécier, certes partiellement, l'impact de ces activités métallurgiques sur la flore et la morphologie du massif montagneux.

*
* *

Commune : **Montesquieu**

Nom du site : **le Château**

Définition et datation : **Moyen Age, époques moderne et contemporaine**

Type d'intervention : sondage
d'évaluation archéologique

Responsable : Carole Puig (A.A.P.-O.)

Collaborateur : André Constant
(doctorant, Université Toulouse - Le Mirail)

¹³ Prospections menées dans le cadre du projet de prospection et d'inventaire des sites archéologiques de la partie sud du Roussillon. Ces travaux ont également été exploités dans Catafau (A.), Passarrius (O.) - Laroque-des-Albères de l'Antiquité à la fin du Moyen Age. Histoire et archéologie du peuplement et de la mise en valeur d'un terroir villageois. *Etudes Roussillonnaises*, tome XIV, 1995/1996, p. 7-30.

¹⁴ Des observations similaires ont été effectuées sur le site de la Couloumine (commune de Saint-Génis-des-Fontaines) où les diagnostics ont permis de mettre en évidence d'importants atterrissements d'époque protohistorique (Age du Fer). Kotarba 1997b, p. 33-41.

¹⁵ Notamment par la datation au radiocarbone des charbons de bois prélevés dans les coupes stratigraphiques du chenal.

Résultats :

Durant le mois de juillet dernier, une campagne de restauration du château de Montesquieu a été entreprise par l'Association de Défense du Patrimoine Catalan de Montesquieu, avec l'aide de huit bénévoles de l'association R.E.M.P.A.R.T. Cette opération s'est accompagnée d'un suivi archéologique.

Le château de Montesquieu apparaît dans les sources au XIIe s., et il est occupé au moins jusqu'à la Révolution (la bataille de Montesquieu en 1794). Aujourd'hui, d'importants vestiges sont encore visibles sur le plateau. Parmi ces derniers, une salle voûtée fait l'objet de travaux depuis plusieurs années. Aussi, dans l'éventualité d'un aménagement à long terme de cette salle, il a été nécessaire d'en connaître les potentialités archéologiques, c'est-à-dire vérifier l'existence de niveaux archéologiques en place et essayer de dater le bâtiment.

Ainsi, une tranchée d'évaluation archéologique a été réalisée dans cette salle voûtée, avec la participation des jeunes bénévoles. Cette intervention a révélé, immédiatement sous le niveau actuel, deux sols très bien conservés sur la longueur de la salle. Ces sols ont une consistance très compacte, graveleuse, avec de nombreux débris de construction. Le matériel trouvé à l'intérieur (un écu de cuivre de 1777 - 1791 et des fragments de céramique) permet de dater ces niveaux du XVIIIe s. Il semblerait donc qu'il s'agisse des sols d'une ancienne écurie, probablement celle utilisée par les soldats (français et espagnols) pendant les guerres révolutionnaires.

Sous les sols, plusieurs recharges s'empilent au-dessus de la roche. Celle-ci présente néanmoins des aménagements en creux. Deux trous de poteaux et une rigole menant à une « goulotte » ont pu être observés dans le fond du sondage. Cette « goulotte » est une sorte de gargouille qui longe le mur ouest, permettant à du liquide d'être évacué à l'extérieur. Cependant, il n'est pas possible de savoir si ces aménage-

ments fonctionnaient avec les sols d'écurie (évacuation des déjections animales ?), les niveaux archéologiques ayant été bouleversés à cet endroit par une fouille clandestine.

De même, il n'a pas été possible de dater la construction de la salle au cours de cette opération, car deux perturbations importantes ont cassé les niveaux archéologiques à la base des murs est et ouest.

Enfin, ce sondage a mis en évidence de nombreux débris de construction dans les niveaux archéologiques. Les sources d'époque moderne et contemporaine (information A. Ayats) témoignent aussi de la vétusté du château, qu'il a fallut relever de ses ruines au XVIIIe s.

Ainsi, la salle voûtée du château de Montesquieu a été utilisée au XVIIIe s. comme écurie, mais avait probablement une utilisation antérieure, qui pourrait être mise en évidence par une fouille plus exhaustive. Cette opération témoigne aussi de l'intérêt d'associer des travaux de restauration et une opération archéologique, expérience qu'il serait souhaitable de renouveler.

*
* *

Commune : Oms

Nom du site : Eglise Saint-Jean

Définition et datation : Moyen Age, époque moderne

Type d'intervention : évaluation archéologique dans l'église Saint-Jean

Responsable : Olivier Passarrius (A.A.P.-O.)

Résultats :

Depuis l'été 1998, l'église paroissiale d'Oms fait l'objet de travaux de restauration. Lors de la réfection des pavements intérieurs, les ouvriers ont mis au jour, sous un premier niveau de *cai-*

roux, un sol composé de dalles de schistes disposées à plat. Rapidement, des affaissements de terrain ponctuels se sont produits en plusieurs endroits, ce qui a incité le Service Régional de l'Archéologie à demander la réalisation de trois sondages de reconnaissance à l'intérieur de l'église, afin de proposer une explication à ces affaissements, mais aussi de recueillir des éléments de datation concernant le pavage mis au jour et vérifier l'existence ou non de niveaux de sols antérieurs.

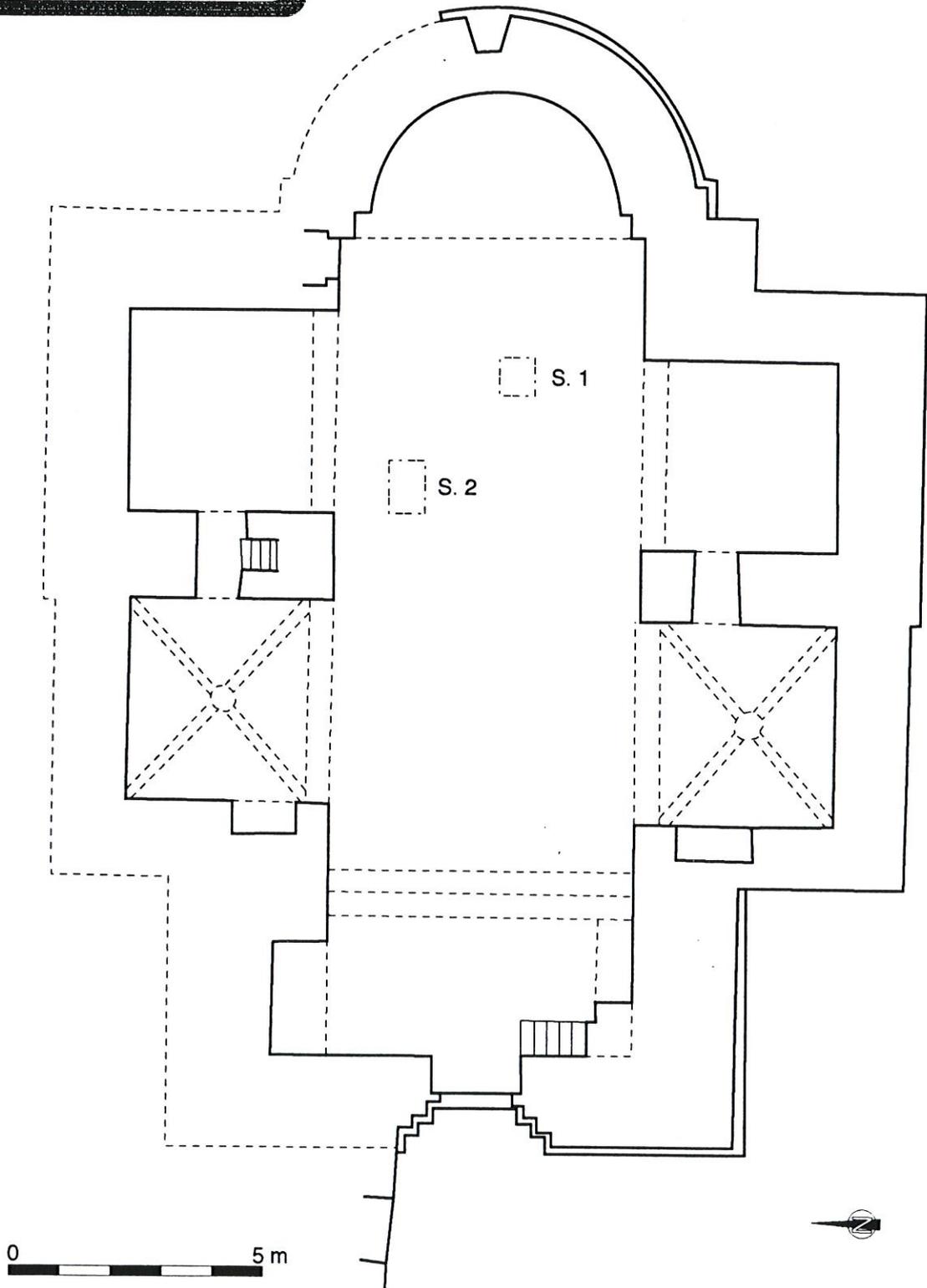
En ce qui concerne le pavage en schiste, les observations effectuées montrent que ce dernier repose sur un radier de mortier de chaux et de gravier. Le mobilier récolté dans les niveaux inférieurs reste malheureusement très lacunaire et rend difficile tout essai de datation. Il semblerait toutefois que ce dernier puisse être rattaché à une fourchette chronologique couvrant la fin du XVIIe-XVIIIe s.¹⁶. De même, on trouve encore les fentes de fixation des prie-Dieu : or, ces derniers ne sont généralement usités que très tardivement par la communauté des fidèles.

Les inhumations rencontrées semblent aussi relativement récentes. Toutefois, la monnaie découverte dans le comblement de la fosse d'un cercueil nous renvoie vers un horizon plus ancien (première moitié du XVe s.)¹⁷. Globalement l'usage du cercueil ne se généralise que tardivement dans les pratiques d'ensevelissement. Ici, le corps semble également déposé dans un linceul comme tend à le prouver la découverte d'épingles en bronze. Lors de cette intervention, nous avons pu collecter un chapelet, relativement bien conservé. La chaîne, qui supportait des billes de bois, permettait de soutenir une médaille en bronze complètement oxydée. Cette découverte n'a rien d'exceptionnel : dès l'époque moderne, le chapelet fait partie intégrante des objets accompagnant le défunt dans sa dernière dem

¹⁶ Détermination réalisée par Patrice Alessandri.

¹⁷ Monnaie d'Alfons IV de Barcelone et Alfons V d'Aragon (1416-1458). Détermination aimablement effectuée par M. Bernard Doutres.

Commune d'Oms
Eglise Saint-Jean
Implantation des sondages
(d'après relevés S.D.A.)



eure. Souvent, il était entrelacé entre les doigts des mains, ces dernières étant jointes en position de prière sur le thorax, l'abdomen ou le pubis.

L'inhumation à l'intérieur de l'église, même si elle est formellement interdite par les conciles ecclésiastiques, est assez courante dans l'occident chrétien. Elle reste toutefois le fait d'ecclésiastiques ou de laïcs aisés, capables de payer le prix d'une inhumation au sein même de l'édifice cultuel.

La réalisation de deux sondages intrusifs n'a pas permis d'observer la présence de niveaux de sols antérieurs au pavage actuel. Sous 0,40 m de remblais, nous avons rencontré un sédiment argileux sableux, souple et certainement proche, par sa texture, du terrain naturel. La présence de quelques rares indices archéologiques tend à prouver qu'il ne s'agit pas du substrat géologique. Toutefois, ces quelques éléments pourraient provenir du creusement de la fosse des sépultures. En l'état actuel, la faible superficie des sondages n'a pas permis d'infirmer ou de confirmer ces conjectures.

Les affaissements observés en plusieurs points du dallage semblent liés à plusieurs phénomènes. Tout d'abord, ce dernier repose sur un remblai très meuble constitué de déblais de destruction. Progressivement, les effets de tassement entraînent la création de cavités sous le niveau de sol actuel. De plus, ce phénomène est certainement exacerbé par l'effondrement de cercueils en bois comme nous avons pu l'observer lors de la réalisation des sondages.

*
* *

Communes : Perpignan sud, Canohès, Canet

Type d'intervention : Programme de Prospection et Inventaire autour des villages roussillonnais

Responsables : Carole Puig (A.A.P.-O.), Olivier Passarrius (A.A.P.-O.)

Equipe : Laurence Alessandria, Jérôme Bénézet, Claire Brieu, Jacques Delhoste, Guillaume Eppe, Jeanne Ferrer, Huguette Grezsick, Sandra Guilmeau, Sandra Karkos, Jordi Mach, Daniel Riera, Claude Ruffat, Esther Serra, Sébastien Triquères.

Résultats :

Cette campagne s'est déroulée en plusieurs étapes. Tout d'abord, elle comprend les prospections éclatées réalisées en petit effectif le long des tracés routiers (le long de la RN9 par exemple). Puis, deux stages de prospections ont été organisés par l'Association Archéologique des Pyrénées - Orientales. Le premier pendant les vacances de Pâques a permis de couvrir une partie de la périphérie sud-est de Perpignan, entre la RN 9 et la RN 114, et un secteur situé à l'est de l'ancienne église d'Orle. Ce stage a permis aussi de finir la périphérie de Canohès, débutée l'année précédente. Plusieurs sites archéologiques ont été inventoriés à cette occasion sur ces divers secteurs. En ce qui concerne la partie sud-ouest de Perpignan (Orle), les prospections ont révélé une zone densément occupée à toutes les périodes, depuis la préhistoire indéterminée (information M. Martzluff) jusqu'au Moyen Age. Sur la partie sud-est de Perpignan plusieurs sites archéologiques ont également été inventoriés. Un gros site de l'âge du Fer a été enregistré ainsi qu'une petite cabane républicaine. Si le secteur d'Orle est très rapidement mis en chantier par la construction de la déviation de la RN 9, la zone de Perpignan sud-est pourrait être lotie à plus ou moins long terme.

A l'heure actuelle, l'association effectue un second stage de prospection. Les zones concernées sont la fin du secteur de Perpignan sud-est et la périphérie de Canet. Il est encore trop tôt pour ce prononcer sur les résultats de cette campagne.

*
* *

Commune : **Perpignan**

Nom du site : **Place de Catalogne**

Définition et datation : **diachronique**

Type d'opération : étude documentaire

Responsable : Frédéric Raynaud
(AFAN)

Résultats :

Une étude documentaire de la Place de Catalogne et de ses environs a été souhaitée par le S. R. A., préalablement aux travaux d'aménagement d'un parking souterrain. Ce secteur est compris à l'interfluve de la Têt et de la Basse, ancienne île Notre-Dame, au nord-ouest de la ville médiévale. L'enquête a été menée aux Archives Municipales et Départementales.

La place de Catalogne a été aménagée à l'emplacement des glacis occidentaux des remparts de la Ville neuve, édifiés à partir de 1683. Leur excavation a été réalisée dans un secteur occupé par des champs ou des jardins d'après la liste des propriétaires dédommagés. Ces fossés, consistant en talus creusés dans le substrat, ont été, à plusieurs reprises, inondés par des crues des rivières voisines. Le choix de l'implantation de ce projet urbain, destiné au relogement des habitants des quartiers de la Réal et de St-Mathieu, serait lié à des résurgences permettant l'établissement d'artisans.

Le faubourg des Tanneries, implanté dès le XIII^e s., au débouché du pont sur la Têt, a été à plusieurs reprises détruit par des inondations ou des faits de guerre. la documentation de ce quartier, très éloigné de la Place, n'a pas été consultée

Le second couvent des capucins de Perpignan, édifié au cours de la seconde moitié du XVII^e s., était localisé au nord de la Place. Saisi comme bien national, au moment de la Révolution, il

a fait l'objet d'inventaires conservés aux A.D.P.O. L'enceinte claustrale entourait un jardin et les bâtiments conventuels formant un quadrilatère constitué par la chapelle, au nord du cloître, bordé par les autres édifices.

Les fossés de la fortification Vauban ont été remblayés lors de la démolition des remparts à partir de 1904.

*
* *

Commune : **Perpignan**

Nom du site : **Chapelle Notre-Dame des Anges**

Définition et datation : **Moyen Age, époque moderne**

Type d'opération : diagnostic archéologique

Responsable : Frédéric Raynaud
(AFAN)

Collaborateur : Maxime Guillaume
(AFAN)

Résultats :

La chapelle Notre-Dame des Anges doit faire l'objet de restaurations permettant de la transformer en lieu ouvert au public. Elle a fait l'objet d'un diagnostic archéologique et constitue un édifice religieux particulièrement intéressant sur plusieurs points : dernier bâtiment bien conservé du couvent des Frères mineurs, en liaison plus particulièrement avec l'Ordre laïc des Tertiaires, il est le symbole d'un sentiment religieux, basé sur la charité des personnes les plus riches envers les plus démunies de la communauté urbaine.

Ayant connu plusieurs états de transformations et de décorations, dont certains sont, semble-t-il documentés, le bâtiment conserve, dans ses élévations, les traces des différents aménagements qui y ont été réalisés. Il se présente suivant un plan à nef unique comprenant quatre travées. Le chœur à chevet quadrangulaire était originelle

PROJECTION DU PLAN CADASTRAL DE PERPIGNAN (1807-11, 1839)
SUR LA CARTE IGN AU 1.25 000^e (1996) AGRANDIE AU 1.5 000^e

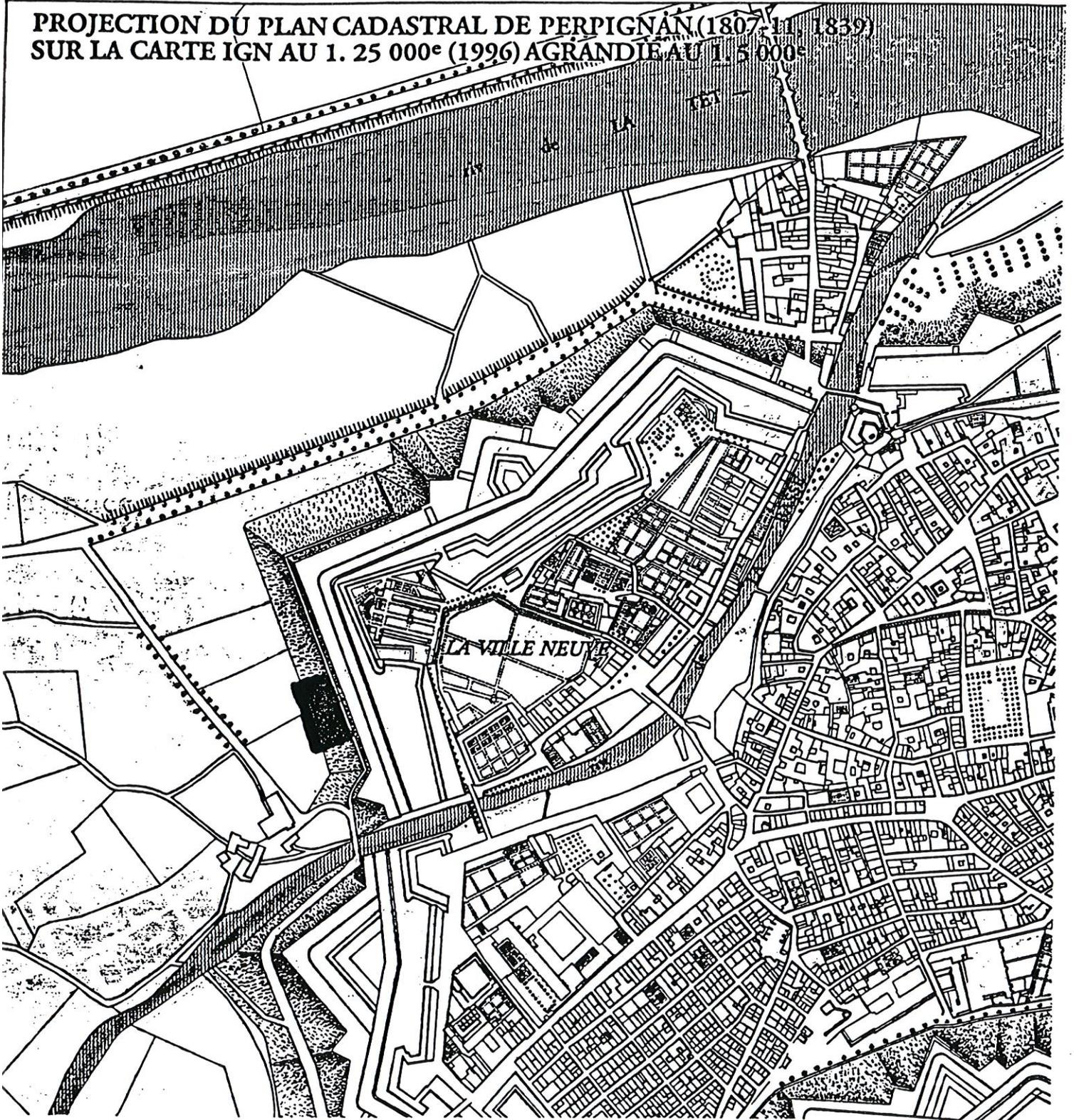


fig. 3 : localisation de la place de Catalogne sur la projection du cadastre Napoléon sur la carte IGN de 1996 (A. de ROUX)

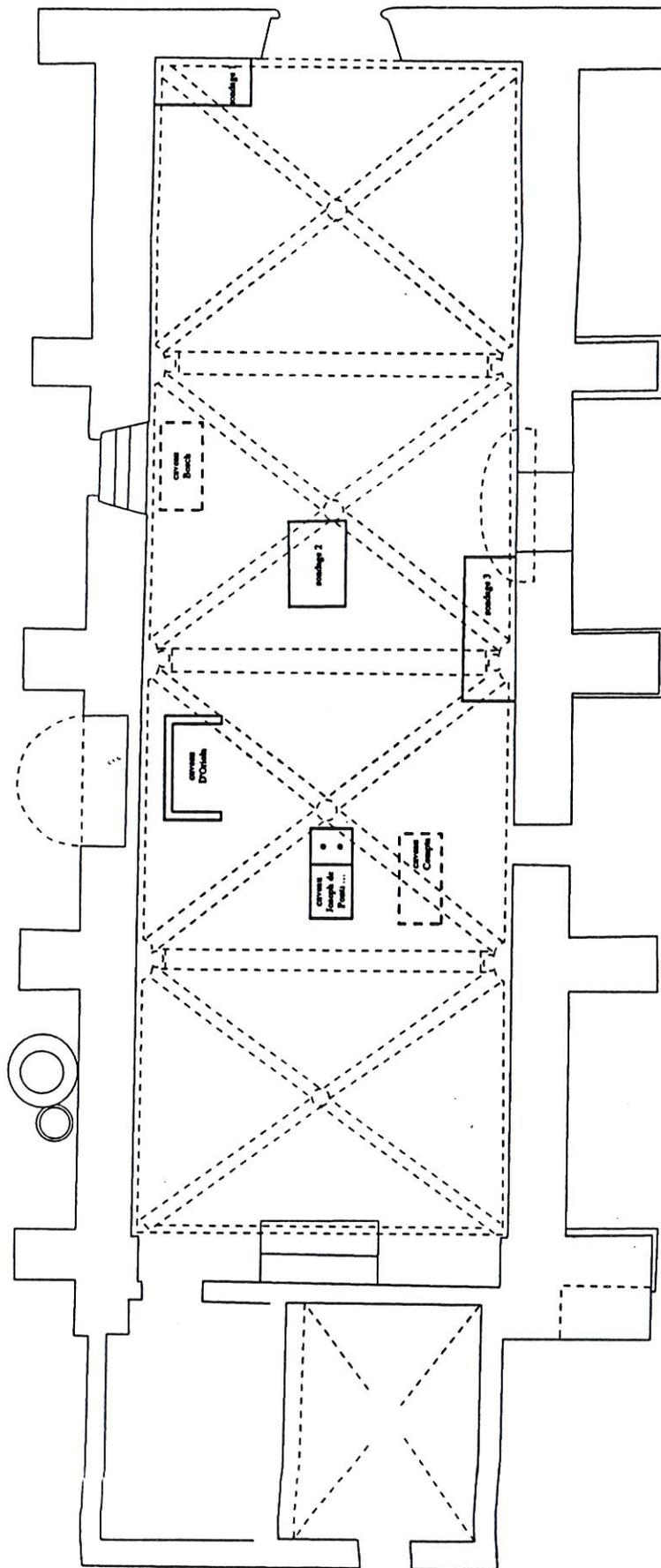


fig. 3 : plan de l'église, situation des sondages et des caveaux.

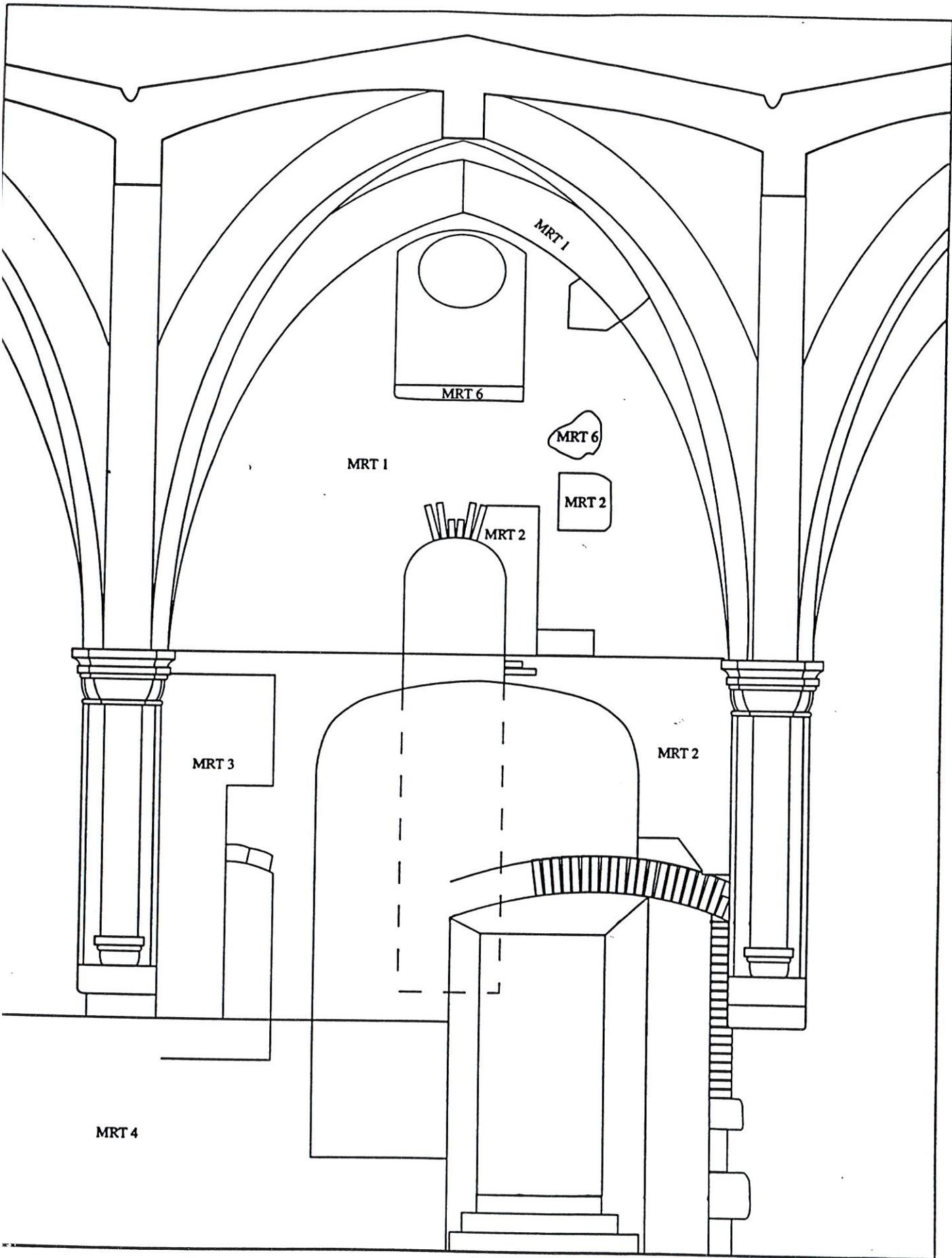


fig. 11 : élévation intérieure du mur nord de la travée centre-est.

ment à l'est et à été transposé à l'ouest à l'époque moderne. La travée orientale, s'articulant sur d'autres bâtiments revêt un caractère architectural nécessitant plus particulièrement, une observation détaillée de son élévation.

Directement sous le sol actuel de la nef, un niveau de sol de briques, pourrait renfermer des caveaux plus anciens que ceux observables actuellement. Le long du mur latéral sud, une banquette de briques supportant sans doute les stalles des membres de la Confrérie. Le niveau des sépultures en pleine terre a été repéré entre 0,50 et 0,60 m de profondeur. Ces inhumations se particularisent par l'excellent état de conservation des bois de cercueils et probablement d'autres matières organiques : tissus des vêtements et des linceuls, cuirs, cheveux, etc., fait exceptionnel dans nos régions méridionales. Le manque de compacité des remblais de comblement des sépultures entraîne un risque de destruction lors du nivellement du terrain préalable à la mise en place d'une dalle de béton servant de support au chauffage par le sol. Ce cimetière devrait présenter un recrutement particulier correspondant aux membres du Tiers ordre, il est cependant à remarquer que parmi les ossements épars déplacés par le creusement de tombes postérieures, un fragment de crâne d'un individu immature a été découvert.

Les caveaux du dernier état devraient être suffisamment profonds et localisés pour éviter une fouille de leur niveau d'inhumation. Le regroupement familial est attesté par les inscriptions funéraires portées sur certains d'entre eux.

*
* *

Commune : **Perpignan**

Nom du site : **Citerne du couvent des Clarisses**

Définition et datation : **époque moderne**

Type d'intervention : fouille archéologique de sauvetage urgent

Responsable d'opération : Philippe Ecard (AFAN)

Équipe de terrain : Stéphane Barbey (AFAN) et les membres de l'A.A.P.-O. : Maryse Deprauw et Ritzu Motojima

Collaborateurs : Patrice Alessandri (céramologie), Carole Puig (données historiques)

Résultats :

Le sondage réalisé à l'est de la Maison d'Arrêt de Perpignan (ancien couvent des Clarisses) a permis de confirmer l'existence d'une citerne d'époque moderne (XVI^e s.).

La structure, installée dans l'angle formé par le mur occidental du couvent et le mur de limite entre son jardin et l'actuelle rue du Général Derroja occupait une surface de 22 m². Son dégagement a mis en évidence la construction originelle et quelques réfections d'époque contemporaine. L'environnement stratigraphique a été reconnu par l'ouverture de deux sondages : le premier pour relever en section les différents niveaux de terre de jardin contemporains du couvent, le second l'extrémité septentrionale d'une adduction d'eau datant de 1790/1820.

Un grand creusement daté d'époque post-révolutionnaire situé au sud-ouest de la fouille correspondait très probablement à l'épierrement d'une structure contemporaine de la construction de la citerne.

Le mobilier céramique, assez abondant, couvre une période comprise entre le XV^e s. et l'époque contemporaine, avec un gros hiatus entre 1550 et 1800.

L'analyse des textes, et leur mise en rapport avec les observations de terrain, apporte des données fort instructives.

La date de construction de la citerne que le mobilier archéologique si-

tue vers le milieu du XVIe s., va de pair avec l'édification du couvent décidée par Charles Quint en 1546 et dont la première pierre fut posée le 3 novembre 1548.

La première fondation du mur de clôture septentrional date très probablement de cette époque, ainsi que l'apport de terres de jardin sur ce qui était auparavant le glacis de la citadelle de Perpignan.

Le hiatus constaté durant la période 1600/1790, correspond à la période de mise en culture du jardin des Clarisses dont nous voyons sur les plans du XVIIIe s. évoluer la distribution des potagers et des allées. A cette époque, notre citerne sert à l'arrosage du jardin par l'entremise d'un puits dont il ne nous reste qu'un élément de cuvelage.

La période post-révolutionnaire va changer radicalement les choses. La reconversion du couvent en prison à partir de l'an 12 va concerner la citerne, très probablement transformée en latrines sèches, puis, le curage se révélant trop onéreux, reliée par le petit aqueduc à un bassin situé au sud du bâtiment, aduction permettant l'écoulement vers la rue Petite la Monnaie située à l'ouest de la maison d'arrêt où se trouvaient les égouts de la ville. L'évacuation, non aperçue, est sans doute masquée par le comblement de la citerne.

Il est fort probable qu'en 1889, l'installation des eaux de la ville dans la prison marque la fin de l'utilisation en latrines de la citerne des Clarisses. Les éléments récents du comblement (boulets de charbons) ne seraient alors qu'un rejet ponctuel effectué par le regard.

Du point de vue de l'archéologue, cet ensemble bien conservé et chargé d'histoire, mérite sans nul doute d'être conservé.

*
* *

Commune : Perpignan

Nom du site : La Funeraria

Définition et datation : Moyen Age, époque moderne

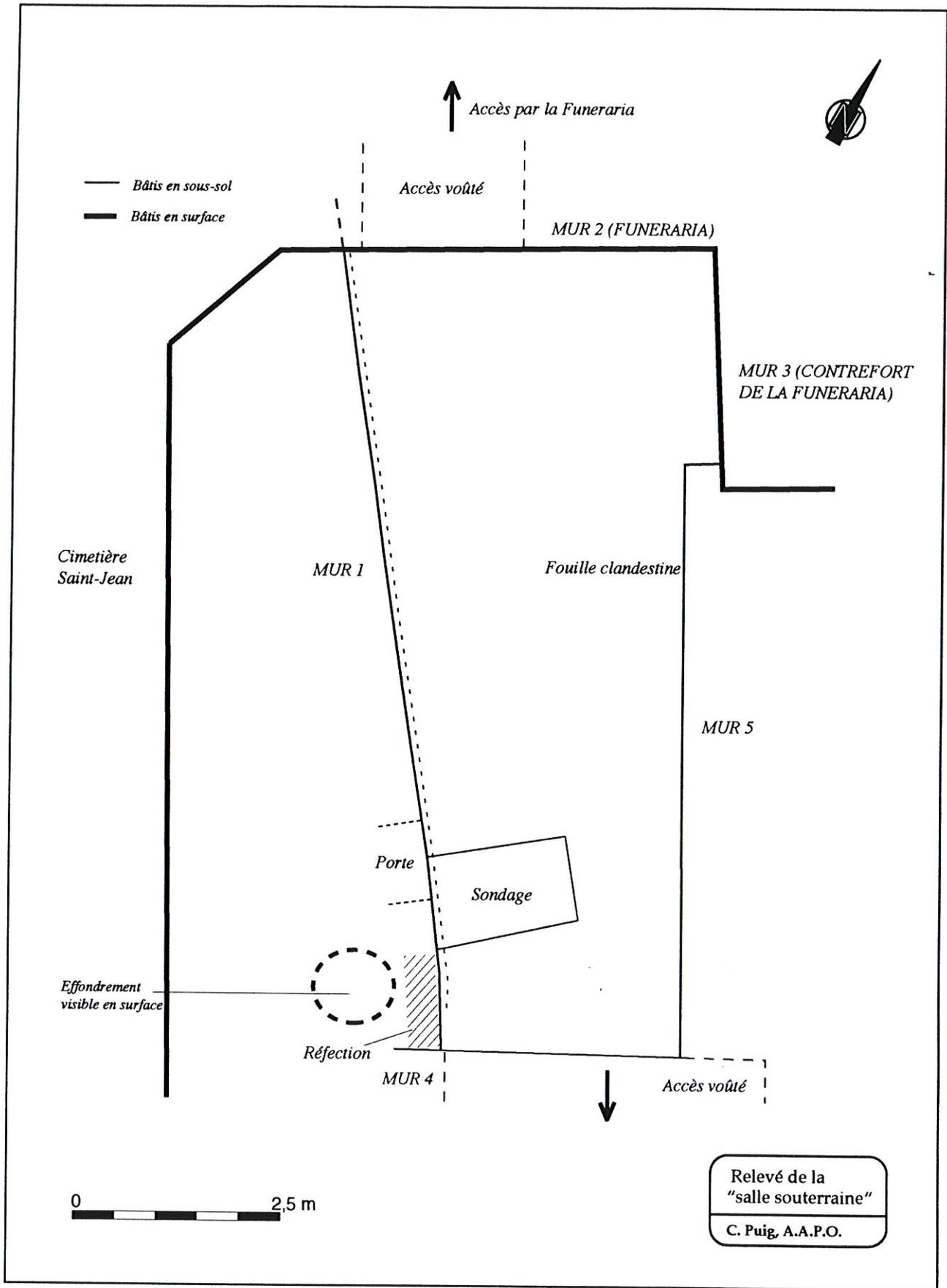
Type d'intervention : sondage d'évaluation archéologique

Responsable : Carole Puig (A.A.P.-O.)

Résultats :

L'opération s'est déroulée dans une "salle souterraine" qui se trouve au sud-est de la Funeraria (chapelle Saint-Jean l'Evangeliste), à environ 4 m sous le niveau actuel. On accède à cette salle par un regard percé dans le sol de la Funeraria, qui ouvre sur un conduit maçonné en cayrous. Ce dernier se poursuit au sud sur une dizaine de mètres et donne dans cette salle. En face, le mur sud, est lui aussi percé d'un autre conduit maçonné en cayrous, entièrement comblé. Le but de l'opération était d'une part de dater et d'interpréter cette salle, et, d'autre part, de comprendre le rôle des conduits qui y mènent. L'opération s'est donc déroulée en deux temps : une étude de la connexion des vestiges en élévation s'est avérée indispensable. Un sondage archéologique a ensuite été réalisé en fonction des premières données fournies par l'étude du bâti.

L'étude descriptive des murs qui composent cette salle a révélé qu'il ne s'agit pas d'un seul bâtiment mais de la juxtaposition de plusieurs murs sans connexion chronologique. De plus, le mur de la Funeraria, dont la construction est datée avec précision par les sources de la fin du XIVe s., s'appuie sur le mur ouest (M1). Ce dernier lui est, par conséquent, antérieur. De même, ce mur adopte une forme qui ne s'inscrit pas dans le parcellaire bas-médiéval de la zone (composé, entre autre, du mur de clôture du cimetière Saint-Jean, début XIVe s., et de celui de la Funeraria). Cependant, l'appareillage de ce mur est composé de galets de rivière liés au mortier de chaux, et d'un rang de cay



rous placé à l'amorce d'un léger glacis¹⁸. Il faudrait donc dater ce mur du Moyen Age central ou, au plus tard, de la dernière moitié du XIVe s..

Le sondage a été réalisé au pied du mur 1, en face d'une porte qui a été bouchée. Les niveaux observés témoignent d'une forte circulation d'eau, mais pas de vestiges en place. Dans le sondage, le glacis du mur est moins prononcé, et des trous de boulins ont été creusés dans le parement extérieur, probablement pour recevoir un plancher. De plus, un *extrado* a été découvert au fond du sondage. Cette voûte est, comme les autres conduits, maçonnée en cayrous. Il semblerait qu'elle soit postérieure au mur 1, car le mortier avec lequel sont liés les cayrous nappe la base de ce mur. Cette voûte a été cassée en plusieurs endroits et il n'est pas possible à l'heure actuelle d'en évaluer sa solidité.

Les sources médiévales nous apportent une information non négligeable : lors de la construction du cimetière et de la Funeraria, tout le quartier, alors couvert de maisons, a été détruit, les débris ont été aplanis et les monuments érigés dessus. D'autres opérations archéologiques (V. Dreuilhe, en 1987, et P. Alessandri, en 1991) confirment cela, et attestent la présence en sous-sol de lambeaux de ces constructions.

Ainsi, cette opération nous permet d'avancer une datation pour le mur 1 qu'il faudrait situer entre le XIIIe et le XIVe s. L'interprétation de ce dernier permet deux hypothèses. Il peut s'agir d'un bout de mur de maison médiévale (un mur similaire a aussi été trouvé en 1987 dans une des galeries du cloître-cimetière). Une autre hypothèse peut être avancée, basée sur la présence du glacis. En effet, nous nous trouvons à proximité du passage d'une des trois enceintes de Perpignan, et il serait tentant

de voir dans cet ouvrage un vestige de la seconde enceinte. Toutefois, en l'état actuel de la recherche, il n'est pas possible d'être plus affirmatif, et cette hypothèse est à considérer avec précaution tant que nous ne connaissons pas l'épaisseur de ce mur.

Aucune information archéologique ne permet de dater les conduits. Toutefois, leur utilisation est étroitement liée à la proximité du passage de l'*Aixugador*, grand collecteur des eaux usées. Deux plans anciens représentant les égouts de la ville permettent d'avancer une datation à caler entre la fin du XVIe (date du premier plan dans lequel ils n'apparaissent pas) et le XVIIIe s. De plus, le matériel trouvé dans les sédiments charriés par la circulation de l'eau datent, dans leur grande majorité, de la première moitié du XVIIe s. Ces conduits seraient donc des égouts qui auraient fonctionné entre les XVIe et XVIIe s.

*
* *

Commune : Perpignan

Nom du site : Le Petit Clos, campagne 1999

Définition et datation : République, Haut Empire

Type d'intervention : fouille préventive effectuée à la demande du Service Régional de l'Archéologie, pour le compte de la SARL « Le Petit Clos »

Responsable d'opération : J. Kotarba (AFAN)

Équipe de l'AFAN : O. Boudry, P. Ecard, M. Ferroukhi, A. Pezin, P. Pliskine et R. Thernot

Stagiaires de l'A.A.P.-O. et de l'Université de Perpignan : L. Abadie, C. Barrière, J. Bénézet, A. Casenove, L. Casenove, A. Catafau, S. Clavère, D. Comps, J. Daccord, J. Delhoste, M. Deprouw, G. Eppe, C. Escudier, F. Estrade, A. Fernandez, J. Ferrer, M. Formenti, J.

¹⁸ Le cayrou apparaît dans les sources médiévales de Perpignan à la fin du XIIIe siècle (fond des notaires), mais son utilisation peut être antérieure.

Gomez, E. Guévara, C. Hernandez, M. Karbowski, J.-P. Lentillon, A. Lozano, N. Maatem, R. Motojima, S. Nadal, C. Poch, G. Poisson, D. Riéra, S. Rivière, C. Ruffat, L. Sanchez, J. Sempéré
Équipe de l'A.A.P.-O. réalisant le traitement de mobilier : V. Barrière, S. Brest, C. Brieu, J.-Y. Facemaz, M.-T. Gadel, H. Grzésik, G. et M. Lannuzel
Intervenants scientifiques : J. Abélanet (étude d'un graffiti), G. Fédière (matériaux de construction), V. Forest (archéozoologie), J. Bénézet et J.-P. Lentillon (inventaire numismatique)

Résultats :

Le site du Petit Clos, découvert en 1985 et situé dans une zone constructible, a déjà fait l'objet de plusieurs campagnes de fouilles préventives. Occupé de l'époque augustéenne au milieu du II^e siècle, nous savons qu'il correspond à l'une des plus grosses exploitations rurales d'époque romaine de la plaine du Roussillon. Les fouilles précédentes ont permis d'étudier un pressoir et deux celliers contenant une vingtaine de *dolia* chacun, et différents bâtiments liés vraisemblablement à la partie agricole de ce domaine.



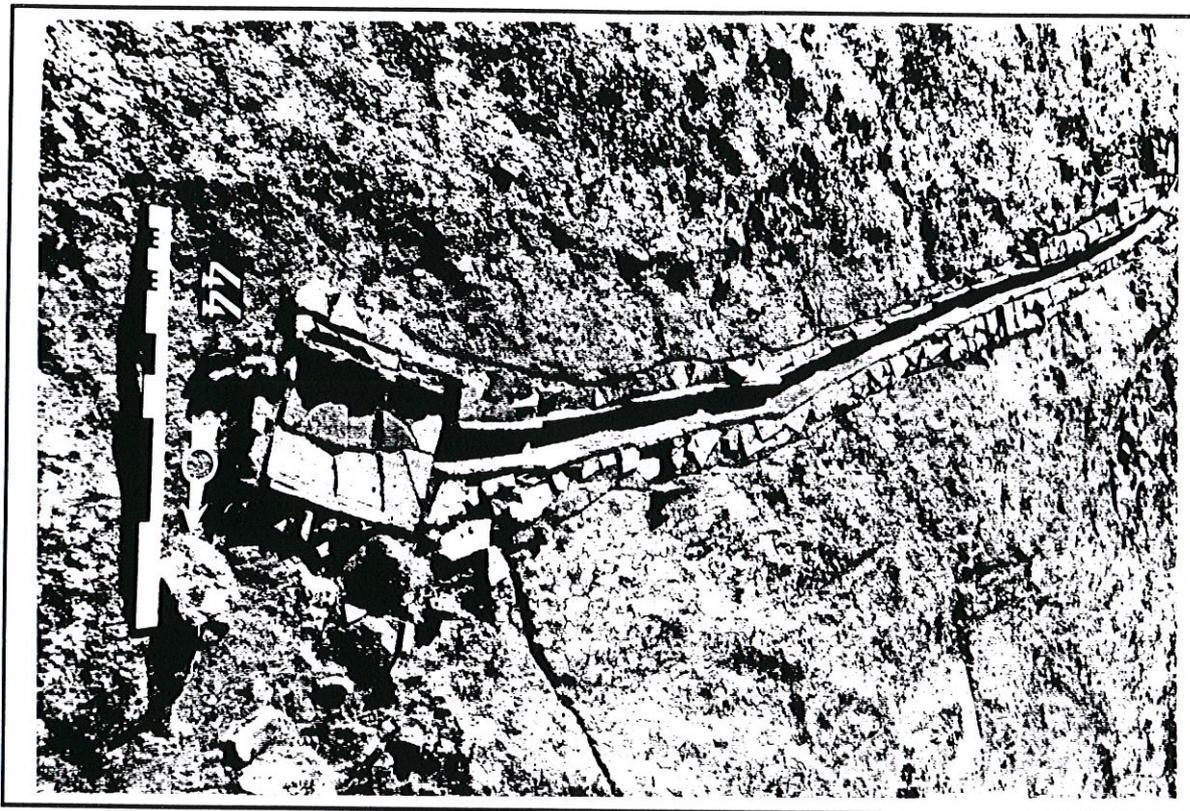
Vue générale du bâtiment central et du bassin. Au fond, le lotissement Catalunya.

La nouvelle opération menée de janvier à mars de cette année, sur près de 4000 m², permet de compléter la connaissance des activités du domaine. La plus importante concerne des productions potières. Si des fours sont connus par la prospection pédestre dans une zone non encore investie, nous avons pu étudier lors de cette campagne une importante zone de rejets. Ces productions qui durent plus d'un siècle (à partir du milieu du I^{er} siècle de notre

ère) paraissent essentiellement concerner des matériaux de construction : *tegula*, *imbrex*, tuyau. De nombreux débris sous-cuits et plus rarement sur-cuits indiquent également la fabrication de vaisselle fine et sans doute aussi d'amphores. Pour ces dernières catégories, les échantillonnages restent trop peu importants pour qualifier réellement les productions de l'atelier. En ce qui concerne les *tegulae*, cette opération a permis de dater l'apparition de la

marque NIVALIS au début du II^e s. de notre ère. Le Petit Clos correspond très certainement à l'endroit de production de ces tuiles marquées retrouvées uniquement en Roussillon. La participation sur le terrain de G. Fédière qui étudie

ces éléments, a permis de découvrir, sur des *tegulae* du milieu du I^{er} s., différentes lettres faites au doigt, correspondant sans doute à l'initiale du fabricant.



Départ du caniveau alimentant le bassin.

Intercalé dans ces rejets d'activité potière, un grand bassin construit dans un ancien talweg a été dégagé. D'une taille importante : plus de 120 m², il présente la particularité d'avoir son plus petit côté en plan incliné, ce qui permet d'accéder à l'intérieur de plein pied. D'une capacité trop vaste pour être attribuée de façon sûre à l'activité potière du domaine, son usage reste inexpliqué. Son alimentation en eau se faisait très probablement par une petite conduite en tuile courbe retrouvée à proximité, elle même alimentée par un puits.

Dans les rejets de l'activité potière se trouvait également un niveau très riche en graines de céréales carbonisées. Lors de la fouille, nous avons pu noter la présence de grains de raisins et

de pignons carbonisés. L'étude précise de ces restes apportera des renseignements sur les cultures pratiquées par ce domaine au milieu du I^{er} siècle de notre ère.

Cette opération a également permis de fouiller partiellement trois gros silos, de 12 à 15 m³ chacun, qui sont tous définitivement comblés dans les années 60-70 de notre ère. La découverte de structures d'ensilage aussi tardives au Petit Clos est fort intéressante car elle trouve des points de comparaison sur d'autres exploitations rurales du Roussillon de même époque. L'importance des volumes ensilés indique clairement que la production de céréales constitue une activité forte, peut-être momentanée, du domaine.

Souvent plus discrète, la pratique de l'élevage est également attestée sur ce site par de gros rejets d'ossements de bovidés liés probablement à un abattage volontaire. De même, on signalera de fréquents dépôts de scories de fer qui sont à associer à des activités de forge liées aux besoins du domaine en outils et en clouterie.

Avec ces nouvelles données qui complètent les campagnes de fouilles précédentes, le site du Petit Clos apparaît bien comme une grande exploitation aux ressources diversifiées. Même si des réaménagements, sans doute importants, ont été réalisés au IIe s., sur l'atelier de potiers en particulier, l'abandon total du site se fera dans les années 150-160. On y verra bien entendu les effets de la crise du IIe siècle qui touche fortement toute la Narbonnaise, mais aussi les conséquences certaines de l'abandon de la petite cité de Ruscino toute proche.

Connu maintenant sur près de 9000 m², le site du Petit Clos paraît s'étendre encore sur au moins un hectare de plus. Les recherches qui restent à mener, tant en laboratoire pour finir d'exploiter cette campagne, que sur le terrain lors du futur développement des zones constructibles, sont encore forts prometteuses. Elles peuvent permettre à terme de comprendre l'organisation complète de ce grand domaine antique.

*
* *

Commune : **Perpignan**

Nom du site : **projet Agrosud**

Définition et datation : **diachronique**

Type d'intervention : fouille d'évaluation par diagnostic mécanique effectuée à la demande du Service Régional de l'Archéologie, pour le compte de la communauté de communes Tet-Méditerranée

Responsable d'opération : Jérôme Kotarba

Équipe de l'AFAN : Florent Mazière, Catherine Bioul et Cyril Brès (topographes)

Intervenant scientifique : Thierry Odiot (pédologie)

Résultats :

Situé à proximité de Technosud, côté sud de la rocade, le projet Agrosud est destiné à l'installation d'entreprises du secteur agro-alimentaire.

La dépression fermée de Fontcouberta, en bordure de laquelle se développe ce projet, a été prospectée partiellement en 1998 lors des travaux collectifs sur la périphérie des villages roussillonnais. Elle a été occupée sur son côté nord par un important habitat du Néolithique moyen (Mas Rous II) et une petite exploitation d'époque romaine (Fontcouverte). La surface concernée par l'opération archéologique, qui couvre un peu plus de 13 ha, se trouve entre ces deux habitats.

Les tranchées ouvertes ont permis de découvrir et d'étudier rapidement :

- deux fosses-foyers à galets chauffés qui sont très certainement associées au site du Mas Rous II ;

- un grand fossé rectiligne suivi sur plus de 600 m de long. Ce creusement, qui emprunte un petit talweg naturel, n'a pas laissé de traces dans le parcellaire actuel alors qu'on le retrouve partiellement présent dans celui du début du XIXe s. Ce fossé, à la vie complexe, pourrait avoir une origine antique ;

- un ensemble complexe de fosses de plantation (de pieds de vigne très certainement) appartenant à plus d'une dizaine de parcelles différentes dont les axes majeurs s'appuient sur le fossé et sans doute aussi sur la route de Ville-neuve. La réalisation de ces fosses, postérieure à l'époque romaine, ne peut pas être datée précisément entre le Moyen Age et l'époque moderne. De maigres indices tendent à flécher le bas

Moyen Age comme la période la plus probable ;

- les ruines du Mas Ribes dont l'ancienneté est seulement attestée par sa représentation sur le cadastre napoléonien ;

- un empilement de trois paléosols bien développés dans la partie basse de ce terrain. Si le plus ancien n'est pas datable, le second livre à sa surface des tessons modelés et des poches de charbons de bois, et le plus récent contient des céramiques de l'époque romaine. Ces trois horizons et le niveau cultivé actuel se développent au maximum sur 2 m d'épaisseur.

Cette première opération sur la dépression fermée de Fontcoberta apporte des renseignements intéressants sur l'organisation du parcellaire ancien et sur l'accumulation sédimentaire. Des analyses complémentaires permettront peut-être, pour les périodes les plus récentes, de mettre en relation le développement d'un sol brun avec une période où l'occupation humaine est peu intense (du milieu du IIe s. de notre ère au début du Moyen Age au moins). Il est effet possible, à cet endroit du territoire de Perpignan, que nous soyons en bordure ou dans l'ancienne forêt de Bercal.

*
* *

Commune : **Perpignan**

Nom du site : **Vilarnau d'Amont**
(campagne 1998)

Définition et datation : **Moyen Age central (XIe-XIIIe siècles)**

Responsables : Olivier Passarrius (étudiant à l'Université de Toulouse-le-Mirail), en collaboration avec Sabine Nadal (étudiante à l'Université de Perpignan), et avec la participation de Jérôme Bénézet, Sabine Brest, Emmanuel Villaume, Cécile Monnier, Monique Formenti, Céline Ombrabela, Jacqueline Noël, Elizabeth Ponsa, Lloze Olivia,

Muchir Claire, Soubielle Marie, Jane Sempéré, Marcaillou Audrey, Coralie Pock, Véronique Izard,...

Intervenants scientifiques : Richard Donat (anthropologie, chargé de l'étude d'une sépulture dans un silo), Aymat Catafau (Maître de Conférence, études historiques)

Résultats :

Le site de Vilarnau se situe entre Perpignan et Canet-en-Roussillon, en bordure du cours inférieur de la Tet. Il correspond à un village médiéval géminé, aujourd'hui déserté. Le premier pôle (Vilarnau d'Amont) s'est constitué autour de l'église Saint-Christophe, mentionnée dans les textes au début du XIIIe siècle, tandis que le deuxième pôle (Vilarnau d'Avall) s'est structuré autour d'un château, dont les seigneurs sont cités au XIe siècle, inféodé par la suite par les seigneurs de Canet.

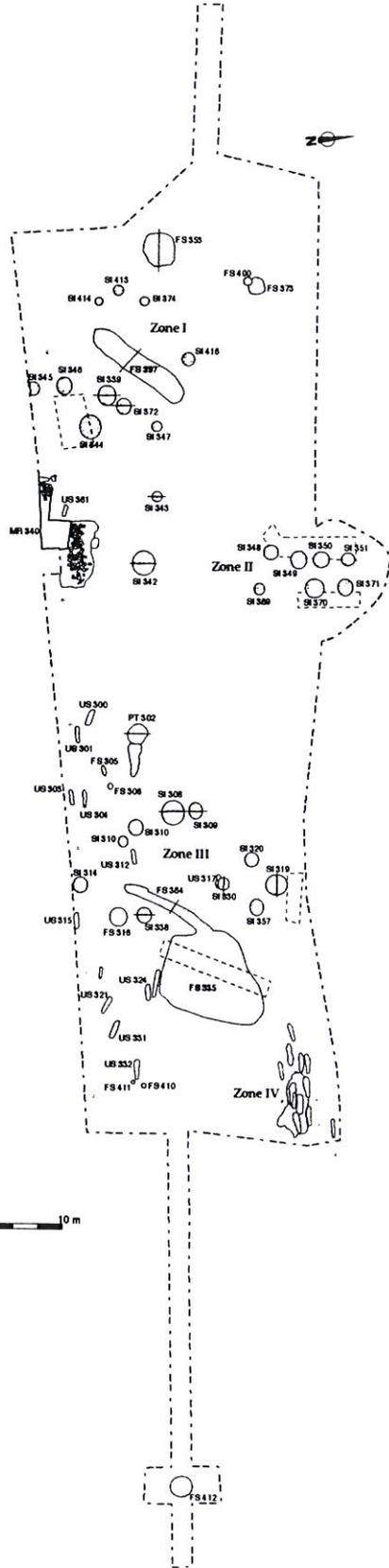
Cette année, la fouille a concerné la partie nord du village de Vilarnau d'Amont, menacée par un défonçage agricole. Cette intervention a permis de mettre au jour une partie de l'édifice de culte, des zones d'ensilage et une trentaine de sépultures à inhumation.

L'église se présente sous la forme d'une nef achevée par une abside semi-circulaire. Les observations effectuées sur ce bâti, qui se trouve en partie sous un chemin vicinal, sont limitées. Toutefois, le plan de cet édifice et son architecture pourraient le faire remonter à l'époque romane (XIe-XIIe s.), pour sa partie la plus ancienne.

Dans le cadre de cette campagne, 26 tombes ont pu être fouillées. Les vestiges osseux sont dans l'ensemble mal conservés et la plupart des sépultures ont subi de nombreux remaniements dus aux labours.

Les sépultures rencontrées dans cette parcelle se situent au nord-est de l'édifice de culte. On observe une certaine homogénéité dans les pratiques d'ensevelissement. Tous les individus sont placés en position de décubitus dorsal, dans une fosse étroite, parfois en gouttière, parfois à fond plat. Aucun

Perpignan Viarnau d'Amont Août-septembre 1998
Parcelle DY 247 Plan général des vestiges



aménagement de fosse n'a pu être décelé. L'individu est orienté ouest-est, les pieds vers l'est. Les bras sont généralement croisés sur le thorax, le ventre ou le pubis. Parfois, un bras, voire deux, peuvent être allongés le long du corps. Aucun objet (vase à offrande, pichet à eau bénite) n'accompagne le défunt.

Au nord-est de l'édifice de culte, la fouille a permis de mettre au jour et d'étudier un îlot isolé de 13 sépultures. Ces sépultures sont situées autour et à l'intérieur d'une vaste fosse. La fouille fine d'une partie de cette fosse a mis en évidence deux niveaux, deux « étages » de sépultures à inhumation. Aucun recoupement n'a été observé et aucun squelette ne présente de remaniements imputables au creusement de nouvelles sépultures.

L'interprétation de cet îlot reste délicate. Cette fosse pourrait correspondre à une fosse collective sans pour autant être une fosse commune, terme que l'on associe aux sépultures d'urgence. Mais les raisons du regroupement de ces individus sont difficiles à connaître : à l'époque médiévale, la spécialisation et la partition de l'espace funéraire selon des critères d'âge, de sexe, de filiation parentale ou d'activité sont loin d'être constantes. L'étude de cet îlot, somme toute assez original, soulève plus de questions qu'elle n'apporte de réponses. Les hypothèses et les perspectives de travail qui s'en dégagent ne pourront réellement aboutir que par une étude anthropologique fine et par la réalisation de datations au radiocarbone afin de cerner plus précisément l'époque et la succession chronologique de ces inhumations.

Au sein de l'espace cimetière, nous avons pu reconnaître 27 silos, certains très riches en mobilier. Ces silos, de forme ampoulaire, sont fortement arasés : le goulot d'accès est systématiquement absent. Si des organisations particulières semblent exister (regroupements, alignements...), il est délicat d'en tirer des interprétations, compte tenu de la fourchette chronologique large retenue (XIe-début XIIIe

siècles). En l'absence de datation fine, on ne peut encore établir les relations chronologiques entre les sépultures et les silos. Toutefois, le recoupement d'une sépulture par les hommes du Moyen Age lors du creusement d'un silo témoigne, pour ce cas précis, de l'antériorité de la tombe, et montre que cette exhumation fortuite n'a en rien gêné les terrassiers du silo.

*
* *

Commune : **Perpignan**

Nom du site : **Vilarnau d'Amont**
(campagne 1999)

Définition et datation : **Moyen Age (Xe-XIve siècles)**

Responsables : Olivier Passarius (étudiant à l'Université de Toulouse-le-Mirail), Richard Donat (étudiant en anthropologie à l'E.H.E.S.S.), en collaboration avec Carine Coupeau (enseignante) et Sabine Nadal (étudiante à l'Université de Perpignan), et avec la participation notamment de L. Alessandria, J. Bénézet, G. Bienfait, M. Bourgois, S. Brest, C. Candela, N. Casas, C. Cerezo, M. Conessa, J.-C. Daous, Y. Enrich, A. Estaque-Marty, J.-Y. Facemaz, J. Ferrer, E. Guevara, P.-M. Guihard, P. Goulais, L. Lagarrigue, K. Level, F. Maillard, C. Millet, C. Ombrela, C. Pedoussaut, C. Rigault, F. Schoëvaert, M. Soubielle, L. Turkay, S. Varacheio, F. Villaume, L. Villaume

Intervenants scientifiques : Aymat Catafau (Maître de Conférence, études historiques et Directeur du chantier-école), Françoise Avantin (étude paléoparasitologique)

Historiques des recherches et résultats :

Durant l'hiver 1995-1996, le propriétaire foncier du Mas Miraflor nous a fait part de son souhait de défoncer et de remettre en culture les parcelles DY245 et DY247 où se trouvaient les

vestiges d'un site médiéval. En accord avec ce dernier, nous avons décidé d'entreprendre une série de diagnostics sur cet important parcellaire. Les tranchées réalisées durant l'été 1996 ont permis de mettre au jour les vestiges de l'ancienne église Saint-Christophe, mentionnée dans les textes en 1228, ainsi qu'un important cimetière, caractérisé par une forte densité de tombes à inhumation bien conservées. A la suite de cette découverte, le Service Régional de l'Archéologie a imposé un refus conservatoire protégeant le site des menaces de défonçage agricole. La position du gisement, au sein d'un ensemble de deux grandes parcelles, a eu des répercussions sur leurs mises en culture. En effet, le gisement qui occupe environ 8000 m² gêne l'exploitation de ces deux parcelles, dont la superficie avoisine les 5 ha. A partir de l'automne 1996, des négociations ont été entreprises entre le propriétaire terrien et les agents de l'état afin de trouver une solution satisfaisant les différentes parties (rachat des parcelles par une collectivité locale, réflexion sur un autre type de plantation qui n'implique pas un défonçage et donc la destruction du site, ...). Ces discussions n'ont pas abouti et la situation est restée figée jusqu'au printemps 1998.

En août et septembre 1998, une nouvelle opération a été entreprise sur la parcelle DY247 où s'étend une partie du pôle ecclésial de Vilarnau d'Amont. Cette fouille était motivée par le souhait, manifesté par le Service Régional de l'Archéologie, de libérer une parcelle où les vestiges semblaient peu abondants. En effet, si la fouille complète de la parcelle DY245 s'avère longue et coûteuse, la parcelle DY247 présentait, quant à elle, peu de vestiges dans le sous-sol : un décaissement d'environ 15 à 30 cm ayant entraîné la disparition de la plupart des niveaux archéologiques. Seul un îlot de sept tombes et une aire d'ensilage de trois silos avaient pu être individualisés lors des sondages de reconnaissance (août et novembre 1996). Même si ces vestiges sont modestes, la

fouille de cette parcelle restait fondamentale pour la compréhension générale du gisement.

La fouille complète de la parcelle DY247 a permis une première restitution au propriétaire, atténuant ainsi les tensions entre les différentes personnes ou organismes concernés dans cette affaire et engendrant un nouveau climat de confiance. Durant l'automne 1998, le propriétaire foncier nous a autorisé à débiter la fouille de sauvetage concernant la parcelle DY245, le Service Régional de l'Archéologie s'engageant à « libérer » les terrains avant la fin de l'année 2001.

Durant les mois de juillet et août 1999, nous avons donc pu débiter la fouille de sauvetage de la moitié sud du village de Vilarnau d'Amont (parcelle DY245). Cette fouille, qui doit s'achever en 2001, s'inscrit dans le cadre d'un chantier-école de l'Université de Perpignan et bénéficie de subventions de la Région Languedoc-Roussillon (par l'intermédiaire du C.H.R.I.S.M.), de la Direction des Affaires Culturelles et de prestations techniques fournies par la municipalité de Perpignan. De plus, le propriétaire foncier, conscient de l'intérêt du site, met à notre disposition un local et fournit gracieusement l'eau et l'électricité, indispensables au bon fonctionnement de cette opération.

Cette année, les fouilles ont essentiellement concerné les abords du chevet de l'église Saint-Christophe. Les données issues de cette opération étant encore en cours d'exploitation, il ne nous est pas possible d'en présenter les résultats scientifiques. Toutefois, près de 150 sépultures à inhumation ont été mises au jour. Parmi elles, près de la moitié correspondent à des sépultures d'immatures. La fouille du cimetière a également permis d'individualiser des vestiges de construction (habitats ou dépendances de l'église ?) ainsi que des unités d'ensilage réparties en périphérie du cimetière.

*
* *

Commune : Pollestres

Nom du site : Dépôt de bronzes des Teixons

Définition et datation : premier âge du Fer (VIIe - VIe s. av. J.-C.)

Type d'intervention : ramassage de surface

Responsables : Carole Puig (A.A.P.-O.) et Florent Mazière (doctorant Université de Provence I)

Résultats :

Suite à une information orale communiquée par M. Lebrat (adjoint au maire à la mairie de Pollestres) à un membre de l'A.A.P.-O., nous avons appris l'existence d'une quarantaine d'objets métalliques découverts en prospection sur une superficie assez réduite. Cette concentration peu ordinaire témoigne certainement de la présence d'un dépôt. Le gisement se trouve sur une terrasse dominant directement la rive droite du Réart.

La masse métallique du dépôt s'élève à 11,500 kg, à savoir 45 pièces, parmi lesquelles on relève trois catégories d'objets :

- lingots et fragments : les lingots constituent l'essentiel du matériel et se divisent en deux types :

- lingots plano-convexes
- barres de métal (?)

- outils : deux haches à douille quadrangulaire, dont une est caractérisée par un décor à deux chevrons au niveau de l'emmanchement.

- parure : bracelets et bouton à bélière. L'enfouissement de ces objets peut être daté de la seconde moitié du VIIe s. av. J.-C. à la première moitié du VIe s. av. J.-C.

Les interprétations à donner à ces dépôts divergent selon les auteurs. Pour certains, les dépôts doivent être associés à des marchands ambulants,

pour d'autres ce sont des réserves de matières premières liées aux premiers contacts avec les cultures méditerranéennes. Il s'agit à l'heure actuelle du plus occidental des dépôts launaciens (d'après le dépôt éponyme de Launac) et le premier de ce type dans la plaine roussillonnaise.

*
* *

Communes : Ponteilla, Trouillas, Fourques

Nom de l'opération : Prospection autour des anciens étangs

Définition et datation : diachronique

Type d'intervention : prospection et inventaire

Responsables : Carole Puig (doctorante Université Toulouse - Le Mirail) et Florent Mazière (doctorant Université de Provence I)

Équipe : Claire Brieu, Jérôme Bénézet, Cécile Dominguez, Laurent Turquay

Résultats :

Plusieurs programmes d'inventaires et de prospections se sont déroulés depuis 1990 dans la partie méridionale du Roussillon. Ces derniers ont permis de mettre en évidence des points forts de la dynamique d'occupation des sols. Des travaux universitaires en cours ont nécessité l'approfondissement de ces premiers résultats et d'affiner l'étude de l'occupation du sol autour des anciens étangs du Roussillon.

Les prospections concernaient trois communes, à savoir Ponteilla-Nyls, Trouillas et Fourques, constituant ainsi une entité géographique. En effet, elles s'étendent du piémont des Aspres jusqu'aux petites dépressions hydroéoliennes de la plaine et coupent transversalement la Canterrane, affluent du Réart. Nous avons donc, sur une superficie réduite, une bonne approche de l'oc-

cupation des sols en rapport avec un paysage de transition.

Un stage de prospection, en collaboration avec l'Association Archéologique des P.-O., a été réalisé en fin d'année. Il a permis de prospector systématiquement la quasi totalité de trois dépressions. De même, une étude bibliographique et archivistique a permis d'orienter des prospections aléatoires durant l'année pour localiser des habitats médiévaux mentionnés dans les sources. Dans tous les cas, une méthode de prospection fine a été appliquée (tests de 100 m², pointage au réel des indices...).

Les résultats ont été satisfaisants. Ils démontrent tout d'abord la densité de l'occupation de ces secteurs. En effet, de nombreux habitats se sont placés en périphérie de ces cuvettes, de la Préhistoire à la fin de l'Antiquité. Au haut Moyen Age, les textes mentionnent encore quelques habitats en périphérie, mais ils sont désertés au moment où les villages se développent.

Il y a aussi de fortes chances pour que ces cuvettes soient asséchées au cours du Moyen Age, voire à la période moderne. On peut donc noter un bouleversement des mentalités à l'égard de l'exploitation de ces zones basses à partir de cette période.

Nous avons pu constater également que des sites d'époque préhistorique indéterminée se trouvaient en fond de cuvette. Cela pose le problème de la mise en eau de ces zones basses et des modifications climatiques qui nous échappent totalement. De nos jours, elles sont asséchées artificiellement, et restent facilement inondables. Cependant, les informations que nous possédons sont peu fiables et restent ponctuelles en l'absence d'une fouille. Or, si cela se confirmait, c'est toute une approche du paysage et de son évolution qu'il faudrait alors réviser.

*
* *

Commune : **Port-Vendres**

Nom du site : **Redoute Béar**

Définition et datation : **site d'épaves antiques (Ier s. av. J.-C. et Ve s. ap. J.-C.)**

Type d'intervention : fouille programmée triennale (1ère année), campagnes du 28 juin au 7 août, du 4 au 30 octobre 1999

Responsables : G. Castellvi (chargé d'ens. univ. de Perpignan ; UMR 154 Lattes) et C. Descamps (Maître de conférences, univ. de Perpignan ; président de l'A.R.E.S.M.A.R.)

Équipe associée à l'étude du site : M. Salvat (topographie), J.-P. Barusseau et P. Giresse (géologues, univ. de Perpignan), J.-C. Bessac et A. Roth-Congès (pierre et architecture, UMR 154), S. Got-Castellvi (dessins, numismatique, Musée Puig, Perpignan), J. Kotarba (céramiques, UMR 154), M. Bonifay (cér. afr., CCJ, Aix) et D. Foy (verre, LAMM, UMR 6572, Aix)

Participants : archéologues-plongeurs, membres de l'A.R.E.S.M.A.R.

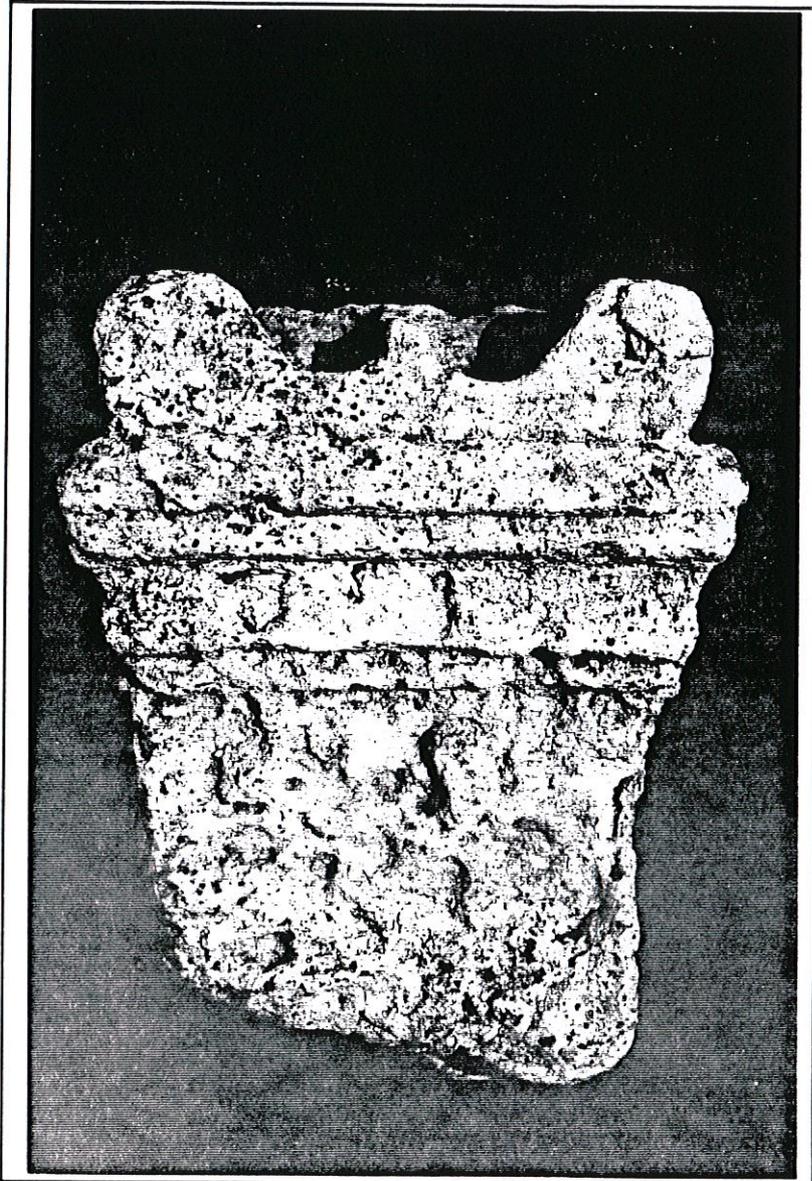
Conditions générales :

La côte de la Redoute Béar, située dans l'avant-port, est exposée à la Tramontane. Les échouages contemporains (années 1930-40) et les épaves recensées et fouillées dans les années 1970 et 80 (fouilles D. Coll, C. Descamps) montrent à l'évidence que cette côte rocheuse est très dangereuse pour la marine à voile et qu'elle a été la cause de très nombreux naufrages. Les eaux agitées et peu profondes n'ont pas permis la conservation des bois, par ailleurs probablement mangés par les tarets.

La campagne de cette année s'est déroulée sur deux périodes :
- du 28 juin au 7 août : fouille programmée du site carroyé (secteurs *Tamarins* et *Balise*) (opération financée

par le Ministère de la Culture, la ville de Port-Vendres et la F.F.E.S.S.M.), - du 4 au 30 octobre : 10 sondages au S.-O. du site en direction de la plage des Tamarins sur 35 m E.-O. pour délimiter la zone de dissémination du mobilier ar-

chéologique des deux épaves superposées (opération financée par le Conseil Général des P.-O. en prévision des futurs travaux d'aménagements portuaires).



Autel découvert lors de la campagne d'été 1999 sur le site Redoute Béar. Vue de face.
(Cl. G. Castellvi / ARESMAR)

Principaux résultats :

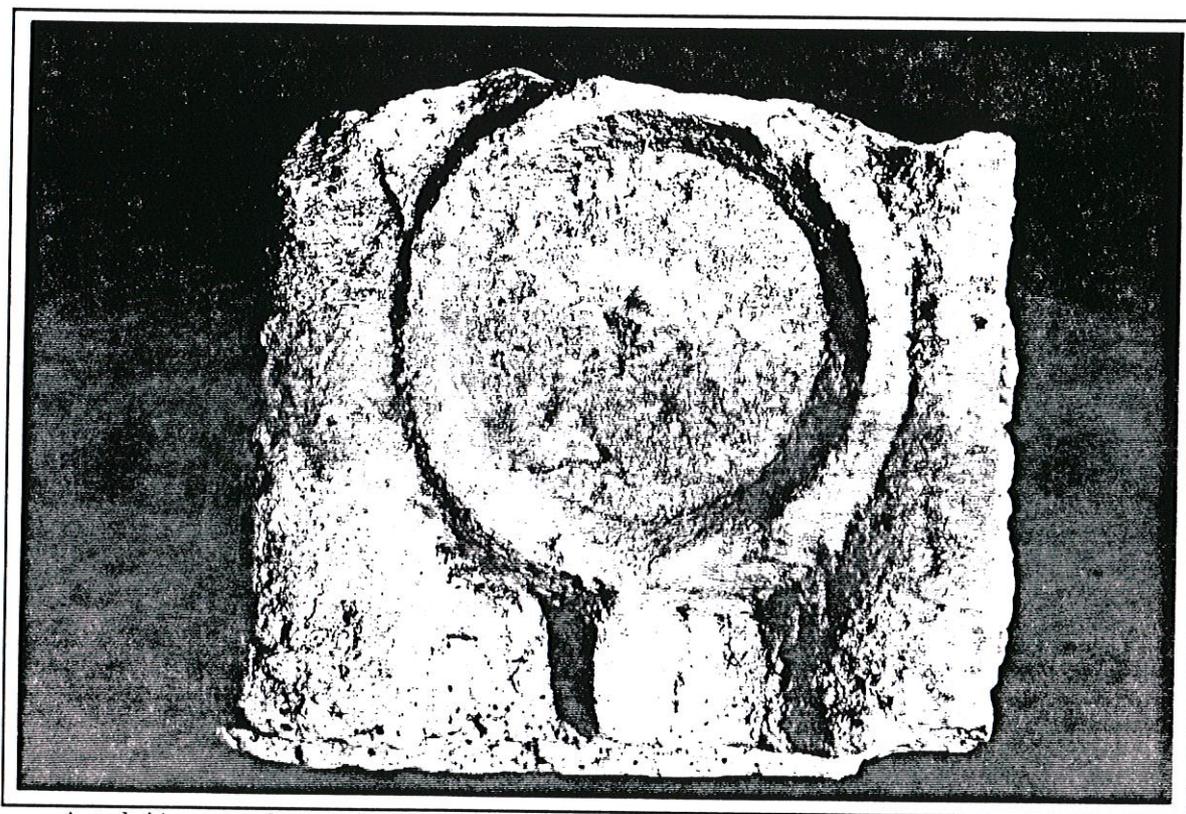
Phase I : une épave du 1er s. av. J.-C.

Les fouilles de cette année ont confirmé la présence des vestiges d'une épave romaine de la fin de la République (1er s. av. J.-C.) qui s'était échouée à près de 5 m de profondeur. Aujourd'hui, ce qu'il en reste, une centaine de clous de charpenterie marine en bronze —et probablement plus—, quelques corps

d'amphores et des fragments Dressel 1 a, git à près de 1,50 m sous les sédiments constitués de sables et des racines d'une matre de posidonie fort épaisse et assez indurée. Outre le mobilier amphorique -dont une amphore Dressel 1 a presque entière découverte dans le sondage F-, quelques céramiques campaniennes ont été mises au jour, notamment une assiette entière

CAMP-A 36 (sondage B), ainsi qu'un lot de mobilier de céramique commune non tournée, parmi lequel une grande urne au décor au peigne (secteur *Tamarins*).

Les vestiges recueillis ne permettent pas, pour le moment, d'affiner la datation de cette première épave.



Autel découvert lors de la campagne d'été 1999 sur le site Redoute Béar. Vue de haut.
(Cl. G. Castellvi / ARESMAR)

Interphase I-II : des rejets de bords ou les traces d'autres échouages au Haut Empire (dernier tiers du Ier s. av. J.-C. -IVe s. ap. J.-C.) ?

D'autres mobiliers un peu plus récents se trouvent associés stratigraphiquement au niveau de la phase I : il s'agit notamment de fragments d'amphores (Dressel 2/4, Pascual 1) et du contenu d'une bourse constitué de 5 monnaies républicaines dont un as, un sesterce de -44 et une moitié d'as de Narbonne de -40 contremarqué.

D'autres objets -souvent des fragments importants- appartenant au Haut Empire (Ier-IIIe s.) ont également été mis au jour à plus ou moins la même profondeur, notamment des formes d'Africaine de cuisine (2 plats Hayes 194 et un 23 b) s'ajoutant à la Dressel 20 découverte en 1997.

On peut se demander si ces objets, tous fragmentés -hormis la perte de la bourse de monnaies-, sont des rejets de bord ou les témoins d'autres naufrages situés à proximité immédiate de la zone de fouille.

Phase II : une épave de la première moitié du Ve s.

Il semble que la campagne de l'été 1999 ait permis de voir plus clair dans l'imbroglio des scénarii possibles pouvant expliquer la phase II du site Redoute Béar, associant blocs sculptés des Ier-IIe s. ap. J.-C. ensuite cassés, lests de galets allogènes et mobiliers céramiques et de verre attribuables à la première moitié du Ve s. ap. J.-C., le tout situé à environ 0,25 m au-dessus de l'épave du Ier s. av. J.-C.

L'hypothèse la plus probable et qui restera à vérifier lors de la pro-

chaîne campagne 2000 est celle d'un bateau lesté en cale de blocs divers d'architecture, ramassés parmi les ruines d'un ensemble monumental situé à proximité d'un lieu d'embarquement, et d'autres ensembles de pierre naturelle tout venant (marbres, grès siliceux), le tout calé le long des deux côtés par un lest de galets. Ce lest aurait pu se faire en plusieurs étapes (blocs d'architecture en provenance de Narbonnaise, l'origine des roches naturelles - marbres, grès et galets - restant à déterminer). La marchandise transportée était essentiellement constituée d'amphores de Méditerranée orientale (formes Lra 1, 2, 3, 4, Robinson 273, ...) et de quelques productions céramiques africaines (amphore Keay 25/7, plat Hayes 61 b) ou espagnoles (Dressel 23), ainsi que de verres (Foy 12b, 13d, 14, 15).

Perspectives pour la période 2000-2003

Dans la perspective, à l'horizon 2003, d'aménagements portuaires dans l'anse des Tamarins et du dragage du site Redoute Béar lié à ceux-ci, la programmation de la fouille pour 2000 et 2001 ne permettra certainement pas d'achever l'étude du site ; une année supplémentaire devra être demandée (2002). Parallèlement à la fouille programmée, une opération de fouille préventive devra être mise sur pied pour reconnaître l'extension du site Redoute Béar vers la plage des Tamarins.

*
* *

Commune : **Port-Vendres**

Nom du site : **Anse Gerbal**

Type d'intervention : surveillance archéologique effectuée à la demande de la D.R.A.S.S.M. (dossier suivi par Marie-Pierre Jézégou), pour le compte du Conseil Général des Pyrénées-Orientales

Responsable d'opération : Marc Guyon (AFAN)

Collaborateur : Jérôme Kotarba (céramologie)

Résultats :

L'opération 1999 de l'Anse Gerbal a eu pour but de surveiller la réalisation sur le domaine maritime de deux nouveaux quais, et en particulier d'écartier le risque de destruction d'une nouvelle épave.

En effet, le passé archéologique de l'Anse Gerbal a été marqué par la fouille de sauvetage d'une épave romaine, lors de la construction de la criée, c'est-à-dire entre octobre 1973 et mai 1974. Ce bateau contenait encore une partie de son chargement : des sardines provenant du Portugal, transportées dans des amphores Almagro 50 et 51c. De plus, l'épave était recouverte par un important dépotoir du IV^e au VI^e s. de notre ère comprenant de la vaisselle et des amphores de pratique-ment toutes les parties de la Méditerranée.

Les travaux entrepris se situent entre la criée et le Fort du Fanal. Ils consistent en une extension des terre-pleins existants et à la réalisation d'un quai les délimitant, qui reliera à terme l'actuel ouvrage de protection au sud du Fort du Fanal au quai situé devant la criée. Le nouvel aménagement sera constitué de deux quais, l'un d'une longueur de 40 m x 9 m, l'autre de 32 m x 9 m. Pour les réaliser, 17 pieux métalliques ont été mis en place dans le sédiment jusqu'à atteindre une côte d'enfoncement dans le rocher de 1,60 m. A cet endroit, les dépôts sédimentaires sont constitués de vases et de sables vasards reposant sur un substratum schisteux.

L'intervention archéologique s'est opérée en incrémentation avec les travaux techniques de fondation de l'ouvrage. Ces travaux ont été réalisés en plusieurs étapes : mise en place d'un gabarit, mise en fiche et enfonçage des pieux (4 par 4), curage de chacun des pieux, utilisation d'un trépan pour bri-

ser la roche... L'opération archéologique visait à récupérer tous les curages successifs, pieux par pieux, pour trier les vestiges qui s'y trouvaient.

Cette surveillance archéologique, après étude du mobilier céramique recueilli, permet d'attester deux principales périodes de rejets durant l'époque romaine. L'une, occupant la partie ouest du projet, date du Haut Empire ; l'autre, à l'est du projet, date du Bas Empire et de l'Antiquité tardive. Si la seconde est en rapport certain avec le vaste dépôt observé au niveau de la criée, la première est plus originale au niveau de l'Anse Gerbal. Ces rejets paraissent liés à la navigation commerciale.

*
* *

Commune : Le Soler

Nom du site : Les Coronas

Définition et datation : diachronique

Type d'intervention : évaluation archéologique

Responsable d'opération : Annie Pezin (AFAN)

Équipe de fouille : Pascale Chevillot et Alain Vignaud (AFAN), stagiaires de l'A.A.P.-O. : Jérôme Bénézet, Sabine Brest, Daniel Comps, Agnès Estaque, Jeanne Ferrer, Nadia Ferreres, Monique Formenti, Olivia Lloze, Alexandra Lozano, Lionel Sanchez

Relevés topographiques : Cyril Brès, Xavier Chadeaux (AFAN)

Aménageur : M. Vallat

Résultats :

Cette intervention a été programmée avant la réalisation d'un lotissement sur une parcelle où J. Abélanet avait signalé la découverte, dans une structure de type fossé, d'un lot d'amphores italiques.

Les terrains concernés se trouvent sur les terrasses qui surplombent le cours de la Têt, rive droite, à l'est de

l'agglomération du Soler, sur une parcelle en pente douce vers le sud.

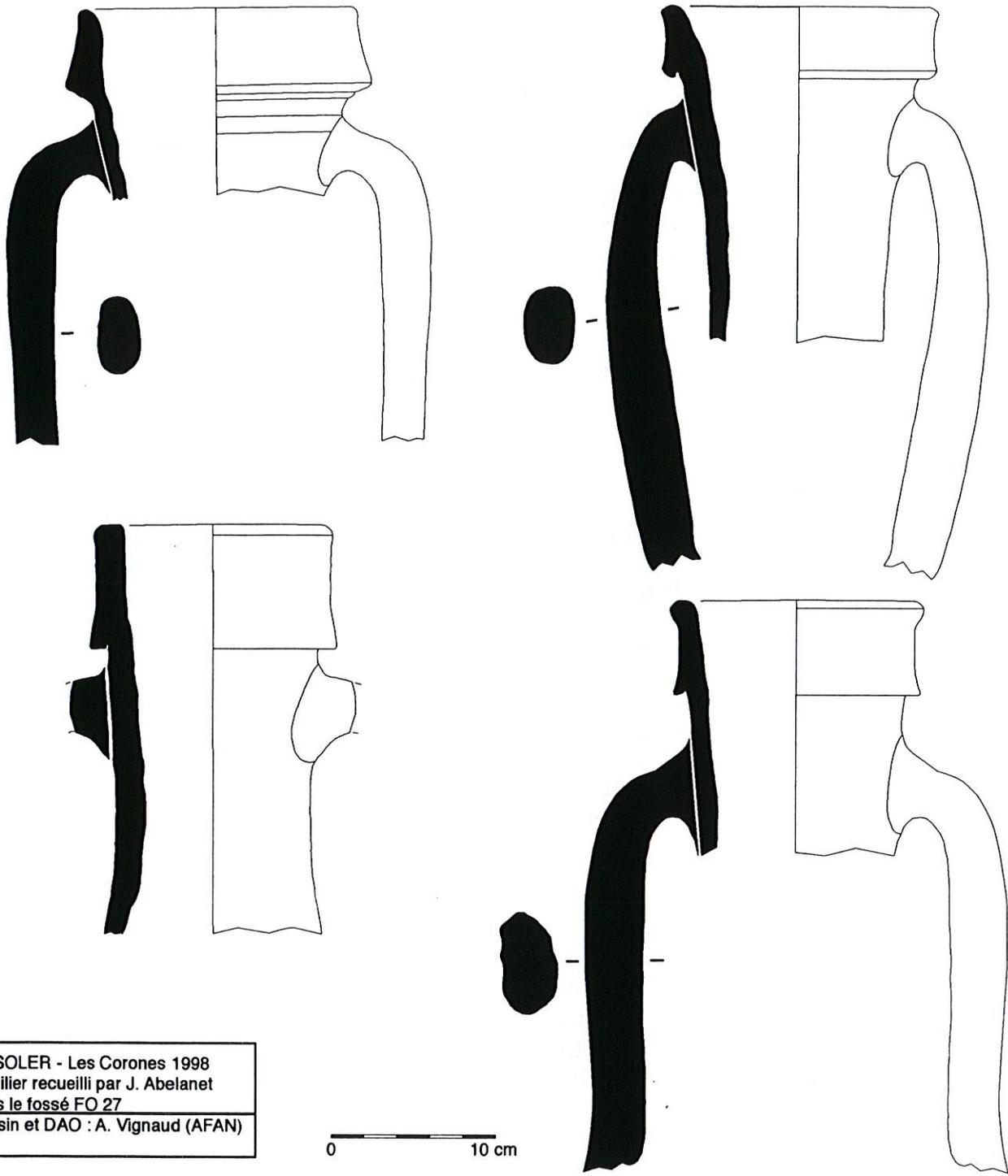
L'intérêt principal des travaux menés cette année réside dans la mise en évidence d'une occupation sur la très longue durée : Préhistoire récente, Protohistoire, Antiquité, Moyen Age, époque moderne. Si, pour chacune de ces périodes, les vestiges demeurent résiduels, ils attestent cependant d'une occupation humaine récurrente, probablement à des fins agricoles, peut-être aussi du fait de l'existence d'une cuvette hydromorphe en bas de parcelle.

Pour la Préhistoire, la Protohistoire, et le Moyen Age, les découvertes sont ténues (faible quantité de mobilier, une à deux structures pour chaque période...), et limitent toute possibilité d'interprétation.

En revanche, les datations retenues (seconde moitié du Ier s. avant notre ère, jusqu'au début du IIe s. après) pour les vestiges antiques retrouvés (un ensemble de fossés) nous permettent de les intégrer facilement dans le schéma d'occupation du sol déjà mis en évidence pour la proche campagne de Ruscino. Ils pourraient correspondre au proche environnement d'un habitat rural qui se met en place vers le milieu du Ier s. avant J.-C., appartenant ainsi à la seconde génération de créations (la première étant datée de la seconde moitié du IIe s. avant J.-C.). Une date de fin d'existence dans le début ou le courant du IIe s. colle également à la vague importante d'abandons de ces établissements.

Enfin, pour l'époque moderne, une série de négatifs de formes et profondeurs diverses ont été interprétés comme de possibles vestiges de trous de plantation de végétaux sur une parcelle mise en culture.

Le caractère diachronique de l'occupation retrouvée présente en Roussillon un caractère inédit. Il témoigne de l'intérêt répété que les hommes ont pu avoir pour ce terroir. D'une manière



LE SOLER - Les Coronnes 1998
Mobilier recueilli par J. Abelanet
dans le fossé FO 27
Dessin et DAO : A. Vignaud (AFAN)

0 10 cm

plus générale, il est possible aussi d'y rechercher la trace d'une zone de passage : en effet, depuis la mer, les falaises argileuses qui dominent la plaine alluviale de la Têt constituent un axe de cheminement privilégié vers l'arrière-pays. Les nombreuses occupations préhistoriques et protohistoriques qu'a pu mettre en évidence J. Abélanet au niveau du Soler et de la partie ouest de la commune de Perpignan en témoignent très nettement.

*
* *

Commune : **Villeneuve-de-la-Raho**

Nom du site : **Église Sant-Julia**

Définition et datation : **Moyen Age, époque moderne**

Type d'intervention : suivi de travaux

Responsable : Carole Puig (A.A.P.-O.)

Collaborateur : Richard Donat
(anthropologue)

Résultats :

Au cours du mois de février, une opération archéologique a été entreprise autour de l'église Saint-Julien. Cette intervention, dirigée par C. Puig, employée de l'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales, avait pour but d'abaisser le monticule qui se trouve devant l'église en vue d'une éventuelle réhabilitation de l'édifice. Plusieurs opérations archéologiques, réalisées ces dernières années, (notamment par M. Martzluff), ont mis en évidence l'importance de ce monticule. En effet, ce dernier recouvre des squelettes inhumés à l'époque moderne (XVIIe - XVIIIe s.). Il s'agit peut-être d'une sépulture d'urgence un peu particulière, conséquence d'une épidémie ou d'une guerre...

Toutefois, au sommet de ce monticule, des remblais ont été déposés *a posteriori*. L'objectif de cette intervention était d'ôter ces remblais pour mettre en valeur l'édifice, sans endommager les sépultures.

Dans les niveaux qui ont été enlevés, ont été trouvés un certain nombre d'ossements humains. Ces derniers n'étaient pas en connexion, et étaient mêlés à des débris de construction, des céramiques et de la faune. En fait, ce matériel hétéroclite, probablement tiré du chevet de l'église, prouve bien le remaniement qu'ont subi ces niveaux archéologiques. En effet, des travaux de dégagement de la partie est de l'édifice ont eu lieu dans les 50 dernières années. Il est donc probable qu'à cette occasion, la terre exhumée a été déposée sur le monticule de terre déjà existant. La présence d'ossements humains dans ces remblais induit la destruction de sépultures au cours de ces travaux. L'étude des ossements, réalisée par R. Donat, a permis de dénombrer les restes incomplets de huit individus adultes, et de trois enfants, dont un fœtus de 9 mois. La céramique permet de caler ces remblais dans une fourchette chronologique large, qui varie entre le XIe s et le XIIIe s. Enfin, les débris de construction laissent penser que l'église était primitivement couverte de *tegulae* (larges tuiles en forme de U) et d'ardoises.

Après le décapage de la partie sommitale du monticule, ce dernier a été bâché. Il est prévu qu'il soit finalement couvert de végétation.

La stabilisation du tas de terre et des sépultures qui s'y trouvent permet ainsi de préserver toutes les informations archéologiques, en vue d'une autre intervention à plus ou moins long terme. Cette dernière nécessiterait néanmoins, de par l'originalité du site, des moyens nettement plus importants.

Opérations conduites par des archéologues roussillonnais à l'extérieur des P.-O.

Département : Aude et Pyrénées-Orientales

Communes : Salses, Fitou, Caves, Lapalme, Roquefort-des-Corbières, Sigean, Portel, Peyriac-de-Mer, Bages, Narbonne (Aude)

Projet : prospection des sites le long de la voie domitienne de *Salsulae* à *Narbo*

Type d'intervention : prospection thématique

Responsable : Jean-Pierre Comps

Intervenants : Claire Brieu, Monique Formenti, Huguette Grezsić, Gilbert Lannuzel, Marie-Lou Lannuzel, et, occasionnellement, plusieurs autres membres de l'A.A.P.-O.

Résultats :

Cette opération a permis de vérifier 5 sites déjà connus : localisation exacte, étendue, durée d'occupation, collecte de matériel.

10 nouveaux sites ont été découverts et traités de même façon.

Au total, en ajoutant les implantations anciennement recensées, ce sont maintenant 23 sites d'époque romaine que l'on peut aligner sur la carte, à proximité immédiate de la voie, depuis Salses jusqu'à Narbonne.

Bien que les travaux ne soient pas entièrement terminés, il est possible de tirer quelques conclusions.

La première tient au nombre même des sites rencontrés : la *via Domitia* est une artère vivante, elle ne se borne pas à relier deux cités importantes, Narbonne et Ruscino, elle fixe tout au long de son parcours un nombre important d'établissements. Et ceci, vraisemblablement, dès sa création ou du

moins dès l'époque républicaine. Cette affirmation doit être tempérée par la constatation que les sites sont le plus souvent modestes.

Parmi les sites étendus, on retrouve ce qui semble être deux grosses *villae* et deux sites « dispersés » qui s'étirent le long de la voie. Ces deux derniers correspondent apparemment aux stations de *Salsulae* et de *Ad Vicensimum*, citées dans les itinéraires antiques.

On retrouve des tombes aux abords de la chaussée, comme on pouvait s'y attendre, parfois isolées, mais souvent groupées en petit nombre semble-t-il.

Un atelier de potiers était déjà identifié, la nature exacte des autres implantations n'est pas connue.

Notons enfin qu'en quelques points, la prospection a permis de rejeter certaines hypothèses sur le tracé de la voie et d'en conforter d'autres.

*
* *

Département : Hérault

Commune : Paulhan

Nom du site : Le Puech-Haut

Définition et datation : habitat fossoyé du Néolithique final (première moitié du 3e millénaire)

Type d'intervention : fouille de sauvetage programmée

Responsable : Alain Vignaud (AFAN)

Responsable adjoint : Laurent Carozza (AFAN)

Responsables de secteur (AFAN) : Pascal Druelle, Cathy Georjon, André Raux

Techniciens (AFAN) : Roberta Bevilacqua, Michel Brenet, Laurent Cordier, Mila Folgado, Pierre Forest, Nicolas Lebar, Renaud Lisfranc, Christine Penon, Catherine Pouilleul

Collaborateurs (AFAN) : Valérie Bel (anthropologie), Benoît Devillers (géomorphologie), Laurent Fabre (coordination sciences paléo-environnementales)

Résultats :

La construction de l'Autoroute A 75, tronçon Pézenas Clermont-l'Hérault, est à l'origine d'un important programme archéologique prescrit par le Service Régional de l'Archéologie à l'aménageur, en l'occurrence la DDE subdivision Hérault. Ces opérations ont été exécutées par l'AFAN. Sur ce tronçon de près de 21 km de long, 13 sites de différentes périodes ont été détectés. Ces derniers, dans un premier temps, ont fait l'objet de sondages, puis pour ceux dont le potentiel, la période ou l'état de conservation paraissaient satisfaisants, des fouilles de sauvetages programmées ont été effectuées. Le Puech-Haut, à Paulhan, se rapporte à l'un d'entre-eux.

Le site occupe une colline couvrant près de 4 ha, située sur les premiers reliefs bordant la vallée de l'Hérault, en rive droite, et à environ 2500 m du fleuve.

Encadré par deux petits cours d'eau intermittents, ce dernier se développe au sommet de la colline, et principalement sur son versant sud-est, peu pentu et bien exposé.

Quelque peu tronqué par l'érosion mais surtout par les mises en cultures modernes, le gisement, comme c'est souvent le cas, ne comportait plus de vestiges en élévation tels que sols d'habitats, foyers bâtis, fours... En revanche, plus de 300 structures négatives ont été mises au jour.

La partie haute, sommitale, intégralement ceinturée par un fossé conservé sur tout son développement, délimite une aire sub-rectangulaire de 7500 m². Le fossé, de plan totalement

inédit, est assorti, principalement aux angles, de structures semi circulaires en forme de « bastions ». Trois entrées principales sont doublées par un fossé plus modeste, dit « intérieur », et placé en chicane. La grande quantité de blocs contenus dans le comblement du fossé extérieur tendrait à indiquer que ce dernier était doublé intérieurement par un mur de pierres.

A l'intérieur de cette enceinte près de 130 structures ont été découvertes.

Les plus petits creusements se rapportent à des **trous de poteaux** qui matérialisent l'emplacement de constructions, probables habitats. Deux concentrations de ces négatifs attestent la présence de 2 bâtiments minimum.

Les silos, cylindriques mais surtout tronconiques à base élargie, sont bien représentés. Si la majorité de ces structures de conservation était dévolue au stockage des grains, il est envisageable que certaines d'entre elles, de moindre profondeur, étaient destinées à un autre type de stockage. Dans 2 d'entre-elles, de gros récipients ont été découverts, en place (fruits secs, eau...).

Les foyers, au nombre de 5, sont des structures de combustion à galets chauffés. La vocation domestique, culinaire de ces aménagements est probable. Toutefois une fonction économique ou artisanale peut de même être proposée.

Trois **sépultures** concernent 1 enfant et 2 adultes. Il s'agit a priori de sépultures de relégation ayant réutilisé d'anciennes structures, silos et foyers. Un rituel funéraire est cependant attesté du fait que les restes osseux, en connexion, étaient ceinturés par une couronne de pierre, et que des dépôts céramiques participaient à l'inhumation. Indépendamment de ces sépultures, des ossements humains ont été découverts en plusieurs points du site, dans le comblement du fossé et dans un silo. Hors enceinte, le site se développe principalement sur le versant sud-est où ont été révélés plus de 150 aménagements. Comme pour la zone *intra*

muros, nous observons le même type de vestiges, avec toutefois quelques légères variantes : les structures de combustion sont plus importantes et le plus souvent rectangulaires. Les silos sont généralement de plus grande taille. Certains sont groupés en batterie. Deux concentrations de négatifs semblent se rapporter à deux constructions. Une fosse, originale à l'échelle du gisement, a livré quelques traces de métallurgie : une petite lame de cuivre (couteau ?), un nodule de minerai de cuivre, et un petit mortier de pierre destiné au concassage des scories. A noter que 2 alènes en cuivre, quelques fragments de ce métal ainsi que 3 autres mortiers ont été découverts en différents points du site.

Indépendamment de vestiges d'époque campaniforme découverts sur les portions hautes du fossé, au niveau d'abandon, le reste des productions céramiques et lithiques, bien présentes

sur l'ensemble du site, cautionneraient la contemporanéité de l'ensemble.

Le terme de site fossoyé prévaut habituellement pour qualifier ce type de gisement dont le Puech-Haut est actuellement l'exemple le mieux conservé et le mieux documenté. Toutefois le fonctionnement et le statut de cet habitat reste assez flou. De par la présence de certains vestiges (silos, nombreuses meules à grain, foyers...), l'on peut supposer être en présence d'une exploitation rurale, grosse ferme ou petit village. Toutefois la présence du fossé est assez problématique. Cet important ouvrage, doublé par un mur imposant, pourrait en effet être qualifié de fortification. Il est possible que le contexte ambiant, sensibilisé à la métallurgie naissante, de même que la proximité des mines de cuivre de Cabrières, contemporaines, sans doute très convoitées, soient à l'origine d'une telle organisation.



PUECH HAUT
plan d'ensemble du fossé et des structures

0 50 m

Conférences

VILLA ET SYSTEME DOMANIAL EN NARBONNAISE

9 janvier 1999

Conférence de Christophe Pellecier
(conservateur au Service Régional de
l'Archéologie)

C'est en partant de l'exemple des Prés-Bas, à Loupian, Hérault, que le conférencier essaiera d'aborder les principaux problèmes qui se posent lorsqu'on étudie une *villa* romaine.

La villa et son environnement

La *villa* des Prés-Bas se situe en bordure de l'étang de Thau, à la jonction du territoire de deux cités : la cité de Nîmes à l'est, et celle de Béziers à l'ouest.



Loupian, Les Prés-Bas, la *villa* du haut Empire (vers 50/75-150 ap. J.-C.).

Elle n'est pas un phénomène isolé : dans le secteur qui va de Montbazin à Agde, on dénombre une vingtaine d'établissements similaires, avec quel-

ques agglomérations secondaires, dont l'importance varie : Agde, Mèze, Balaruc-les-Bains et Balaruc-le-Vieux, Montbazin.

En surface, le mobilier archéologique est présent sur 3 ha : 1 ha de bâti, et 2 ha de cultures privilégiées où l'on a concentré les épandages de fumier.

La *villa* est installée sur une pente exposée à l'est, dominant des zones basses, avec un exutoire vers l'étang. Elle occupe une unité géomorphologique bien définie, un bassin versant d'une superficie de 200 ha, qui est en quelque sorte le domaine potentiel de la *villa*.

la villa et le domaine : évolution

Le site est occupé de 50 avant notre ère à 450 après environ, avec quelques vestiges du VI^e s.

1) la période césarienne

Des constructions très modestes, avec quelques silos.

A cette période, chaque bassin versant du territoire loupianais est exploité par au moins un établissement rural. On en connaît 9 pour 700 à 800 hectares de terres agricoles.

2) Autour du changement d'ère

Sous Auguste, le bâti occupe une forme en U, plan que l'on retrouve ailleurs pour cette période.

Traces de *dolia* dans une grande pièce et à l'opposé, de l'autre côté de la cour, logements modestes, sans doute pour la main d'oeuvre.

3) Sous les Flaviens

La *villa* prend une grande extension : *pars urbana* au milieu, *pars rustica* à une aile pour loger la main d'oeuvre (elle reprend les éléments déjà existant sous Auguste), et à l'autre aile, *pars fructuaria*, une unité de stockage sous abri totalisant 90 *dolia* de grande dimension, entre 15 et 20 hl chacun. Soit au total une capacité de stockage de 1000 à 1500 hl.

Le nombre d'établissements dans les différents bassins versants diminue mais sur la rive de l'étang est construit tout un ensemble (site du Bourbou) : un long bâtiment de 60 m, avec des divisions régulières à l'intérieur, peut être interprété comme un entrepôt. On relève aussi l'existence d'un bassin pour traiter l'argile, d'un bâtiment où travaillaient des potiers qui s'ouvre sur des fours et bien sûr des dépotoirs où l'on retrouve les ratés. Ces ateliers fabriquaient des matériaux de construction, de la vaisselle à pâte claire et surtout des amphores du type gauloise 4 dont beaucoup sont estampillées MAF. Ces initiales sont-elles celles des *tria nomina* d'un personnage de la colonie romaine de Béziers ? Il faut noter une certaine corrélation entre la capacité des fours et les capacités de production de la *villa*. C'est là un argument supplémentaire pour attribuer ces installations et la *villa* à un même ensemble économique (ailleurs, on pense que des ateliers similaires travaillaient pour une, deux ou trois *villae*). Les potiers ne semblent pas habiter sur place.

La *villa* du Haut-Empire se maintient, quoique en déclin, jusque vers la deuxième moitié du IV^e s. A noter tout de même que l'atelier d'amphores disparaît au III^e s.

4) Vers 350 de notre ère

La partie centrale, l'habitation aristocratique, connaît des améliorations avec l'installation de conduits de chaleur sous les sols.

Le chai est beaucoup plus petit, pas de trace de *dolia*. Sont-ils remplacés par des tonneaux ?

Les logements modestes pour la main-d'oeuvre, présents depuis l'époque augustéenne, ont disparu depuis le second siècle.

5) Début du Ve s.

L'aile résidentielle se développe considérablement avec de grandes salles d'apparat à abside, comme on les aimait alors (les lits du *triclinium* étaient disposés en arc de cercle dans l'abside comme les tranches d'une orange). 440 m² de sols mosaïqués : mosaïques polychromes d'influence d'Aquitaine ou syrienne, avec très peu de motifs figurés (à noter pourtant les belles têtes du Printemps et de l'Hiver). D'après de savants calculs, on peut évaluer le coût de ces sols à une somme allant de 150 à 300 sous d'or. A titre de comparaison, le pavement de la basilique de l'évêque *Rusticus* à Narbonne aurait coûté 2500 sous d'or. Le revenu annuel moyen d'un sénateur romain serait d'environ 100000 sous d'or. Malgré les apparences, on peut donc conclure que le propriétaire de la *villa* des Prés-Bas n'était qu'un notable local.

Contemporaine de cet embellissement de la *villa*, une basilique paléochrétienne est édifiée aux portes du village actuel. Même type de construction que la *villa* : une grande salle à abside flanquée de chaque côté d'un long bâtiment rectangulaire, subdivisé en plusieurs pièces. Dans l'une d'elles, le baptistère.

Sur le rivage de l'étang, on ne trouve que très peu de traces du III^e et IV^e s. mais il y a une très nette reprise au Ve s. : petites unités d'habitation, reprise de l'activité potière avec production de matériaux de construction, vaisselle à pâte calcaire, pas d'amphores mais de gros vases (conserves de poissons ?).

Pour l'ensemble des bassins versants, en dehors de la *villa*, de la basilique, des ateliers bordant l'étang, il ne reste qu'un point isolé qui se maintient depuis l'époque républicaine et un établissement assez important ailleurs. La concentration agraire paraît évidente.

6) De l'époque tardo-romaine au Moyen-Age classique

A partir du VI^e s., la villa se réduit considérablement jusqu'à disparaître, il y a une nouvelle polarisation autour de la basilique. Non loin, un site de plus d'1 ha s'installe sur une colline et puis, dès 1020, un texte signale l'existence d'un *castrum*. C'est le noyau du village, qui prend vraiment sa forme au XII^e s.

Fragments d'économie domaniale

Cette dernière partie de l'exposé n'a pu être traitée, faute de temps. Elle a toutefois été abordée lors de la discussion qui a suivi.

Étendue du domaine

Le bassin versant est de 200 ha. Compte tenu du fait que beaucoup d'établissements disparaissent au cours des siècles, l'étendue du domaine varierait de 200 à 400 ha.

Cultures

En s'appuyant sur la capacité de stockage au Haut-Empire, si le rendement se situe entre 20 et 60 hl/ha, la surface plantée en vigne varierait de 10 à 25% des terres du domaine. Les ceps étaient plantés très serrés, semble-t-il.

Si le rendement passe au-dessous de 20 hl/ha, le domaine ne disposait pas d'assez de terres pour nourrir ses occupants (déficit de céréales). Il faudrait imaginer alors que la *villa* achète de la nourriture pour sa main d'œuvre, ce qui est contraire à ce que l'on sait des traditions romaines.

L'atelier de potiers

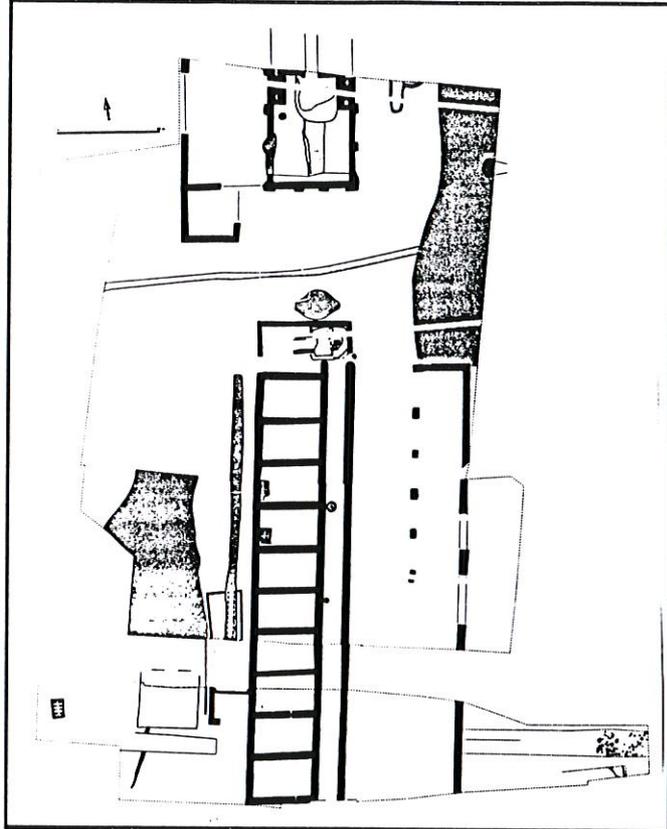
Il est à peu de distance de la *villa*, dans le même bassin versant, il est donc tentant de le rattacher à elle.

Pourquoi l'avoir installé là ? L'argile n'a pu être extraite sur place, les conditions géologiques ne le permettant pas. Elle provient d'un autre point du domaine, certainement proche du rivage. Ce n'est pas l'argile qui a déterminé le lieu d'implantation. On a privilégié la situation littorale qui permettait l'installation d'un embarcadère.

L'origine du bois ? On en saura davantage lorsque les analyses anthracologiques auront été faites.

Autres ressources

Il est difficile d'évaluer l'apport de la pêche mais on sait que l'on pratiquait l'ostréculture. Les huîtres étaient élevées sur des sortes de fascines de bois, comme le montreraient des traces caractéristiques sur les coquilles retrouvées.



Loupian, Le Bourbou / port de Loupian, l'atelier des amphores à la marque MAF. Au nord, bâtiment à contreforts abritant le plus grand four reconnu. Dans le prolongement, bâtiment à cellules interprété comme un entrepôt. À l'ouest, fosses aménagées pour le marchage de l'argile. En grisé, à l'est, dépotoirs de rivage.

Aucune nouvelle de l'exploitation du sel, ce qui ne signifie pas qu'elle n'existait pas. Elle est par ailleurs bien documentée, pour la région considérée, dans les sources carolingiennes.

Conclusion

Les travaux de restauration de la *villa* seront terminés en septembre

1999 (ouverture dans le dernier trimestre de l'année), c'est du moins ce qui est prévu. D'ores et déjà, l'A.A.P.-O. prend date pour la visite!

*Compte-rendu de Jean-Pierre Comps,
revu par Christophe Pellecuer.*

*
* *

HISTOIRE ET PRÉHISTOIRE DU MOUTON

6 février 1999

conférence d'Isabelle Carrère
(ingénieur de recherche à l'E.H.E.S.S.
de Toulouse)

1. Les origines

Notre mouton domestique a pour ancêtre sauvage le mouflon d'Asie Occidentale (*ovis ammon*). Il s'agit donc d'un animal qui n'est pas indigène à l'Europe. Le mouton actuel pourtant si familier à nos yeux est issu d'une importation qui s'effectua au cours du Néolithique à partir des côtes du Proche et du Moyen-Orient.

Les premières traces effectives que nous possédons de sa domestication ont été découvertes en Syrie sur un site Néolithique daté de 7500 av. J.-C. Ensuite, c'est sur l'île de Chypre à peu près aux mêmes dates que nous retrouvons des indices de domestication du mouton à partir d'un troupeau sauvage qui n'est pas non plus indigène à l'île (Guilaine à paraître). Ces animaux ont donc été apportés. Un peu plus tard, autour de 6500 av. J.-C., l'Italie livre des restes de moutons qui eux aussi ont été importés. Ce phénomène de domestication s'étend à partir du Proche-Orient sur le pourtour méditerranéen pour finalement toucher le Sud de la France vers 5500 av. J.-C.

2. Gestion des troupeaux

C'est avant tout pour sa viande que le mouton a été domestiqué et élevé principalement en vue de pallier aux carences d'une alimentation trop sujette aux conditions aléatoires des rendements de chasse. Cependant, au Néolithique, toute la carcasse est utilisée : la peau, les tendons, l'os pour la fabrication de certains outils (poinçons, lissoirs, ...) et même la moelle qui est encore très prisée par les Néolithiques.

Petit à petit, l'élevage va se diversifier afin de tirer du mouton d'autres ressources, telles que la laine. A ce propos, il faut dire que cette dernière est une conséquence de la domestication. L'arrêt de production de poils grossiers du pelage externe (les jarres) et la rétention des poils fins du pelage interne (la bourre) ont pour résultat une robe à poils fins pouvant être filés : la laine. Cependant, les traces archéozoologiques sont très faibles pour déterminer l'utilisation d'une telle pratique. Le seul indice à peu près fiable dont nous pouvons disposer repose sur l'établissement des courbes d'abattage et sur un net vieillissement de la population ovine destinée à une part plus importante de la production de laine. L'attestation de cette pratique remonte à l'âge du Bronze, autour de 1500 av. J.-C.

Enfin la pratique de l'élevage laitier est déjà présente au Néolithique. Le phénomène de lactation permanente est également une conséquence de la domestication. Comme pour le point précédent, les traces archéozoologiques sont ténues et ne peuvent être énoncées que sur la base d'un fort pic d'abattage de femelles de réforme autour de 4 ans représentant une population de laitières arrivées au terme de la meilleure production. Un autre indice, cette fois indiscutable, est la présence sur le site de faisselles servant à la fabrication du beurre. La transformation en produits dérivés tels que le beurre ou le fromage est également contemporain du Néolithique.

3. production et élevage des origines à nos jours

- Au Néolithique :

La part de l'élevage ovin est prépondérante au Néolithique dans le sud de la France alors que pour le nord du pays, c'est l'élevage bovin qui domine. Pour le Midi, les spectres de faune peuvent atteindre jusqu'à 80% de moutons par rapport à l'ensemble de la faune présente sur le site et représentent en moyenne 60% de l'ensemble des restes d'animaux. C'est au cours de cette période que va se développer l'utilisation des produits dérivés tels que le beurre et le fromage avec l'apparition sur les gisements de vases ayant servi de faiselles. Mais cela reste avant tout un élevage basé sur le rendement pour une alimentation carnée. Les grottes ont servi dans certains cas de bergeries, qui sont attestées avec la présence de couches de fumier conservées par le fait du brûlage ou bien encore par la découverte de dents de chute ou de squelettes de nouveau-nés.

- Au temps des pharaons :

Le mouton est très présent à l'époque dynastique et déjà au cours du pré-dynastique. Les représentations graphiques ne sont pas rares et témoignent d'un animal pourvu de cornes horizontales. Outre les utilisations classiques de cet animal, les anciens Égyptiens se servaient de lui afin de piétiner la semence dans les champs fraîchement retournés pour avoir une meilleure prise.

- A Rome :

Certains textes nous renseignent sur les habitudes des Romains et sur l'importance qu'ils attachaient à la production de la laine et à l'utilisation de la graisse. En contrepartie, les Romains n'étaient pas de grands consommateurs de lait et de ses produits dérivés. Par exemple, ils n'utilisaient jamais de beurre pour la cuisine, lui préférant certainement déjà l'huile d'olive. Bien qu'ils aient quand même des producteurs de fromages de brebis et de chèvres, ils considéraient avec un certain

mépris les buveurs de lait en associant ce fait à une mode de barbares.

Cependant, l'élevage du mouton à l'époque romaine est un phénomène important. C'est à cette période que va véritablement naître ce qu'on appelle la transhumance, qui va se pratiquer dans les Alpes. Les Romains vont aussi être les premiers dans le monde occidental à commencer à sélectionner des races et à écrire des traités d'agronomie et d'agriculture.

- Au Moyen-Age :

Les transhumances qui avaient disparu après l'époque romaine retrouvent une place importante au sein de la société médiévale, et se pratiquent dans les Alpes dès le XIVe s. Il s'agit de petits troupeaux qui pouvaient aller de 150 à une trentaine de bêtes. Les déplacements se faisaient sur un petit parcours qui restait bien souvent dans le périmètre d'une même vallée. L'estive était pratiquée sur une durée relativement courte et ne dépassait pas 3 mois. Cela nécessitait la présence de nombreux bergers pour guider le troupeau et surtout pour l'empêcher de détruire les cultures car la transhumance pouvait s'effectuer aussi depuis la montagne jusque dans la vallée et servir ainsi non seulement à donner une nourriture plus riche aux troupeaux, mais également rendait un fier service à l'entretien des terrains afin d'éviter que la nature ne reprenne le dessus sur les terres nouvellement conquises sur la forêt.

C'est aussi la période qui va voir l'apparition de la race des Mérinos qui est bien connue pour l'exploitation de sa laine. Ce commerce prendra réellement toute son ampleur à la Renaissance où se mettra en place l'industrie de la teinture.

- Le XIXe s. :

Il représente un tournant véritable dans l'histoire des animaux domestiques, et principalement pour le mouton, puisqu'il voit l'apparition d'un phénomène tout nouveau qui est la création de races de manière artificielle, artificielle dans le sens : conditionnée par l'Homme. En effet, la recherche mettra

un point d'orgue à inventer des races compétitives pour la production de la laine, de la viande et également de la production laitière. A partir de là, nous sommes entrés dans l'ère industrielle. Nous assistons donc à l'avènement de nouvelles races devenues familières depuis : pour les races dont la toison représente la production, beaucoup ont été créées à partir du Mérinos ; pour les races dont c'est la viande qui reste le principal profit, nous découvrons la Barégeoise qui a la particularité d'agneler 2 fois par an ; pour les races qui pratiquent la transhumance, ce seront des animaux hauts sur pattes par exemple la Caussenarde des garrigues que nous trouverons dans notre région ; pour les races laitières, la sélection s'est portée sur des races possédant un fort rendement telle la Basco-béarnaise qui est capable de donner environ 350 litres pour 3 mois ce qui représente un net progrès par rapport à une production classique. C'est aussi au XIXe s. que nous allons voir apparaître la race bien connue des Lacaunes dont le lait va servir à la confection du fromage de Roquefort.

La sélection qui s'est opérée depuis le Néolithique a porté sur un critère de docilité caractérisé par le choix d'animaux à faible cornage. En conséquence de quoi, les brebis ont pratiquement toutes perdu leurs attributs sauvages. Cependant, certaines ont conservés leurs trophées et présentent des cornes chez les deux sexes, ce qui indique la perdurance de traits archaïques. Nous les retrouvons chez la Lourdaise, ou chez la Manech par exemple, qui sont des races rustiques.

- Aujourd'hui :
Actuellement, le cheptel ovin du département représente 25000 têtes avec des troupeaux qui sont constitués en moyenne de 300 à 500 brebis. La transhumance se pratique encore de nos jours dans le département des Pyrénées-Orientales mais elle se fait en bétailière et ne nécessite qu'une présence

réduite de bergers pour l'encadrement du troupeau.

L'estive est souvent menée en direction de la plaine et intervient pour l'entretien des zones à risques et la protection de l'environnement contre le danger des incendies.

La production de laine n'est plus rentable car elle se vend à des prix ridiculement bas qui ne valent plus la somme de travail qu'elle représente.

La viande de mouton ou d'agneau n'est plus aussi prisée qu'avant puisque nous en consommons de moins en moins.

La production laitière rachetée par les coopératives reste la source de revenus la plus intéressante bien qu'elle soit soumise à une rude concurrence.

En somme, la situation actuelle des éleveurs ovins du département est assez critique puisqu'elle ne permet pas de rentabiliser le troupeau et les soins permanents que cela demande. L'importance du mouton dans notre région depuis le Néolithique jusqu'à il y a peu dénote un mode de vie basé sur le mariage agriculture/élevage. Ce dernier, depuis peu, montre des signes d'essoufflement dû au développement de circuits économiques différents qui laissent pour compte un monde rural trop isolé. Cette conférence a été agrémentée de cartes montrant la répartition des moutons sauvages dans le monde, ou les différentes étapes de la colonisation du mouton en Méditerranée au Néolithique. Il y avait également des éléments empruntés à l'iconographie antique Égyptienne. Pour terminer, une présentation d'illustrations de races actuelles, dont certaines sont en voie de disparition, telle que la Rouge du Roussillon qui peuplait il y a encore peu de temps nos montagnes.

Compte-rendu de Denis Loirat

*

* *

HABITAT ET ARCHITECTURE DE TERRE

13 mars 1999

Conférence de Claire-Anne
de Chazelles
(chercheur au C.N.R.S.)

On considérera principalement ici la construction en terre du VI^e s. avant notre ère au III^e s. de notre ère dans le Midi de la Gaule.

L'utilisation de la terre crue remonte au moins au Néolithique et a perduré jusqu'à nos jours. Un tiers de la population du monde vit dans la terre.

Ce qu'il faut savoir au point de vue archéologique c'est qu'à la différence de l'architecture de pierre, les structures en terre crue ne laissent que peu de traces souvent délicates à interpréter et qui peuvent disparaître en peu de temps.

I. Les techniques de construction

Les murs en bauge et en pisé

- la bauge : elle est constituée de terre, de pailles et d'eau. Les murs ont au moins 60 cm de largeur et ne sont pas fondés. Ils sont montés par petites assises successives. Ce type de construction est curieusement attesté dans les régions où il pleut beaucoup comme en Angleterre par exemple. A Saint-Pierre-les-Martigues, la bauge est utilisée dès le VI^e s. avant notre ère et jusqu'au règne d'Auguste. A Lattes, elle est employée au Ve et IV^e s. avant notre ère puis est remplacée par la brique et disparaît.

- le pisé : dans le pisé, la terre est mise en oeuvre pratiquement sèche et elle est coffrée. La solidité est obtenue paramage. La mise en place de chaque banchée nécessite la pose de claies qui laisseront des traces toujours visibles dont la présence, associée à la forme des modules et aux lits superposés, permettront de reconnaître une construction en pisé. Les murs en pisé reposent sur des solins de pierre. Cette mé-

thode de construction n'est pas attestée en Gaule même à l'époque romaine mais par contre on la trouve à Empuries en particulier dans la maison romaine n°2. Cette méthode était déjà connue en Afrique punique puis romaine. Elle n'est documentée en France qu'à partir du XII^e s.

Les constructions en brique crue ou adobe

L'adobe est constituée d'un mélange de terre, de sable et d'eau dans lequel on ajoute souvent des végétaux ou des cailloux. L'édification de mur en briques crues est une technique qui apparaît en Orient vers le VII^e millénaire puis vers -3000 dans le bassin égéen et en Égypte.

Dans les pays de la Méditerranée Occidentale, la brique crue apparaît entre le VIII^e et le VI^e s. avant notre ère au moment des premiers contacts avec le monde grec ou punique, d'abord en Italie du Nord, puis en Espagne, mais dans ce pays l'existence de murs d'adobe dans des gisements continentaux purement indigènes dès le IX^e s. avant notre ère ne permet pas d'affirmer que cette technique de construction soit liée aux colonisations grecque ou phénicienne. En Gaule, l'adobe n'apparaît pas avant le VI^e s. avant notre ère. A partir de cette époque tout le pourtour de la Méditerranée construit en brique crue pendant tout l'âge du Fer. Ce type de construction se diffuse à partir de l'époque romaine en France, en Allemagne et dans toute l'Europe Occidentale.

La construction en adobe peut supporter un à deux étages. A Ullastret ou à Saint-Pierre-les-Martigues subsistent des témoignages de reconstructions superposées.

Pour l'époque romaine, l'adobe est présente à Nîmes jusqu'au III^e s. de notre ère puis on perd sa trace et elle ne réapparaît qu'au XVIII^e s.

Les murs en torchis et à pan de bois

- le torchis : un mélange de terre et de végétaux est plaqué sur un clayonnage de branchages ou de roseaux maintenu par des poteaux verticaux.

Le torchis apparaît au moins au Néolithique et reste attesté au début de l'âge du Fer, puis il se cantonne dans des bâtiments annexes ou des cloisons intérieures. Dans les couches archéologiques, le torchis ne se retrouve que s'il a brûlé sinon il n'est attesté que par les trous de poteaux.

Les constructions en torchis ne peuvent pas supporter d'étages. Le torchis est supplanté par l'adobe ou la pierre dès le Ve s. avant notre ère dans toute la zone circum-méditerranéenne (avec une exception à Lattes où l'on a retrouvé une maison en torchis au IVe s.) mais demeure le seul procédé employé autour de Toulouse et dans le Lauraguais jusqu'au Ier siècle avant notre ère.

- l'architecture de pan de bois ou colombages : des poteaux équarris sont plantés dans un solin de terre ou une sablière en bois : ce sont les pans. Entre les pans viennent se placer du torchis sur clayonnage ou des briques crues : c'est le hourdis.

Ce mode de construction n'est pas attesté à l'âge du Fer mais est bien présent à l'époque romaine par exemple à Ambrussum dans les parois d'un grenier. A Saint-Romain-en-Gal le hourdis est en torchis, à Nîmes ce sont des briques posées de chant le tout étant consolidé par un enduit.

Les maisons à colombages étaient courantes au moyen-âge en France et dans beaucoup de pays d'Europe.

II. Utilisation de la terre dans l'aménagement de la maison

Les toits

Les toitures en terre existaient en Provence et existent encore en Andalousie et dans les pays du Maghreb. Une épaisse couche de terre est appliquée sur une couverture végétale disposée sous forme de clayonnage. Ce sont des toitures très lourdes. C'est un mode de couverture très répandu à l'âge du fer (Ile de Martigues, Glanum) jusqu'à l'apparition des toitures de tuiles à l'époque romaine.

Les sols

Les sols de terre sont obtenus par damage, souvent rechargés, quelquefois enduits d'une pellicule d'argile colorée. On trouve aussi des sols dallés d'adobes : à Salses au Ve s. avant notre ère, à Lattes au IVe s. avant notre ère et pour le plus récent (époque augustéenne) au Clos de la Lombarde à Narbonne où les briques sont posées de chant et alternativement jaunes ou noires.

Les enduits muraux

Les parements internes des murs des maisons protohistorique et gallo-romaines sont souvent enduits de terre argileuse colorée comme à Ullastret, Martigues, Saint-Pierre. A Lattes, la décoration intérieure des murs est à base de barbotine jaune au IIe s. avant notre ère.

L'ameublement

La terre est à la base de l'élaboration de deux meubles essentiels : les banquettes et les foyers.

Pour les banquettes, deux utilisations sont possibles : rangement pour les vases, stockage des réserves et lits ou sièges. Ces banquettes peuvent être en bauge, en adobe. A Montlaurès on trouve des banquettes de briques déglourdies au feu dans une maison du Ve s. avant notre ère. Les foyers sont centrés sur la pièce principale. A Salses (Le Port) par exemple au Ve s. avant notre ère, on trouve un foyer dont la sole faite de quatre briques crues est abritée du vent par deux briques incomplètes. Les foyers décorés sont à la mode en Languedoc occidental, comme à Lattes.

Il faut noter aussi divers emplois de la brique crue dans les objets de la vie quotidienne : récipients de stockage (Martigues), supports en tout genre, fours en cloche, fours à boucaner ou à griller.

A l'époque romaine, la terre crue disparaît au profit du meuble en bois mais elle a perduré dans l'artisanat comme par exemple dans les fours de Sallèles d'Aude. Enfin, il faut noter les aménagements des seuils façonnés en

terre et quelquefois décorés avec des pierres de couleur ou des coquillages (Lattes).

Compte-rendu de Claire Brien

*
* *

La nécropole de Pradines à Caus- ses-et-Veyran (Hérault)

10 avril 1999

Conférence de Florent Mazière
(doctorant Université de Provence I)

La commune de Caus-
ses-et-Veyran se situe dans la moyenne vallée
de l'Orb, dans un secteur de piémont
entre plaine et Montagne Noire.

La nécropole de Pradines est une
nécropole à incinération utilisée aux
IXe et VIIIe s. avant notre ère. Le rite de
l'incinération vient d'Europe centrale ou
orientale.

On connaît plusieurs nécropoles
de ce type en Languedoc occidental :

- Mailhac, étudiée par les Taffa-
nel à partir des années 30.

- Agde, étudiée par André Nick-
els en 1979.

- en Roussillon, à Millas (Pierre
Ponsich) et à Céret (Françoise Claus-
tre).

Mais Pradines renouvelle la do-
cumentation concernant ces nécropoles
de façon particulièrement intéressante.

Le site a été très abîmé par les
labours, surtout en ce qui concerne la
phase ancienne (IXe-VIIIe s.) : un dé-
fonçage malencontreux n'a laissé que
trois tombes de cette phase, caractéri-
sées par un faible nombre de vases.
L'essentiel des vestiges date du VIIe s.
Actuellement, 1000 m² ont été décapés
par la pelle mécanique, mais le déca-
page va encore être étendu. 38 tombes
ont déjà été fouillées. Après décapage
mécanique, on observe des cercles de
terre plus sombre avec de grosses dal-
les de pierre.

Le premier type de sépulture
est constitué par un loculus contenant
plusieurs vases et l'urne cinéraire avec
couvercle placée toujours en périphé-
rie, et très souvent contre la paroi de la
tombe. Pour fermer celle-ci on avait
disposé une grande dalle de pierre de
plusieurs dizaines de kilos retenue par
des rondins de bois qui se sont affaissés
sur les vases en pourrissant. Le tout
était recouvert d'un tertre de terre fai-
sant office de signalisation de la tombe.
Des espaces qui apparaissent actuelle-
ment vides dans le loculus contenaient
peut-être des récipients en matériaux
périssables : bois, vannerie, cuir... On
retrouve quelquefois des restes d'ani-
maux très mal conservés. La vaisselle
contenue dans ces tombes peut être in-
terprétée comme des offrandes mais
pourrait aussi constituer les restes de
banquets funéraires en usage dans le
monde grec. L'étude du contenu des va-
ses par des analyses pratiquées à Barce-
lone (acides aminés, phytolithes) pourra
révéler ce qu'ils ont contenu, et peut-
être apporter une réponse à cette ques-
tion.

Parmi les tombes de ce type fi-
gure une tombe d'enfant caractérisée
par un petit nombre de vases, tous de
petite taille. Les tombes contiennent en
moyenne entre 15 et 20 vases, la plus
importante en contient 35, et toutes
peuvent être datées de la fin du VIIe et
du début du VIe s. avant notre ère.

Autres types de sépulture

- la tombe apparaît comme un
tertre de terre quadrangulaire limité
par des pierres dressées de chant. Ce
type de tombe n'était pas connu jusque
là en Languedoc mais on trouve des ré-
férences dans le Tarn-et-Garonne.

- le loculus de la tombe 19 est, au mi-
lieu, recouvert de pierres dressées par-
mi lesquelles on retrouve de la cérami-
que, et il est entouré d'un enclos de
pierre. A proximité se trouve une petite
fosse contenant de la céramique et les
restes d'un bûcher funéraire. La pré-
sence de plusieurs fusaïoles indique que

cette tombe est une sépulture de femme.

- la dernière période de fouilles (mars-avril 1999) a permis la découverte d'un tumulus en pierre dont on ne connaît pour l'instant l'équivalent qu'en Haute-Garonne pour cette époque (VIIe s.). Cette tombe se trouve près de la tombe 19. Contre la sépulture on trouve un petit amas de blocs où on a fait des dépôts (os + vase), et des lambeaux de paléosol (tessons à plat).

Autres structures

- des traces de poteaux reliées par des traînées de terre plus noire que le substrat, de formes bizarres. Peut-on interpréter ces vestiges comme les restes de palissades de bois qui pourraient constituer un autre type de signalisation de tombe ? Ces structures sont, en tout cas, bien contemporaines des tombes (présence de boutons à bélières). Ce type de palissade est courant en Europe celtique mais pour des périodes beaucoup plus tardives.

- une énigmatique structure de combustion qui se présente comme un grand foyer : une cuvette dans la terre un peu rubéfiée contenant des cailloux brûlés, des céramiques. Ce n'est pas un *ustrinum* mais pourquoi pas une structure liée à un banquet funéraire ?

Résultats de l'étude du contenu des urnes cinéraires

Les débris d'ossement ne permettent pas une étude anthropologique très poussée. On ne peut déduire que l'âge des individus incinérés et la température de crémation, environ 650° celsius (les os sont blancs). Il peut y avoir plusieurs individus dans la même urne. S'il y en a deux c'est toujours un adulte et un enfant (entre 0 et 15 ans).

Beaucoup de mobilier métallique typique : bracelets, boutons à bélière en bronze, rasoirs semi-circulaires, boucles, fragments de chaînes, ressorts en fer (peut-être décorations de vêtements), des fibules dans les tombes de femme, des couteaux en fer à deux ri-

vets qui sont les premiers objets en fer arrivant en Languedoc.

Pradines apporte une masse importante de documents pour le début de la Protohistoire et pourra peut-être permettre une étude de la hiérarchisation de la société à partir des différents types de tombes.

Étude de la céramique

La céramique de Pradines appartient au faciès reconnu par les Taffanel et André Nickels. Toute la céramique est non tournée. On trouve dans la nécropole différents types de vases :

- grands cratères à pied haut (vases à réserves),

- vases à cuire : urnes, jattes,

- vases à boire : coupelles, gobelets.

Deux éléments particuliers méritent d'être signalés :

- un décor solaire au brunissoir inconnu en Languedoc mais qu'on retrouve dans une petite nécropole près de Barcelone,

- un rhyton (corne à boire) à décor excisé, visiblement modelé à partir d'une corne d'animal. Unique jusqu'ici dans le midi de la Gaule, c'est une forme de vase connue en Celtique, en Etrurie et en Grèce, mais pour des époques plus récentes.

Conclusion

La nécropole de Pradines a été utilisée pendant 300 ans. Le faciès est le même dès le VIIIe s., même identité culturelle dans tout le Languedoc occidental, la Montagne Noire et les Corbières.

On n'y trouve aucune importation mais des contacts ont eu lieu avec les peuples méditerranéens : un plat évasé de style punique a été trouvé. Le premier quart du VIe s. est une époque de grandes mutations, c'est l'époque des premiers enfouissements. Les rites et les vases sont très différents en Roussillon et en Empordan où les tombes renferment moins de vases qui sont de formes différentes (pas de pieds hauts). En Languedoc oriental, le rite funéraire en vigueur à la même époque est l'inhumation.

Voici ce qu'on peut conclure pour affiner la comparaison à l'intérieur du Languedoc occidental :

- à Agde, les tombes sont moins importantes, à simple ossuaire,
- à Mailhac on a trouvé de grandes tombes contenant 50 vases et du mobilier métallique indiquant la présence de chefs guerriers,
- à Pradines il semble que les personnages importants soient déposés dans des tombes plus importantes. Les différences sociales semblent se marquer de plus par l'absence ou la présence de mobilier métallique.

Compte-rendu de Claire Brien

*

* *

Châteaux et peuplement dans les Albères au Moyen Age

29 mai 1999

Conférence d'André Constant
(professeur certifié, doctorant à
l'Université de Toulouse - Le Mirail)

Les « châteaux » des Albères, du Vallespir ou encore de la Garrotxa ont souvent été considérés comme de simples lieux stratégiques au regard de leur position en « nid d'aigle » voisine des voies de passage reliant la Septimanie ou *Gallia Gothica* à l'Ibérie. L'étude préliminaire des documents antérieurs aux années 1020 -date à laquelle ces forteresses deviennent « privées » dans un contexte de mise en place de la féodalité- confère aux termes de *castrum*, de *mons*, voire de *roca* un sens territorial à la période carolingienne.

Les premières mentions de *castra* sont exceptionnelles. Trois *castra* - Collioure, Ultréra, Les Cluses- sont cités à l'occasion de l'expédition du roi Wamba en l'an 673 contre l'aristocratie septimaniennne dirigée par le duc Paul qui bloque alors l'accès de la Septimanie à Wamba. A l'exception peut-être des Cluses, ces forteresses sont aban-

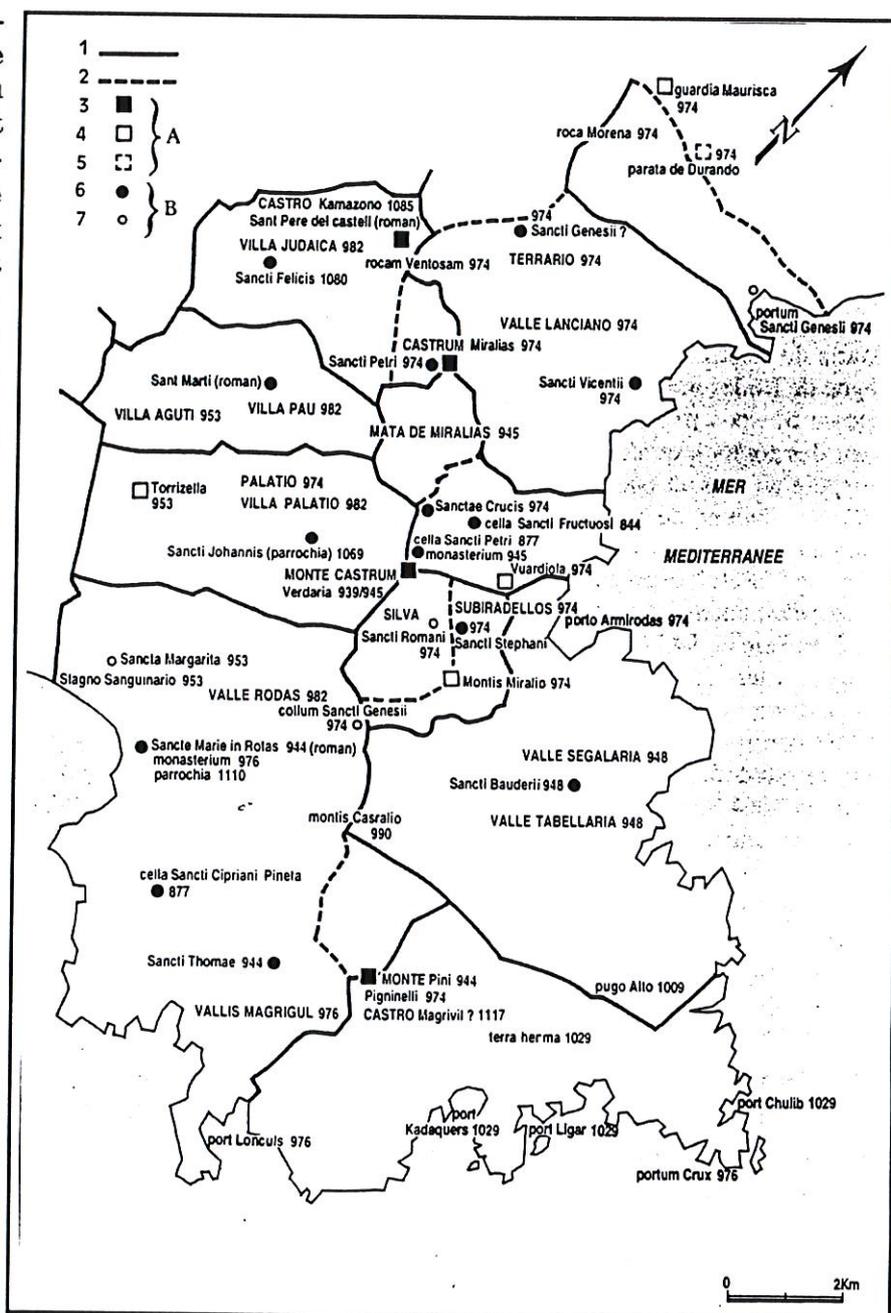
données au VIIIe s. Au siècle suivant, dans un contexte de reconquête carolingienne des terres, de nouvelles fortifications apparaissent dans le voisinage des monastères, tels que le *Castrum Corbi* (Quercorb) au sud-ouest d'Arles en Vallespir et la *roca* de Frusind (Laroque-des-Albères) au sud de Saint-Génis-des-Fontaines. Les textes du IXe s. et surtout du Xe s. emploient aussi le terme de *mons* pour désigner des sites remarquables du paysage où se trouve souvent un château (*castellum*). A la fin du Xe s., on dénombre au total 17 *castra* et *montes* de la côte aux premières vallées pyrénéennes alors que s'observe une sorte de condominium entre les versants nord et sud du massif. Ce faisant, l'hypothèse selon laquelle ces créations répondraient à un sentiment d'insécurité est exagérée.

L'étude des limites territoriales données par les sources écrites démontre à la fois l'ancienneté des divisions communales actuelles et la position centrale des *castra* et *montes* autour desquels s'articulent des *villae* et des territoires d'immunité monastique ou épiscopale. L'exemple de la « montagne de Rodes » en comté de Perlade (cf. carte) suffit à montrer un partage du territoire côtier en aires d'influence sur la fin du Xe s. : les territoires d'immunité monastique (*valles*) rattachés aux récents monastères de Sant Pere de Rodes ou de Santa Maria de Roses sur le versant Est, les *villae* occupent le versant ouest. La ligne de sommets orientée nord-ouest/sud-est est occupée par des *castra* ou *montes* environnés de forêts (*silva* et *mata*). Le territoire est par conséquent structuré autour des sites perchés et fortifiés, où siègent les représentants de l'autorité publique mentionnés comme étant des juges (*judex publicis*) : le *castrum*, voire le *mons*, peuvent ainsi être définis comme des juridictions, c'est-à-dire des territoires où s'étend l'autorité publique à partir d'un château (*castellum*).

L'étude de la chronologie de ces ensembles territoriaux à travers les sources écrites permet d'établir une

fragmentation progressive de l'espace depuis le début du IXe s. jusqu'au début du XIe s. : les mentions successives de *castra* ou *montes* aux IXe et Xe s. reflètent une conquête ou reconquête des terres sur deux siècles, en direction du sud du massif des Albères et de la côte ainsi que la mise en place progressive de structures d'encadrement du territoire, voire d'une administration publique. La réoccupation de certains sites perchés et fortifiés de la période wisigothique (Les Cluses, Ultréra) pose le problème de la survivance à l'époque carolingienne d'une organisation administrative publique plus ancienne. Cette survivance transparaît peut-être à travers des mentions précoces de *palacios* (Palau del Vidre par exemple), termes qui signaleraient des terres de l'ancien domaine public de l'Antiquité tardive.

La problématique des sites castraux pré-féodaux s'avère donc intéressante et ne peut être dissociée de l'étude des espaces et de la société qu'ils structurent. L'étude archéologique de ces espaces s'avère aussi indispensable étant donné qu'elle permet une confrontation des données textuelles à celles du terrain.



L'ensemble territorial de la « montagne de Rodes ».

1. Limites communales actuelles ; 2. Limites anciennes ; A. Fortification : 3. principale ; 4. secondaire ; 5. supposé ; B. Lieu de culte : 6. localisé ; 7. localisation approximative.

Elle doit également éclaircir le problème relatif au rôle précoce de ces « châteaux » dans le regroupement de l'habitat dès la fin du Xe s., phénomène qui semble prédominant sur le versant et le piémont nord du massif.

Compte-rendu d'André Constant

Excursions

Excursion à Lattes, à Causses-et-Veyran et à Quarante (21 mars 1999)

Nous partîmes tôt le matin pour l'Hérault. A Lattes, Jean-Pierre Comps, jouant le guide spirituel, s'adressa au troupeau qu'il sépara en deux. Aux uns il demanda de visiter le musée archéologique. Il prit la tête de l'autre groupe et partit à la rencontre des dieux Gaulois.

L'exposition sur les dieux Gaulois montre les représentations des divinités, les offrandes aux dieux (y compris les *ex-voto*). Les Celtes sont mentionnés pour la première fois par Hérodote en 450 avant J.-C. en Europe de l'Est, près du Danube. En 470 après J.-C., des Celtes de Bretagne se fixent sur le continent, en Armorique. Les divinités sont représentées sous formes d'animaux fantastiques (taureaux à trois cornes, sanglier à trois cornes, cerfs, chevaux...) ou sous forme humaine avec toutefois des attributs permettant aux non-initiés de les reconnaître facilement : Epona avec son cheval, Esus avec sa faucille, Cernunos avec ses bois de cerf, Sucellus avec son maillet. Pour s'attirer les bonnes grâces de ces dieux, les Gaulois faisaient des offrandes pouvant aller de la céramique à des pièces de monnaie rendues inutilisables. On note aussi la présence, parmi les offrandes, d'un morceau de *tegulae* sur lequel un gaulois a marqué AS XX, autrement dit 20 as. Dans les *ex-voto*, on trouve des symboles comme les colombes et des *ex-voto* parlant comme par exemple une jambe qu'un dieu a dû guérir. On y trouve aussi des fibules en fer, des armes miniatures et des clochettes. Il existe aussi des autels pour chaque divinité. Ces dernières étaient représentées sous plusieurs formes (animal, arbre...) mais la repré-

sentation imagée était faite sous la forme de sculpture, de métallurgie (bronze, argent) et par le moulage en terre cuite. On a ainsi un moulage et un moule du dieu Cernunos.

Le musée Archéologique de Lattes s'enrichit des pièces découvertes à Lattes et sur le pourtour.

Des baies offrent une vue panoramique sur le site de Lattara où de nombreuses découvertes ont été faites. Ces dernières mettent en évidence une occupation du site depuis le Néolithique. Les périodes les mieux représentées couvrent l'âge du Bronze final, l'âge du Fer, la République et l'Empire. Une petite vitrine est consacrée au Moyen-Âge et à l'époque moderne. A l'extérieur du musée, des bornes milliaires s'offrent en spectacle.

Au repas de midi, sur une aire d'autoroute, le guide spirituel (et spiritueux !) chargé, au sens propre comme au sens figuré, de l'apéritif, décida de faire bande à part avec d'autres.

A Causses-et-Veyran, Florent Mazière nous accueillait sur la nécropole de Pradines, poste avancé de l'archéologie catalane en territoire languedocien. Il s'agit d'une nécropole du VIIe s. avant J.-C. qui a été fouillée pour la première fois en 1948. Une première campagne d'évaluation a eu lieu en août 1998, suivi d'une deuxième tranche qui devrait se terminer en avril 1999. La nécropole compte 28 tombes à incinération avec les urnes funéraires et des vases d'offrandes. Les tombes étaient signalées par des tumuli de terre. L'une des tombes se caractérise par un mur quadrangulaire de 3,50 mètres de côté et des zones d'incinération. D'autres sépultures sont ainsi signalées. Ce sont toutes des sépultures de femmes. A l'extrémité du site, se trouve une série de trous de poteaux dessinant une forme aberrante.

A Quarante, le groupe visita l'église abbatiale qui fut une étape sur les chemins de Saint-Jacques-de-Compostelle. A l'intérieur de l'église romane se trouvent des tombes dont une usée par les pèlerins et une autre ayant servi aux quarante martyrs de la légende. On peut voir deux tables d'autels à lobes, l'une dans l'abside, l'autre dans l'absidiole gauche. A noter aussi, dans une salle de la Renaissance, la présence des armes de l'évêque de Rochester qui fut abbé de Quarante entre 1509 et 1522, ainsi qu'un superbe décor gothique. La Salle du Trésor, située à l'étage, renferme des chasses du XVIIIe s. et un buste-reliquaire du bas moyen-âge, le tout concernant le culte de Saint Jean Baptiste. Au rez-de-chaussée se trouve un sarcophage en marbre du IIIe s. Après la visite de l'église, nous avons pu visiter un petit musée archéologique assez riche et couvrant les périodes du Néolithique à l'époque moderne avec, pour couronner le tout, des fossiles d'animaux de l'ère Primaire.

Guillaume Effe

*
* *

Sortie du 13 juin 1999 à Port-Vendres

Le 13 juin 1999 avait lieu, à Port-Vendres, dans les locaux obligeamment prêtés par la Mairie, place de Castellane, la présentation du futur musée archéologique, dont le point d'intérêt central était le bateau découvert à l'anse Gerbal, après son retour de Marseille où les bois ont été traités pour éviter leur dégradation ultérieure. Grâce à de nombreuses projections, Lucienne Del'Furia présentait le projet du futur musée dont elle aura la charge, dont la genèse fut assez délicate, puisque, compte tenu de l'intervalle de temps survenu entre les premiers projets et l'heure actuelle, les conceptions muséographiques ont changé...

Après cette brillante présentation et les échanges d'informations correspondants, l'assemblée se déplaçait pour aller visiter le site du futur musée, place de l'Obélisque, ce qui permit à Cyr Descamps de présenter par la même occasion la base de plongée qui utilise actuellement les anciens locaux de la caserne de l'Obélisque, avec présentation du matériel utilisé et de quelques résultats de fouilles, y compris une assez impressionnante série d'amphores de divers types.

Compte tenu du nombre de participants, pendant que certains visitaient la base de plongée, les autres se rendaient dans les locaux situés près du fanal d'entrée du port pour assister à une présentation des vestiges architectoniques de temple romain, récemment trouvés en plongée, vestiges qui pour cette occasion avaient été sortis du bain d'eau douce destiné à les purger de l'imprégnation du sel.

Georges Castellvi émettait l'hypothèse que ces blocs calcaires, provenant probablement d'une carrière languedocienne, fragmentés en morceau d'environ 50 cm de plus grande dimension, auraient pu être découpés dans des blocs architectoniques plus important pour constituer des éléments de lest de navire, ce qui expliquerait leur relative dispersion sous les eaux du port.

Ces diverses visites amenaient à l'heure du repas, organisé, ainsi que le traditionnel apéritif à l'ermitage de Consolation, au-dessus de Collioure. Après de sérieuses attaques sur une sérieuse paella qui disparut dans l'action, le moment du dessert fut agrémenté de chansons catalanes, mises en valeur par la voix de basse de Jean Rostand, qui couvrit très agréablement quelques chansons des années cinquante ou moins à l'années par des tables voisines. L'après-midi était consacré à la conférence de Marie-Pierre Jézégou sur le commerce maritime dans l'empire romain. Faisant une synthèse élaborée de ce sujet complexe, la conférencière revint sur quelques idées reçues pour en

exposer certaines inexactitudes ou approximations, telle l'idée que les navires romains ne pouvaient remonter au vent... Sur la question de rigueur concernant les amphores, la conférencière exposa qu'il existait encore des incertitudes en ce qui concerne le contenu de certaines catégories, telles les amphores africaines.

Au cours de ses réponses aux questions en fin de conférence, Marie-Pierre Jézégou apporta des éléments sur le tonnage des navires romains, celui-ci, contrairement là aussi à une idée reçue, diminuant avec le temps.

L'après-midi étant bien avancé, c'est sur ces échanges d'information et le voeu de voir les travaux d'installation du musée démarrer que se clôturait cette journée d'archéologie marine.

Jacques Roig

*
* *

« Chronique des heures de l'escapade » à Marseille (19 et 20 juin 1999)

Samedi 19 juin, 7h40 environ, nous commençons à nous rassembler sur un des quais de la gare routière de Perpignan déjà animée par le ballet des cars des lignes habituelles.

Congratulations, échanges de poignées de mains et de bises, constats sur le temps, firent se dérouler les instants qui nous séparaient de l'arrivée du « Raid Corbières », vieux routier habitué des longs trajets, que fit évoluer jusqu'à nous un jeune chauffeur, s'avérant être, d'emblée, maître de lui, prudent et habile à se tirer des difficultés.

Nous partîmes après 1/4 d'heure d'attente d'Annie Pezin qui surgit enfin, mettant un terme aux interrogations inquiètes. Et nous voilà roulant, au rythme de croisière, en ce début de matinée claire, agréable et prometteuse.

L'aire d'Ambrussum nous vit, pour la halte technique durant laquelle

l'aspect basement pratique des choses fut relayé par le plaisir gourmand de grignoter quelques viennoiserie ou sucrerie et d'avalier l'incontournable « petit noir » matinal.

Précédant cette halte, Jean-Pierre et Annie, tandis que roulait notre car, fidèles à la tradition « AAPOïenne », avaient déjà, par micro interposé, donné renseignements, informations et directives touchant à l'aspect culturel de notre séjour à Marseille, et nous avaient dotés de photocopies de base (plan de la zone à explorer et chronologie de la Marseille antique notamment).

A l'aire de Lançon, les voyageurs descendirent et, en petits groupes, sacs et glacières à la main, s'égayèrent dans la zone de pique-nique, investissant tables et bancs à l'ombre, pour une demi-heure de détente joyeuse.

Dans la seconde partie du trajet, d'autres documents furent distribués et commentés, complétant ainsi notre viatique pour assurer le succès des visites à venir et réveiller tout à fait notre curiosité qu'aurait assoupie, sinon, la torpeur de l'heure de la méridienne qui tendait à s'installer sous nos fronts. Les premiers éperons dénudés et crayeux de la campagne marseillaise apparurent, puis les premières zones d'immeubles monstrueux et l'hôpital Nord nous signifièrent que l'arrivée approchait.

Quelques instants plus tard, le Vieux-Port était là, plongé dans l'atmosphère fébrile des préparatifs de la fête collective : celle du 2600ème anniversaire de la naissance de la cité. Le bus déversa sa cargaison en lisière d'une placette joutant le Cours Ballard, à deux pas d'Etap-Hotel, dans la rue Sainte. Alors, nos sympathiques et très dévoués organisateurs s'occupèrent de distribuer les chambres et de donner les indispensables consignes d'usage des lieux.

Après une brève installation et la création de trois groupes de rotation méthodique des visites (Jardin des Vestiges et Musée d'Histoire de Marseille, Docks Romains, Fouilles de l'Alcazar), dirigés par Annie, Bernard, Jacques et

Jean-Pierre, nous plongeons au cœur du programme culturel établi.

Docks Romains

Le musée installé *in situ* dans un authentique entrepôt romain nous révéla de gigantesques *dolia*, véritables containers étanchés à base de poix et de résine pour conserver huiles et vins. Une série de vitrines riches de passé complétait l'intérêt du lieu.

Le Jardin des Vestiges

Le plan photocopié et les précisions de M Comps, nous permirent de situer sur le terrain la « corne » du port antique, les restes vénérables de murailles, le bassin d'eau douce, les traces de la voie romaine et de la porte d'accès à la cité.

Le Musée d'Histoire de Marseille

Une étape particulièrement émouvante fut celle de la découverte des urnes funéraires et des tombes (N.D.A. : leurs moulages vraisemblablement) où gisaient des squelettes souvent couchés sur le ventre. Le culte voulait que le défunt soit protégé par l'obole glissée entre ses dents pour bien disposer Charon à son égard.

A retenir aussi les deux pièces remarquables : une partie de l'épave d'un bateau grec du VI^{me} s. avant J.-C. et une épave romaine du II^{me} s. après J.-C. Une maquette grandeur nature met en évidence la technique de construction navale de l'époque, par tenons, mortaises et chevilles de bois déjà évoquée le dimanche précédent à Port-Vendres. Intéressantes, aussi, les coupes verticales d'amphores à vin, à grains, à poissons dans le sel parlant à l'imagination des enfants visitant ce musée.

Enfin, en clôture des visites du samedi, un des soixante archéologues qui travaillent sur les lieux nous commenta la fouille de l'Alcazar, en l'état ; il nous fit apprécier quelques beaux vestiges de puits du XIII^e s. et nous expliqua un peu les difficultés rencontrées, à cause de la remontée permanente des eaux souterraines, la poursuite des travaux pour atteindre les niveaux antiques d'occupation devant les faire descendre à 8 m encore pour ap-

procher au plus près l'évolution chronologique de ce site et mettre au jour, peut-être, une nécropole antique.

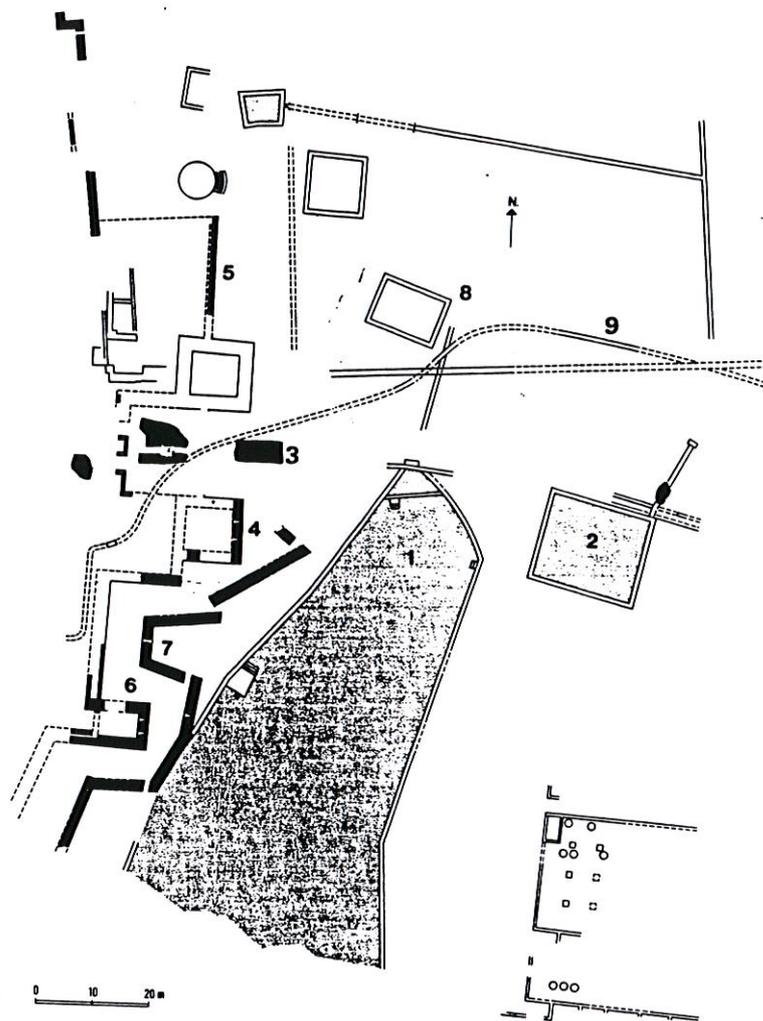
Après quoi, notre groupe descendit le Cours Belzunce où grouillait déjà, en prévision des festivités proches, une foule cosmopolite et chamarrée, traversa la Canebière interdite à la circulation et s'engouffra dans la rue de Rome où la terrasse d'un bistrot permit la halte réparatrice et rafraîchissante. Les deux autres groupes avaient disparu, happés par la foule ou obéissant aux attraits de l'instant. Puis, remontée jusqu'à l'hôtel, petit repos, toilette, « réajustement du maquillage », comme dirait Jean-Pierre, et retrouvailles à l'entrée, à 19 heures. Certains d'entre nous remontèrent la rue Sainte qui ouvrit quelques perspectives sur le Vieux-Port en liesse et un très large panorama depuis le belvédère Saint-Victor. Claude Sales nous nomma certains monuments, émailla ses explications de quelques anecdotes et nous mena ensuite, par la passerelle métallique, jusque dans le dédale de rues du quartier des Galères, en quête d'un restaurant pour le dîner.

Attente dans la bonne humeur, repas dans la bonne humeur, retour au Vieux-Port envahi par une foule compacte, joyeuse et pacifique, arpentage des quais jusqu'à la Mairie, dans les ondulations de la foule et les dominances des sonos annonçant, par étapes, les évolutions rythmées et colorées des intervenants de la parade terrestre déroulée le long de la Canebière, noire de monde jusqu'en haut.

Le reste de notre assemblée s'était volatilisé, ailleurs, pas loin sûrement. Quant à nous, on ne voyait rien du spectacle mais on était là, on participait à la liesse collective, on partageait cette fête unique des 2600 ans de la Phocéenne, née de la rencontre de Protis, venu d'Asie mineure et de Gyptis princesse ségobrigienne, qui offrit l'eau de l'union sacrée à ce marin conduit par Poseïdon jusqu'à cette calanque du Lacydon, voisine de l'embouchure du Rhône. Et là, bâtie à partir de ce que nos imaginations prolifiques évoquent

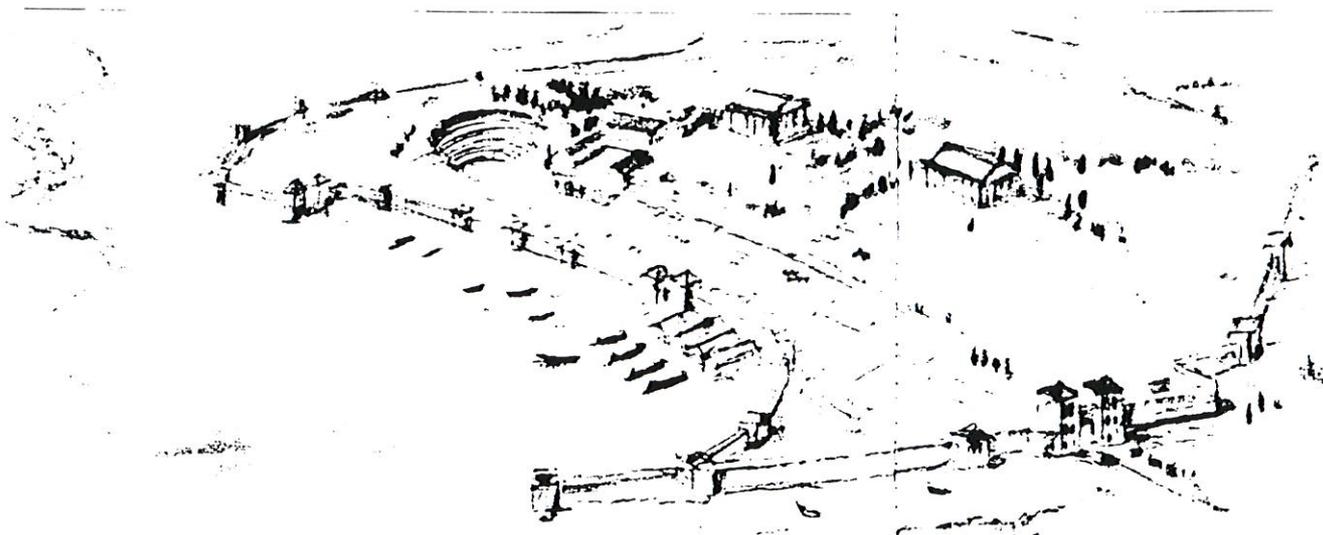
LE JARDIN DES VESTIGES

- 1 - La "corne" du port antique
comblée au Ve siècle après n.è.
- 2 - Bassin d'eau douce
(Ier av.-Ier après).
- 3 - Voie de Rome
(état du IVe après).
- 4, 5, 6 - Muraille hellénistique
(IIe siècle avant).
- 7 - Rempart tardif,
(Ve s. après).
- 8 - Enclos funéraire
(IVe avant n.è).
- 9 - Aqueduc.



Plan F. SALVIAT
les dossiers de l'Archéologie
 n° 154, Novembre 90.

Illustration J.-P. GASSEND, *l'Archéologie* n° 23



Fenêtre sur le Sud

Cette rubrique est tenue par Andrée Basso qui sélectionne et traduit les articles qui lui paraissent dignes d'intérêt dans la presse catalane du sud, sauf pour les deux derniers articles.

Les villes romaines du Tossal del Moro à CORBINS et du Romeral à ALBESA seront ouvertes au public à partir de l'an prochain dans un itinéraire qui sera le préambule d'une route plus large qui atteindra d'autres gisements romains de la province de Lerida. (AVUI 1999)

*
* *

L'exposition sera itinérante et réunit des éléments de 757 gisements. AMPOSTA présente une exposition sur l'art rupestre du Levant

Le Musée de Montsia en Amposta présente jusqu'au 4 juillet la première exposition réalisée sur l'art rupestre de l'arc méditerranéen de la péninsule ibérique après qu'il ait été déclaré patrimoine de l'humanité par l'UNESCO l'an dernier. L'exposition s'articule au moyen de panneaux informatifs qui font connaître les principales manifestations de l'art du paléolithique supérieur dans chacune des 6 communautés autonomes, soit 757 gisements archéologiques. Caprinés, équidés, taureaux, figures anthropomorphes, archers, signes géométriques, traces de doigts, signes linéaires et cercles concentriques sont des dénominateurs communs de l'art rupestre que les hommes du paléolithique ont réalisé sur tout l'arc méditerranéen et que l'UNESCO a décidé, l'an dernier, de déclarer patrimoine de l'humanité. Les 757 gisements se trouvent répartis dans les communautés autonomes de Catalo-

gne, Aragon, Valencia, Murcia, Andalousie et Castille la Manche et sont situés généralement dans des abris ou des grottes. L'art rupestre du Levant se caractérise par le naturalisme avec lequel les auteurs recréaient des troupeaux d'animaux, tandis qu'ils prêtaient une moindre attention aux figures humaines. On note surtout l'usage presque exclusif de la couleur rouge quoi qu'ils utilisaient les blancs et le jaune. L'UNESCO a décidé d'inclure ces gisements comme patrimoine de l'humanité pour leur exclusivité et leur valeur documentaire, pour leur imbrication dans un paysage humanisé de haute valeur écologique et pour la fragilité et la vulnérabilité de ces gisements affectés tant par les agents atmosphériques que par l'action de l'homme. Dans ce sens, l'exposition est aussi un cri d'alarme sur les actions futures dans ces abris, qui très souvent doivent être protégés par des clôtures pour éviter les visites massives telles que les plans de gestion ou leur inclusion dans des zones comme parcs naturels ou culturels.

L'exposition est itinérante et le mois prochain on pourra la visiter au musée d'histoire de Barcelone. Tandis qu'une exposition parallèle uniquement en Espagnol parcourt, depuis le mois d'avril dernier, d'autres communautés autonomes.

(EL PAIS 1999)

*
* *

Selon des études récentes, SANT MARTI D'EMPURIES a été une péninsule

La *Palaiapolis*, ou première ville grecque installée à l'emplacement de l'actuel Sant Marti d'Empuries, à un moment indéterminé des colonisations grecque et romaine, a été unie à la côte

et n'a pas été une île comme on l'avait cru jusqu'à présent. Les scientifiques sont arrivées à cette conclusion après des prospections faites par des techniciens de l'Institut d'Archéologie d'Allemagne. Cette découverte, ainsi que d'autres, ont été présentées hier à Figueras aux IV^{me} Journées d'Archéologie de la Province de Gerona.

La topographie de la zone et surtout, le témoignage de l'historien Strabon (I^{er} av. J.-C. - I^{er} s. ap. J.-C.) ont toujours fait croire aux scientifiques que la colline où se trouve maintenant Sant Marti d'Empurias avait été une île durant les siècles de domination grecque et romaine. La vieille thèse connaît maintenant une importante fissure : les prospections géologiques réalisées ces dernières années démontrent que durant un temps, la colline a été unie à la terre par un isthme. Le directeur du Centre d'Archéologie Subaquatique de Catalogne, Xavier Nieto, a informé les participants aux Journées de cette découverte. Avec ce nouveau centre d'investigation, prend force l'hypothèse que l'un des trois ports de l'Empuries gréco-romaine a été l'abri naturel que l'isthme devait former derrière la colline, jouxtant l'ancienne embouchure du Fluvia. Ce fleuve devait entrer en contact avec la mer au versant nord de la péninsule de manière que la *Palaiapolis* devait se trouver sur la rive droite du Fluvia. Tant la « transformation » de l'île en péninsule que l'existence d'un port naturel sont des questions qui devront faire l'objet de beaucoup plus de recherches. Hier même différentes interprétations parmi les archéologues ont été mises en évidence. Précisément les prospections qui depuis 3 ans sont réalisées sur la côte d'Empuries ont été le thème vedette du débat de clôture des Journées. Le docteur Josep-Maria Nolla, coorganisateur des sessions, a fait remarquer que n'importe quelle nouveauté se rapportant à Empuries peut faire trembler les connaissances de l'histoire immédiate de toute la péninsule ibérique, étant donné qu'Empuries a été le lieu

de débarquement des colonisateurs grecs et romains.

La grande aire qu'occuperaient les ports équivalent à toute la superficie fouillée à Empuries, et les difficultés naturelles de l'archéologie subaquatique font que Nieto soit prudent lorsqu'il fixe des délais pour obtenir des résultats : « il nous faut, en allant bien, dix ans » a-t-il affirmé devant ses collègues. A cause du débat que génèrent, dans la communauté scientifique, les connaissances sur Empuries, on étudie la possibilité de faire, à court terme, une rencontre monographique sur le thème. (EL PUNT du 22/11/998)

*
* *

On recueille dans un livre les conclusions des fouilles de PERALADA. Les auteurs sont les archéologues eux-mêmes

Les fouilles qui ont été faites à Peralada de 1989 à 1995, dans une série de gisements de l'époque ibérique et médiévale, sont analysées dans un livre que finissent de publier six des archéologues qui sont intervenus dans ces campagnes. L'édition décrit les trouvailles et en guise de conclusion, d'abondantes illustrations accompagnent les textes.

Le volume porte pour titre « *La Peralada ibérique et médiévale selon l'archéologie. Les fouilles de 1989 à 1995* ». Il a été écrit par Joan Llinas, Jordi Merino, Manel Miro, Carme Montalban, Lluís Palahi et Jordi Saguera et il a été édité par l'Institut d'Etudes Empordanaises, le Musée d'Archéologie de Catalogne à Gerona et le Patronat Francesc Eiximensis dans la collection Monographies Empordanaises.

Le résultat est un manuel de consultation obligatoire pour ceux qui s'intéressent aux origines de Peralada. Le travail a une volonté de divulgation mais ne peut éviter l'indispensable utilisation du langage spécifique au profit de la rigueur.

Après quelques chapitres d'introduction, le recueil se divise en deux grands groupes. Dans le premier, les auteurs repassent, un à un, les gisements localisés au couvent de Sant Bartomeu de Bell-lloc, la Costa del Recdor, la Place Gran, la Place Ramon Muntaner et la Place de l'église. Dans la seconde moitié du livre chaque chapitre traite monographiquement une période de l'histoire locale à partir des résultats des fouilles : l'assise ibérique et son champ de silos... entre le Ier siècle av. J.-C. et le VIIe ap. J.-C., le haut Moyen Age, la Peralada des vicomtes et le bas Moyen Age.

Les explications relatives au niveau ibérique sont spécialement significatives - Très prospères le VIe et le Ve siècle av. J.-C. - étant donné que, avant d'ouvrir les tranchées en 1989 au couvent de Sant Bartomeu de Bell-lloc, on ne connaissait pas le passé ibérique de Peralada. On a identifié 32 silos et on n'écarte pas qu'il en reste beaucoup plus dans le sous-sol du noyau ancien de la ville. Ces magasins à grains, cependant, n'ont pu être liés à aucun peuplement humain d'après ce qu'affirment les chercheurs. Coïncidant avec la romanisation, à partir du Ier siècle av. J.-C., le site a été abandonné. A partir de ce moment, on fait un saut dans le temps, jusqu'au IXe siècle quand on a de la documentation, pour la première fois, sur le comté de Peralada. Les fouilles de la période concernée ont permis la localisation d'une partie de la fortification du haut Moyen Age élevée au VIIIe siècle sous le couvent San Bartomeu et d'une nécropole avec 25 sépultures.
(EL PUNT du 21/03/1999)

*
* *

Des travaux mettent au jour une maison romaine à BADALONA

Une équipe d'archéologues de Codex, entreprise dépendant de la Généralité, et du musée municipal de Badalona, ont découvert dans les quartiers

du Dalt de la Vila, les vestiges d'une demeure romaine datée, approximativement, du IIème siècle après J.-C. La découverte s'est produite en raison de travaux pour la construction de logements dans la rue de Llado que l'entreprise CONBASA allait mener à bien début juillet. Après avoir démoli une vieille maison qui se trouvait sur les terrains à construire, on a découvert que dans les fondations il y avait des vestiges d'époque romaine très abondants dans cette partie de Badalona. Après la première découverte on a organisé des fouilles de sauvetage auxquelles participent une équipe de 3 archéologues et 8 ouvriers pour récupérer les vestiges qu'on pourrait trouver avant que ne se réalisent les travaux. Maintenant, les deux archéologues qui dirigent les opérations, Marc Bosch et Pepita Padros, ont fait savoir que les vestiges découverts appartiennent à une *domus*. La maison appartenait à une famille de la haute société et ses fondations découvertes à moins d'un mètre de profondeur auraient servi pour soutenir les murs d'édifices postérieurs.

Outre les fondations, on a découvert un sol orné de mosaïque en très bon état de conservation, un hypogée ou pièce pour la conservation d'aliments et de nombreux fragments de céramiques qui seront analysés au laboratoire du Musée de Badalona. La maison est de grandes dimensions, occupe presque la totalité des 480 m² du terrain et, après avoir retiré la terre qui couvrait les fondations, on peut observer la distribution des pièces qui la formaient.

D'après Marc Bosch, il est très probable que cette maison, avec la connue Maison Romaine de Badalona, également située dans la rue de Llado, devaient faire partie d'un même îlot. Les travaux se poursuivront jusqu'en octobre et la Commission du Patrimoine de la Généralité devra décider ce qu'il convient de faire de ces vestiges archéologiques.

(EL PAIS du 01/09/1999)

*
* *

Les archéologues mettent au jour 8 amphores au PLA DE PALOL à PLAYA DE ARO

A la villa romaine du Pla de Palol, à Playa de Aro, ont été mises au jour 8 amphores dont une pratiquement intacte, ce qui confirme avec d'autres trouvailles, l'importance de ce gisement. Le terrain vague qu'on est en train de fouiller, d'une superficie de 10000 mètres carrés, laisse à découvert une partie de ce qui a été une importante exploitation agricole qui a fonctionné du Ier siècle après J.-C. jusqu'au VI^{ème} siècle. Joan Llinas, l'archéologue qui dirige la fouille, a fait remarquer son importance et souligne l'aide de la mairie qui a pris en charge le coût de celle-ci.

Joan Llinas explique que la villa du Pla de Palol a été très importante et de grandes dimensions comme il découle de l'étude des vestiges qu'on est en train de fouiller. Le Pla de Palol, situé à l'entrée de Playa de Aro, en venant de Palamos, est une zone fortement urbanisée, ce qui rend impossible la reconstruction de la villa romaine dans sa totalité. Joan Llinas souligne que la partie du gisement qu'on est en train de fouiller a des dimensions notables et définit que l'exploitation agricole devait être très importante. Il croit qu'une centaine de personnes y vivaient.

La fouille se fait en deux phases ; une première intervention sur la partie la plus élevée du terrain, qui est un terrain vague municipal qualifié de zone verte. Cette partie est la mieux préservée à la différence de la seconde zone qui est beaucoup plus dégradée d'après ce qu'il a découlé des premières prospections.

Les fouilles ont mis à découvert, outre 8 grandes amphores, une partie de la cour avec des constructions de chaque côté et un couloir parallèle à la cour ainsi que diverses habitations, Joan Nolla est convaincu que la zone de

fouille correspond à la partie « travail » de la villa et donc laisse penser que la partie résidentielle est totalement perdue suite à l'urbanisation de la zone.

La mairie de Castel-Playa de Aro a l'intention de convertir le terrain vague en parc archéologique, suivant la ligne qui consiste à préserver le patrimoine historique et artistique de la municipalité.

(EL PUNT du 14/07/1998)

*
* *

Des sépultures d'époque romaines sont mises au jour à BARCELONE

Sept sépultures d'une nécropole romaine tardive ont été découvertes au Raval de Barcelone au sous-sol d'un terrain où l'on est en train de construire des immeubles.

Le chef du Service d'Archéologie de Barcelone, Ferran Puig, a expliqué que le terrain présente des niveaux de bases avec des restes minimes de niveaux préhistoriques appartenant au néolithique à mettre en relation avec le site proche localisé en 1990 à la caserne de la Guardia Civil.

De l'époque préhistorique on a trouvé des vestiges de céramiques faite à la main et du jaspé utilisé pour les pointes de flèches. Sur ce niveau préhistorique sont apparues 7 tombes d'époque romaine tardive (III^e-V^e) qui complètent la connaissance que, ces dernières années, l'on a eu d'une vaste nécropole localisée près du monastère de Sant Pau del Camp.

Il s'agit, selon Puig, de tombes de classe sociale basse qui seraient, en fait, « les premières sépultures chrétiennes de la ville puisqu'il n'y a pas de matériel funéraire ». La majorité ont une couverture de tuiles romaines en céramique avec une disposition de section triangulaire. Dans une il y a deux squelettes et une autre, simple fosse sans couverture, contient le squelette très bien conservé d'un enfant auquel poussaient les dents de sagesse et qui souffrait de ca-

ries. D'époque antérieure à l'utilisation de ce terrain comme nécropole, ont été trouvées des structures architecturales du Ier et IIe siècle qui, selon Puig, pourraient correspondre aux assises d'une villa suburbaine de *Barcino*. Le projet d'intervention a été divisé en deux phases. La première, en juillet, va servir à faire des sondages. La seconde, qui se développe parallèlement à la construction des logements, sert pour étudier les différents moments historiques sur une surface d'environ 500 m².

Le groupe PRYCO, promoteur de la construction des logements, a destiné 9 millions de pesetas au financement des travaux archéologiques.

(AVUI du 10/02/1999)

*
* *

La nef de la cathédrale de GERONA sera à nouveau fouillée mi-février

La recherche archéologique à la cathédrale de Gerona reprendra les prochaines semaines dans le cadre du programme Progress. Les prospections comprendront la nef où l'on essaiera de suivre les limites du temple roman et l'extérieur pour définir l'ancien perron. En outre, des travaux auront lieu au Pont Major et à l'extérieur de l'ex-collégiale de Sant Feliu pour rechercher le cimetière juif et diverses structures médiévales. L'an dernier, les résultats ont été positifs, c'est pourquoi la nouvelle campagne a soulevé beaucoup d'espoir.

En ce moment, l'équipe qui dirige la prospection n'a pas tout à fait décidé la date du début des travaux mais il semble que ce sera probablement à la mi-février. Le programme de cette année représente la continuation du travail de l'an dernier qui a donné de si bons résultats. De même qu'en 1998, le plus intéressant des prospections de Progress, initiative internationale impulsée par la mairie de Gerona avec l'aide de l'UDG qui expérimente l'utilisation du radar dans le domaine de

l'archéologie, sera les investigations dans la cathédrale, monument qui a traditionnellement attiré l'intérêt des historiens locaux.

L'église romane : il y a un an, sous les dalles de la partie de la nef qui donne sur la façade principale, sont apparues les premières assises du mur ouest de l'église romane qui a été consacrée en 1038. La construction de l'actuelle église gothique s'est faite sur la base du vieux bâtiment ce qui a facilité la conservation des structures dans le sous-sol que nous connaissons maintenant. La trouvaille, longuement espérée par les historiens, a été qualifiée « d'extraordinaire ». Durant quelques jours du mois de février de l'an dernier, les visiteurs de la cathédrale ont pu voir, entre autres éléments, les pierres de taille du mur, quatre marches correspondant au perron et les emboîtements des niches qui auraient contenues les restes de la comtesse Ermesenda qui a financé la construction de la cathédrale, et de Ramon Béranger II.

Le perron : les nouveaux travaux élargiront l'aire à étudier vers l'intérieur de la nef, mais aussi dehors. A l'extérieur de la façade principale, où l'an dernier ont été captés par les radars les marches antérieures aux escaliers actuels, on tâchera d'obtenir plus d'informations. Les archéologues de l'UDG ont l'espoir d'y identifier le perron romain qui, si l'hypothèse se confirme, aurait été en service jusqu'à la fin du XVIIe siècle époque où s'est construit le perron actuel. En principe, démonter les escaliers qui sont très détériorés, ne se fera pas tant que ne s'exécute pas le plan directeur de restauration de la cathédrale qui se prépare tout juste.

Sant Feliu et le Boeuf d'Or : les investigations reprendront à l'extérieur de l'église de Sant Feliu et au Pont Major où aurait été situé le cimetière juif ou Boeuf d'Or. Des légendes y situent une série de trésors enterrés quoique ce que cherchent les scientifiques soient des restes funéraires qui permettent de rassembler plus d'informations sur les cou-

tumes de la communauté juive qu'a eu Gerona au Moyen Age.

PROGRESS est un programme financée par l'Union Européenne et impulsé par la mairie de Gerona où participent aussi des institutions de Caler, Bastia et Athènes. Le premier objectif est d'expérimenter le système de prospections au radar et de prouver sa fiabilité dans le domaine de l'archéologie. Si cela fonctionne, et pour l'instant les simulations sont très positives, à moyen terme les villes possédant un riche patrimoine dans le sous-sol sauront ce qu'elles y ont avant d'entreprendre un travail.
(EL PUNT du 18/01/1999)

*
* *

La restauration d'une maison à CIUTAT VELLA (BARCELONA) met à jour des peintures gothiques de très grande valeur

La réhabilitation d'un édifice privé situé entre les rues barcelonaises Basea et Argenteria à Ciutat Vella, a mis au jour des peintures murales polychromes datées du XIII^e s. qui se trouvent dans un état de conservation « partiellement bon ». D'après les experts, la découverte est exceptionnelle. Par leur contexte, situation, thématique et chronologie, les peintures sont uniques à Barcelone et seront d'une grande utilité pour documenter l'activité des ateliers de peinture du 1^{er} Gothique, phase très peu connue jusqu'alors, ainsi que quelques usages et coutumes de l'époque.

L'ensemble, composé de deux plafonds structurés en franges thématiques horizontales, d'une superficie de 20 m², occupe les étages supérieurs d'une tour urbaine. La thématique principale est chevaleresque et militaire : dans une de ses franges les mieux conservées, la fresque montre une bataille entre chevaliers de deux villes chrétiennes. A côté des cavaliers, apparaissent des éléments décoratifs, parmi les-

quels divers motifs géométriques et végétaux joints à d'autres fantastiques comme des bêtes mythologiques et des animaux à faciès humains.

Rosa Alcoy, professeur d'art médiéval à l'Université de Barcelone, a expliqué : « Nous nous trouvons devant un nouvel exemple de peinture civile barcelonaise gothique, qui a dû décorer de nombreux espaces privés et publics et dont nous ne connaissons aujourd'hui qu'un très petit échantillon. La découverte démontre qu'au XIII^e siècle, Barcelone était beaucoup plus plurielle que nous ne pouvions supposer jusqu'à présent ». Les peintures sont équivalentes à celles qui sont conservées au Salon du Tinele et au Palais Caldes (Musée Picasso).

D'après elle, une des qualités les plus notables de cette découverte consiste dans le tracé stylisé des figures et dans le grand détail des dessins dans lesquels apparaissent des écus héraldiques reconnaissables, les vêtements et les armes des chevaliers, les harnais des chevaux et les coiffures de quelques personnages civils.

(EL PAIS du 31/10/1998)

*
* *

Découverte en CANTABRIA des restes d'un galion espagnol

Des chercheurs du Musée Maritime du Cantabrique ont découvert, face au port de Santona (Cantabria), les restes du bateau *Notre Dame de la Conception*, le premier galion (coulé en 1639) authentique trouvé jusqu'à présent. L'apparition et l'identification des restes est appelée à susciter un réel intérêt dans les universités et les musées. Jusqu'à présent, les épaves trouvées aux Caraïbes ou aux Philippines, souvent attribuées à des galions espagnols, correspondaient toujours à des navires marchands. « Il s'agit des restes du premier galion espagnol trouvé dans des fonds marins qui date de l'époque de la grande expansion océanique » affirme

Jose Luis Casado Soto, directeur du Musée Maritime du Cantabrique. Il assure que les restes localisés à seulement 70 mètres devant le port de Santona, entre 4 et 11 mètres de profondeur, sont ceux du galion espagnol Notre Dame de la Conception. Son identification a été possible grâce à de très laborieuses visites aux Archives de Paris, Simancas (Valladolid) et du royaume de Galice, le galion coulé étant bateau amiral de sa flotte de guerre.

Au cours des campagnes qui ont été menées à Santona par des archéologues subaquatiques qui ont été immergés environ 500 heures, on a obtenu des renseignements précis sur le galion, construit en bois de chêne et armé avec les premiers canons de fer coulé fondus en Espagne, aux usines de Lierganes et La Cavada. Le Notre Dame de la Conception de 50 tonnes de capacité, devait mesurer 50m de long et disposait d'un équipage d'environ 300 hommes. Il a coulé le 16 août 1639, lorsque l'équipage a opté pour l'incendier et le couler pour éviter qu'il ne tombe entre des mains ennemies.

Environ 80 mètres carrées de la structure de bois de chêne peuvent se voir sous un tumulus de pierres accumulées tout au long de deux siècles et demi. Le bateau était le plus solide navire de guerre de l'époque et un exemple de l'excellente construction des chantiers navals espagnols. Il venait d'être lancé à Deusto et, en route pour la Galice, il a été surpris par la flotte de guerre française.

(EL PAIS du 24/10/1998)

André Basso

*

* *

**Archéologie en Empordan
Fouilles programmées de Panissars, versant sud (site *Camí de Panissars*)**

En janvier 1993, Ch. Gavage, du Perthus (équipe de fouilles de Panis-

sars), découvrait un nouveau site romain sur le versant sud du col de Panissars, à environ 200 m en aval des ruines du trophée de Pompée (FP G. Castellvi, 1985-93 ; J.M. Nolla, I. Rodà, 1990-93). Un certain nombre de prospections menées conjointement avec nos collègues sud-catalans permirent d'établir avec J. Kotarba que ce site -qui restait à déterminer- livrait un mobilier archéologique datable dans un premier temps des années 50 aux années 130 ap. J.-C.

Suite aux fouilles de Panissars, qui avaient notamment permis de reconnaître le tracé de la *via Augusta* en direction du territoire de La Jonquera, et à nos travaux sur les *viae Domitia et Augusta* dans la traversée des Pyrénées, il apparaissait intéressant de poursuivre la connaissance de cet important passage par la fouille de ce nouveau site routier situé à l'entrée de l'Espagne romaine. Engagée dans une demande financière auprès de la Communauté Européenne (programme Interreg), la municipalité de La Jonquera budgétisa la fouille du site en partenariat avec la Generalitat de Catalunya et l'université de Gérone. Ainsi la fouille du site a-t-elle pu être programmée pour trois campagnes annuelles de six semaines chacune (1998-2000), sous la direction de Lluís Palahí, enseignant-chercheur à l'université de Gérone.

Au cours d'une première campagne tenue en juin et juillet 1998, l'équipe de Ll. Palahí mettait au jour un ensemble de murs et un mobilier qui confirmait l'existence d'un site du Haut Empire avec une extension dans le IIe s. ap. J.-C. Demeurait l'hypothèse d'une identification possible avec la station routière d'*ad summum Pyrenaeum*. Jusque là rien ne permettait de confirmer ni d'infirmier celle-ci.

Cette année la campagne s'est tenue de fin juin à début août. Un article du quotidien empordan *El Punt* tire un premier bilan de ces dernières fouilles dans son édition du 12 août. Il apparaîtrait, selon Ll. Palahí, que les structures mises au jour (« magasins, étables, (petits) thermes ») conforte-

raient l'hypothèse d'une identification des vestiges à celles de la *mansio* du *summum Pyrenaeum* des itinéraires antiques. Il faut par ailleurs noter que les murs mis au jour recèlent des blocs de grès en grand appareil, remplois possibles du trophée républicain de Panisars à moins qu'il ne s'agisse de matériaux prévus pour la *mansio* elle-même ?

Nous attendons beaucoup de la prochaine campagne, de l'an 2000, qui pourrait nous révéler définitivement le plan de cette station et sa liaison avec la voie qui passe entre les structures mises au jour et le contrefort du col de Panisars, ainsi que la fourchette chronologique de ses différentes occupations. Affaire à suivre...

Georges CASTELVI

*
* *

A propos du trésor de Sant Pere de Rodes (XVIe s.) ... et des monnaies de l'Église des Dominicains à Perpignan

Dernièrement a été présenté à Barcelone le fameux trésor de Sant Pere de Rodes

découvert en mai 1989 lors de travaux de fouilles et de restauration entrepris dans les locaux du monastère. Cette présentation publique trouve un heureux prolongement dans le catalogue édité à cette occasion sous la plume de Teresa Marot, conservatrice du cabinet numismatique de Catalunya, assistée de Montserrat Mataró et Anna M. Puig, archéologues : *El Tesoro de Sant Pere de Rodes. Moneda, comercio y arte a principios del siglo XVI*, édition du Museu Nacional d'Art de Catalunya, Barcelona, 1999. De cet ouvrage nous tirerons les notes qui suivent.

Découvert sous le dallage d'une pièce de la maison de l'abbé, sans que l'on connaisse la raison spécifique de son enfouissement ni l'auteur de celui-ci, le trésor, caché dans un *albarello* ou pot à pharmacie, recelait 658 monnaies frappées entre le milieu du XIVe s. et l'année 1521, comprenant 348 monnaies d'or et 310 d'argent.

Les monnaies d'argent se répartissent en 290 *croats* de Barcelone et 18 de Perpignan, au nom de Ferdinand II (1479-1516), ainsi que 2 monnaies de Castille au nom des rois catholiques. Outre la couronne d'Aragon, les monnaies d'or proviennent par contre de plusieurs horizons européens dont voici un inventaire succinct :

- **Couronne d'Aragon et des Etats alliés** : 106 monnaies (Ferdinand II, excepté quelques unes de Naples émises sous Alphonse IV d'Aragon ou Ferdinand Ier de Naples) : Perpignan (1), Valencia (44), Majorque (3), Sicile (9), Naples (22) et Barcelone (27) ;
- **Castille** : 38 (La Corogne, Burgos, Tolède, Séville, Grenade) ;
- **Portugal** : 14 (Lisbonne, entre 1438 et 1521) ;
- **France** : 12 (Lyon, Crémieu, Grenoble, Montélimar, Montpellier, Limoges, Tours et Troyes, depuis 1422) ;
- **Etats italiens** : 125 : Venise (33), Florence (12), Luca (13), Bologne (28), Sienne (4), Gènes (2), Ancone (1), Rome (2), Papauté (11), Savoie (4), Milan (6), Modène (1), Ferrare (1), Urbino (2), Saluzzo (4), Mantoue (1) ;
- **île de Rhodes** : 6 ;
- **archevêché de Salzbourg** : 1 ;
- **Bohème** : 1 ;
- **Hongrie** : 45.

Cette thésaurisation porte témoignage des flux d'échange dans le premier quart du XVIe s. entre la Couronne d'Aragon et la Méditerranée occi-

dentale, notamment avec Venise mais aussi avec d'autres ports comme Lisbonne et Séville. Des routes commerciales apparaissent en direction d'un

port ou d'un autre de la Méditerranée : en liaison avec la vallée du Rhône (Grenoble, Crémieu, Lyon, Montélimar) et des villes plus « périphériques » comme Montpellier, Limoges, Tours, Troyes ; route de Bohême et de Hongrie par Venise (accords commerciaux connus) ; Etats italiens liés avec les Etats catalans ou avec Venise, sorte de plaque-tournante du commerce méditerranéen ; route de Rhodes à la Sicile.

Nous ne pouvons nous empêcher de faire ici un rapprochement avec l'étude des 536 monnaies mises au jour dans les fouilles du jubé de l'église des Dominicains de Perpignan en 1985-86 et publiées dans le cadre des *Xe Journées d'Etudes Numismatiques de Perpignan*, édition du Musée Puig, Perpignan, 1995.

Ces monnaies n'appartenaient pas à un trésor, c'est un ensemble de monnaies provenant d'un remblai mis en place vers le milieu du XVIIe s. Pas de monnaies d'or, peu en argent, essentiellement des petits bronzes et des cuivres. Cependant, même si les caractéristiques des deux lots ne sont pas comparables tant par la destination-même des pièces (thésaurisation dans un cas, "rejets" (?) dans l'autre), ni par leur valeur (or et argent d'un côté, petites monnaies divisionnaires de l'autre), ni même par leur fourchette chronologique (milieu XIVE aux années 1520 pour le trésor, fin XIe-milieu XVIIe pour les autres), cependant on ne peut s'empêcher de souligner ici aussi l'existence probable de routes commerciales mettant en relation Perpignan et le monde extérieur.

Quelques données comparatives :

	Trésor de Sant Pere de Rodes	Lot de monnaies des Dominicains de Perpignan
<i>nbre de mon. catalanes</i>	414 / 658	493 / 536
pourcentage	63	92
nbre et % mon. Perpignan	19 : 2,8	250 : 46,6
nbre et % mon. Barcelone	317 : 48,1	115 : 21,4
nbre et % mon. Valencia	44 : 6,6	25 : 4,6
nbre et % mon. Majorque	3 : 0,4	4 : 0,7
nbre et % mon. Sicile	9 : 1,3	34 : 6,3
nbre et % mon. autres cités	22 : 3,3	65 : 12,1
<i>"étrangères"</i>	244	43
pourcentage	37	8
nbre et % mon. Castille	38 : 5,7	1 : 0,2
nbre et % mon. Portugal	14 : 2,1	1 : 0,2
nbre et % mon. France	12 : 1,8	33 : 6,1
nbre et % mon. Etats italiens	125 : 19	5 : 0,9
nbre et % mon. autres états	55 : 8,3	3 : 0,5

D'une façon générale, on observe un « resserrement économique » de Perpignan qui dépend plus de ses échanges avec le reste des pays catalans (92 % de monnaies catalanes) qu'avec le monde extérieur (8 %). Dans le trésor de Rodes, seulement 63 % des monnaies sont catalanes ; 22 monnaies catalanes proviennent de Naples. Les 65 monnaies cata-

lanes du lot des Dominicains proviennent quant à elles de cités « intérieures » : Gérone (9), Puigcerdà (32), Lérida (1), Vic (1), Aragon (3), ... Perpignan semble autant tournée vers la Catalogne intérieure et les Pyrénées que les ports de commerce catalans. A noter la présence de monnaies d'Etats italiens alpins (Savoie, Milan, Asti, Gê-

nes) ou de l'Apennin (Pérouse) et une monnaie des Pays-Bas méridionaux. Sont-ce là de véritables témoins d'un commerce direct avec Gênes ou les Pays-Bas ou plutôt un lot de monnaies venues par un intermédiaire catalan ?

On voit que l'identité du ou des possesseurs est primordiale pour expli-

quer l'origine des monnaies : l'abbé ou un riche marchand barcelonais dans un cas, de petites gens de Perpignan dans l'autre.

Georges Castellvi, Bernard Dautres

Notes de lecture

Notes de lecture 1999 sur trois ouvrages à connaître :

***Lieux et légendes du Roussillon et des Pyrénées catalanes* par Jean ABELANET**

Je ne veux pas revenir sur les éloges mérités que le dernier livre de Jean Abelanet a reçus dans la presse et je n'ai d'ailleurs plus grand chose à dire après l'analyse qu'en a faite Bernard Rieu dans l'Indépendant du 22 juin dernier. Je m'adresse donc à ceux qui auraient pu passer à côté de cet ouvrage et je les invite à le lire sans tarder car il y parle de nos racines, une fois de plus ; mais attention, il le fait de la façon la plus périlleuse et la plus délicieuse qui soit.

La plus périlleuse qui soit, c'est sans doute celle qui consiste à remonter aux sources des légendes pour en expliquer le sens caché. Nous le savons, à revisiter les mythes le danger est d'y investir ses propres fantasmes ou son idéologie. On a déjà vu comment les pangermanistes ont pu travestir des légendes aryennes et le mythe de la civilisation indo-européenne (voir à ce propos les travaux de Jean-Paul Demoule). Plus près de nous, mais dans la même direction, on se souvient aussi de ce qu'est devenu le mythe de l'Atlantide sous la plume de Louis Pauwels et Jacques Bergier dans *Le matin des magiciens*.

Bien sûr, rien de tel avec Jean qui met ici toute son érudition classique, toutes ses compétences en préhistoire, tout son savoir de terrain pour explorer, décortiquer les légendes qu'il a recueillies. Suivant les traces des folkloristes du début du siècle, devenus ethnologues aujourd'hui, c'est en les analysant sous plusieurs angles, y compris celui des textes d'archives qu'il a pu dé-

couvrir, qu'il nous montre le mieux la nécessité de conserver ce fragile patrimoine.

À la lumière de ces divers éclairages, il a donc entrepris un travail sur la longue durée, remontant parfois jusqu'à la préhistoire. C'est finalement là une démarche parallèle à celle de l'archéologie, sans compter qu'à travers la géographie des terroirs, l'analyse toponymique des cadastres, elle nous donne à revoir l'espace des Pyrénées catalanes, lui donnant plus de profondeur. En témoignent à la fois la belle illustration de la couverture et les 225 références aux lieux de légendes dans l'index des localités des P.-O., de l'Andorre et du Principat (je les ai comptées !).

La plus délicieuse façon qui soit, c'est aussi de nous conter avec faconde ces histoires de l'enfance que nous avons oubliées ou que nous ignorons quand les bergers en sont les seuls dépositaires. Et les commentaires de ces récits, sans aucune concession pour la crédulité naïve et la superstition de nos aïeux, ne distillent pourtant aucun mépris, aucune ironie. Avec une sympathie amusée, Jean nous laisse entrevoir les réalités qui se cachent derrière ces lieux de vénération où, telle une poupée russe, le héros antique s'emboîte dans le saint médiéval. Ce travail de décryptage, il le fait aussi pour les fables les plus insolites de dragon ou de géant, de fée ou de sorcière, de diable ou de sarrasin.

Tant pis pour l'esprit de Voltaire ! Mais c'est quand même en respectant l'humaniste des lumières qu'il redonne à ces contes et légendes populaires une autre vie, une dimension certes désacralisée, mais cependant émouvante. En fait, une épaisseur charnelle qui nous autorise à les assumer sans complexe.

Il faut lire le livre de Jean Abe-
lanet et, lorsque vous raconterez à vos
enfants ou petits enfants ces savoureu-
ses légendes que vous aurez reçues en
mémoire, vous les chargerez de ce sub-
til mystère que seuls savent donner à
leurs fables ambiguës les conteurs unis
par la pensée à l'origine des mythes.

Michel Martzloff

*
* *

***Les civilisations postglaciaires. La
vie dans la grande forêt tempérée***
par Michel BARBAZA

Le titre peut paraître énigmati-
que. C'est celui d'un livre que nous de-
vons à Michel Barbaza, un voisin
«*gavatx*» de l'Aude, aujourd'hui Profes-
seur de Préhistoire à l'Université de
Toulouse. L'auteur ne nous est pas in-
connu, d'abord parce qu'il a fouillé dans
le département, à la Coma dels Adoutx
et surtout parce qu'il a participé à notre
cycle de conférences avec une presta-
tion très écoutée sur l'Épipaléolithique-
Mésolithique dont il était un spécialiste
à l'époque -déjà lointaine- où nous nous
réunissions aux Archives départementa-
les.

Dans cet ouvrage, il présente le
même thème, mais à l'échelle de l'Eu-
rope tout en intégrant l'avancée des
connaissances sur les cinq millénaires
de préhistoire ayant succédé à la der-
nière glaciation. Il faut savoir que c'est
probablement dans cette période de
transition précédant l'installation de la
société paysanne dans nos régions que
le renouvellement de nos conceptions
est le plus important depuis une quin-
zaine d'années. C'est donc un pari réussi
pour l'auteur que d'en avoir fait la syn-
thèse en seulement 126 pages, tout en
abordant l'historique des recherches, les
changements dans la culture matérielle
et dans l'art d'une part et, d'autre part,
les relations complexes de ces muta-
tions avec les profonds bouleverse-
ments environnementaux que nous

connaissions désormais assez bien pour
cette époque.

Partant des phénomènes astro-
nomiques qui ont provoqué le réchauf-
fement actuel, il y a 13 000 ans, l'auteur
a eu le souci de mettre à la portée d'un
large public, mais sans en faire une ca-
ricature, l'évolution dialectique de cette
composante environnementale. On y
voit la nouvelle influence océanique af-
fronter les masses continentales, le cli-
mat méditerranéen progresser depuis
les péninsules méridionales tandis que
les littoraux sont submergés par la re-
montée des eaux marines. Change-
ments de milieux donc qui évoluent dif-
féremment selon les régions, marquant
une recomposition notable de la flore et
de la faune sur notre continent.

Les implications de ces données
fondamentales pour l'homme sont au
centre du propos. La thèse sous-jacente
est de montrer la pesanteur de l'élé-
ment végétal sur les changements in-
tervenus dans les sociétés préhistori-
ques et dans leurs mentalités, en parti-
culier grâce à l'analyse de la diète ali-
mentaire issue de la chasse, de la col-
lecte ou de la cueillette. Mais c'est dans
le domaine du répertoire artistique que
son interprétation en la matière est la
plus osée, novatrice. Parallèlement, il
insiste aussi sur la colonisation de nou-
veaux espaces : la haute montagne dans
les Alpes, mais aussi la haute mer avec
la chasse des cétacés sur l'Atlantique et
le peuplement de la Corse par exem-
ple.

La présentation des différentes
cultures qui se succèdent sur de vastes
territoires (il parle de civilisations mais
je trouve le mot un peu déplacé pour
ces époques) occupe un long chapitre.
Depuis le Portugal jusqu'aux fjords nor-
végiens de l'Arctique, depuis la mer
Caspienne jusqu'au lac Ladoga, il nous
invite à suivre la progression des élé-
ments novateurs qui marquent chacune
d'entre elles. L'utilisation des microli-
thes géométriques liée à l'arc en est
une. Une autre est l'art géométrique sur
galet.

Parmi les zones d'impulsion, les péninsules méditerranéennes semblent avoir joué un rôle déterminant alors que le mode de vie mésolithique paraît également précoce sur le littoral atlantique des Cantabres pour des sociétés chasseresses vivant dans un contexte d'abondance associé à la pêche et à la collecte des mollusques. Sociétés prédatrices où la pêche tient un rôle essentiel, le Maglemosien des tourbières danoises et le Mésolithique des Portes de Fer, à Lepenski Vir, sur le Danube, forment des pôles originaux et tardifs se trouvant en concurrence avec le Néolithique d'obédience orientale.

L'auteur reste cependant très prudent. Dans le texte, l'articulation de ses phrases rend bien compte de cette complexité et de la nécessaire nuance qu'il tient à apporter à son interprétation. Rien de péremptoire, par exemple, sur le subtil problème d'une coexistence des derniers chasseurs magdaléniens avec les premiers Aziliens dans nos Pyrénées. C'est pourtant une problématique que Michel Barbaza connaît bien à travers les riches gisements de la Balma de la Margineda en Andorre et de Troubat dans les Hautes Pyrénées qu'il a fouillés et qui en sont l'une des clefs.

Ce petit ouvrage s'inscrit donc parfaitement dans l'esprit de la collection « La maison des roches », dirigée par Jean Clottes qui vise, parmi d'autres, à vulgariser la préhistoire. Mais cette synthèse est sans équivalent sur le thème de l'Épipaléolithique-Mésolithique. La densité de l'information dans un large panorama sur les différentes cultures de cette période qui intègre toutes les dimensions de l'activité humaine, avec une large place offerte à l'art, fera certainement autorité et pourra servir de guide aux étudiants, mais dans une formule moins scolaire et plus agréable de présentation que la collection « Que Sais-Je ? » aux P.U.F.

Ceci dit, un petit carton jaune à l'éditeur pour avoir inversé les pages 12 et 13 et avoir télescopé une ligne à la page 118. Mais un bravo par contre

pour avoir émaillé le texte d'une abondante illustration couleur de qualité qui en justifie le prix. Ainsi, aux vues des principaux gisements éponymes dans leurs paysages actuels, à celles des sols d'habitats ou des sépultures, se mêlent de splendides photos d'outillage microolithiques, de harpons et d'objets d'art (le plus souvent dues à l'auteur), ainsi que des schémas diacritiques sur l'industrie, de bons dessins à la plume des mobiliers exceptionnels caractérisant le Mésolithique nordique, telles les pirogues, les nasses, les arcs, les skis, les récipients d'écorce...

Lisons ce livre si nous voulons comprendre ce qui se passe après le Tardiglaciaire dans une Europe déjà « chevelue » où l'espace est de plus en plus fermé par la forêt, alors que le Sahara recommence à s'irriguer de grands lacs et que, dans le croissant fertile du Proche-orient, véritable Éden formé d'une giboyeuse savane à graminées, ont pris racine les sociétés humaines qui inventèrent l'agriculture et l'élevage.

L'ouvrage est disponible, pour le prix de 98 F, en écrivant aux éditions Faton (B.P. 90, 21803 QUETIGNY) mais aussi en vente au Musée de Tautavel.

Michel Martzloff

*
* *

Nouvelle histoire du Roussillon sous la direction de Jean SAGNES

Figurant parmi les auteurs, je ne puis vous présenter cet ouvrage sans préciser que ma sympathie à son égard est dépourvue d'arrière pensées mercantiles. D'ailleurs, ma modeste contribution au chapitre traitant de la Préhistoire me met à l'abri d'une tentation spéculative et, pour le reste, je dois dire que j'ai découvert ce livre en même temps que le public. Enfin, d'autres que moi pourraient présenter dans ces pages un salutaire point de vue critique même si, à propos de la Préhistoire ancienne, il faut avouer d'emblée qu'il est

regrettable de ne pas avoir pris en compte l'apport incontournable de la thèse récente de Marc Calvet dans la problématique sur la chronologie des terrasses alluviales du quaternaire et des industries préhistoriques qu'elles recèlent (mais on trouvera une explication de cette carence plus loin).

Comme l'indique le titre, mais aussi la collaboration de onze auteurs universitaires (ou associés) sous la direction de Jean Sagnes, il ne s'agit pas ici d'une compilation érudite des nombreuses ouvrages traitant du Roussillon. La volonté qui a présidé à la rédaction était d'aller au-delà de la synthèse, déjà collégiale, réalisée en deux tomes dans *Le pays catalan* sous la même direction et paru en 1983 et 85. Cette volonté était l'expression d'une réalité qui ne sautait pourtant pas aux yeux de tout le monde, à savoir le foisonnement récent des recherches sur la géographie, l'archéologie et l'histoire des P.-O. et leurs marges ibériques ou languedociennes.

Nul doute que, depuis vingt ans, le développement de l'Université de Perpignan a pris la plus large place dans cet essor des connaissances quoique d'autres -et en particulier notre association- y aient joué aussi un rôle non négligeable. C'est sans doute pourquoi l'ex-président de notre université à voulu rendre compte le plus largement possible de toutes ces contributions nouvelles, en particulier des maîtrises, D.E.A et Thèses, le plus souvent ignorées dans les ouvrages dédiés à un large public. Chercheurs et passionnés trouveront donc dans les trente pages de références bibliographiques commentées à la fin de l'ouvrage, une précieuse mine de renseignements.

Si cette *Nouvelle histoire du Roussillon* propose, en moins de 350 pages, de prendre en compte l'avancée des recherches sur le peuplement de notre contrée depuis les origines jusqu'à l'actuel -et le poids de la bibliographie montre que la tâche, quasiment impossible pour un seul, n'est pas facile à plusieurs- il exprime également une as-

sez forte originalité par rapport à ce qui fut précédemment écrit. En témoignent par exemple les deux regards qu'Alice Marquet et Gilbert Larguier portent, chacun séparément, sur la période post-féodale où se constitue le cadre moderne de l'Europe, l'un visant l'angle politique et culturel des relations internationales jusqu'à la mort du Roi Soleil, l'autre scrutant au plus près les enjeux sociaux et les courants économiques jusqu'à la Révolution.

Par ailleurs, j'ai bien aimé le chapitre que Jean Sagnes consacre à notre histoire récente, voire immédiate, peut-être parce qu'elle donne tout son poids à l'incidence actuelle de la dimension culturelle sur notre société mais aussi, plus simplement, parce qu'elle se mélange à ma mémoire et fait déjà partie (hélas) de mon histoire personnelle. J'ai pareillement fort apprécié le vif éclairage qu'Aymat Catafau donne au demi-millénaire de ce Moyen-Âge archaïque, quasiment protohistorique chez nous, pendant lequel chrétienté et féodalité se mettent lentement en place. Mais peut-être là aussi, mon manque d'érudition, tout comme de nécessaires économies de mémoire, avaient fini par me faire redouter la longue litanie des généalogies comtales plombant les recueils d'histoire plus événementiels de nos anciens maîtres. Je crois enfin qu'il n'est pas inutile de mentionner quelques péripéties ayant émaillé la livraison de ce livre. Les nombreux reports, puis l'annulation de la contribution d'Henry de Lumley sur la Préhistoire ancienne et Tautavel -rapidement relayée par André Débenath *in file* (sur le fil !)- se sont combinés avec la réorientation éditoriale de la maison Privat pour retarder la parution. Aussi, il faut saluer la performance des éditions Le Trabucaire, d'avoir réalisé l'édition du manuscrit en quelques semaines sans faire aucune concession à la qualité, bien au contraire.

Remarquons à cet égard que l'illustration soutient la comparaison esthétique avec l'avalanche d'images talentueuses qui nous submerge dans les

revues régionales sur le patrimoine (la quasi totalité des clichés est en couleur). Elle offre même un contraste positif grâce à son caractère novateur. Ainsi, l'originalité de très nombreuses vues ouvre une large fenêtre qui permet de percevoir les lieux et objets de mémoire de notre région sous de nouveaux angles (c'est en particulier le cas pour les chapitres touchant à l'archéologie). En ce sens, les figures complètent avec bonheur la perspective des textes et de l'ouvrage.

Restons en là. Pour finir, disons que le grand public doit y trouver son compte, comme les étudiants. L'ouvrage devrait certainement devenir pour eux un utile manuel, même si l'on n'est plus au temps où Michelet écrivait de sa plume les rapaces seigneurs piétinant les récoltes au cours de leurs chasses et fixait pour le siècle à la postérité studieuse des écoles ces images d'Épinal surannées que beaucoup d'entre-nous ont connues (et que nous regrettons un peu quand même !).

Cet ouvrage en témoigne en effet : notre façon de voir l'Histoire évolue de plus en plus vite et nul doute qu'il sera bientôt nécessaire de refaire le point sur celle du Roussillon. Mais que cette dernière mouture soit appétissante, nul doute également.

Michel Martzloff

*
* *

Notes de lecture sur l'article de M. Clavel-Lévêque

« L'identité d'une marche frontière : des Celtibères aux Romains (VIe s. av. J.-C. - Ve s. ap.) » dans *Nouvelle Histoire du Roussillon*, (dir. J. Sagnes), Perpignan 1999, pp. 47-76.

Dans le cadre de cette note, on ne commentera que de la première partie de cet article, c'est-à-dire celle qui concerne la Protohistoire du Roussillon.

Depuis une dizaine d'années les recherches sur le Roussillon ont fait progresser de façon remarquable nos connaissances, entre autres, sur l'Âge du fer. Ces nouvelles données, partiellement inédites, ont néanmoins fait l'objet de quelques publications et d'autres sont à paraître (voir ci-dessous la bibliographie). Inévitablement, elles modifient la perception historique traditionnelle dont on a encore l'écho dans des travaux universitaires parisiens (pour ex. Gailledrat 1997), comme à l'occasion de grandes expositions pourtant toutes récentes (Les Ibères 1998). Le poids des idées est parfois accablant et il y a à parier qu'il faudra un certain temps avant que les nouvelles données soient intégrées dans une vision entièrement repensée.

L'auteur de l'exposé objet de ce commentaire reste attaché, malgré quelques nuances, à la vision « classique » d'un Roussillon protohistorique celtibère, un point que la documentation actuelle invite à considérer sous un angle différent. Le but de cette note de lecture est donc de rendre compte des dernières nouveautés et de les situer dans une perspective historique réactualisée.

Point de départ, l'analyse des sources est riche en enseignements (comparer ce qui suit avec les pages 47-49). En particulier, il apparaît aujourd'hui avec une très grande clarté que les auteurs anciens ayant mentionné nos contrées sont tous « tardifs » (IIe s. av. - Ier s. ap. J.-C.), même ceux qui s'expriment en langue grecque (voir sur la question Ugolini 1987 ; Ropiot 1997, 1999a et 1999b). La seule exception étant Hérodote, qui — au Ve s. av. J.-C. — mentionne la ville de Pyréné, d'ailleurs dans un contexte géographique très confus. Il en découle, forcément, que nous ne savons rien de l'histoire régionale avant le IIe s. av. J.-C. : les noms des peuples, les noms des lieux, les noms des fleuves, les rares événements historiques cités, bref tous les renseignements disponibles ren-

voient à une période qui est, grosso modo, celle de la conquête romaine ou la précédant de peu. Du point de vue de la méthode, il n'est donc plus possible — comme on l'a fait jusqu'ici — de les utiliser pour expliquer des situations antérieures de plusieurs siècles. Ainsi, et c'est intéressant de le noter, aucune source grecque ne mentionne les Sordes en Roussillon : ce peuple n'apparaît que chez les auteurs de langue latine et V. Ropiot (1997) a suggéré qu'en fait il ne s'agit pas d'un ethnonyme mais d'un adjectif générique signifiant « sale » ou « de peu d'importance » qui, comme pour d'autres cas dans le monde romain, est attribué à des peuples « obscurs » et sans véritable poids politique ou économique. En suivant cette hypothèse — qui me semble tout à fait vraisemblable en regard du rôle politique et économique mineur que le Roussillon a joué à l'époque romaine —, il en résulte que les liens ethniques que l'on a voulu reconnaître entre les Sordes/*Sordones* du Roussillon et les *Surdaones* de la région de Lérida, ou entre les *Berybraces* (« le peuple des castors ») de la haute vallée de l'Èbre et les *Bebryces* de l'arrière-pays roussillonnais, ne sont plus que des liens étymologiques dont le seul point commun est de désigner des tribus ou des peuples non mieux définis ou d'importance modeste.

On ajoutera que l'emploi du terme « Celtibères » pour ces anciens roussillonnais est pour le moins impropre : certaines sources utilisent cette appellation pour des peuples de l'arrière-pays hispanique, mais jamais pour le Roussillon, où il est toujours question de Celtes (sources grecques) ou de Gaulois (sources latines).

Quant au volet archéologique (comparer ce qui suit avec les pp. 49-53), les prospections et les fouilles récentes, ainsi que la révision des mobiliers exhumés anciennement, mettent en évidence que les habitants du Roussillon se définissent de manière autonome par rapport aux autres groupes humains occupant les côtes gauloise et

ibérique, où ont été isolées des spécificités régionales fortes du point de vue culturel (voir sur la question notamment Ugolini 1993, 1998 et 1998 à paraître ; Ugolini et Pezin 1993 ; Ropiot 1997). Encore une fois, la rigueur méthodologique interdit d'appeler « Ibères » — ou de considérer « ibérisés » — des peuples dont le mobilier archéologique (pratiquement le seul élément qui nous reste !) n'a rien de commun avec celui des peuples situés au sud des Pyrénées. Pour autant, cela n'exclut pas les contacts interrégionaux et c'est un fait indiscutable que la présence des amphores d'origine hispanique est prépondérante sur nos sites. Cela est évidemment un fait commercial qui n'a eu, pour ainsi dire, aucune incidence sur le développement de la civilisation locale (Ugolini 1998 et 1998 à paraître).

Autre conséquence de l'avancée des recherches, les chronologies sont actuellement en cours de révision (comparer avec pp. 53-57). Ainsi, par exemple, il apparaît désormais que « la grande époque » d'Elne correspond aux deux derniers siècles avant le changement d'ère et non au IIIe s., qui — en tout état de cause — est le moins bien représenté (voir Mazière et Pezin 1999). Certes, cela ne va pas sans poser quelques problèmes d'ordre historique, comme par exemple le regroupement des roitelets gaulois à Illiberis lors de l'arrivée des Carthaginois (fin IIIe s.) relaté par Tite-Live, mais il est difficile d'aller contre l'évidence archéologique et, de surcroît, rien n'empêchait les roitelets de se réunir sur un site alors très petit ou en grande partie déserté.

Je ferai également quelques remarques sur Pyréné (comparer ce qui suit avec les pp. 51-54). Une longue tradition de la critique textuelle la localise à Port-Vendres (*Portus Veneris*), mais rien n'est moins sûr. Les sources antiques distinguent clairement deux lieux : 1) l'Aphrodision sur les Pyrénées et 2) le site portuaire de Pyréné (voir sur la question Ropiot 1997 et 1999b). Aucun

vestige archéologique à Port-Vendres ne vient confirmer l'existence d'un site pré-romain, ni même romain, et les épaves romaines — qui ont pu s'échouer là pour de multiples raisons — ne prouvent rien. Il faudra voir à l'avenir comment interpréter les découvertes toutes récentes, dans la rade de Port-Vendres, de pièces architecturales d'époque romaine. Peut-être pourra-t-on prochainement localiser ici le fameux temple d'Aphrodite, mais quant à Pyréné c'est autre chose. Il me semble qu'à l'heure actuelle le seul site qui puisse correspondre à l'antique Pyréné est Collioure, qui est un bon port et où les vestiges remontent à la fin du VI^e s. (voir sur la question Ugolini 1998). Et peu importe le toponyme *Caucoliberis* que l'on trouve, pour la première fois, au VI^e s. de notre ère, chez Julien de Tolède. Le site a pu changer de nom au cours de l'histoire, ce n'est pas le seul cas et j'en veux pour preuve le fait que déjà Tite-Live (à l'époque d'Auguste) ne sait plus le localiser précisément.

Dernier écueil et dernière question : parlait-on la langue ibérique en Roussillon ? (comparer avec p. 75). Nous n'avons aucun document antérieur au II^e s. av. J.-C. Quelques graffitis sont recensés ici ou là, en général sur des céramiques à vernis noir d'origine italique (campanienne A) ou fabriquées dans la colonie grecque de *Rhodè* (Rosas). Des inscriptions sont connues en Cerdagne (Llo), mais elles sont également tardives. D'autres documents d'époque antonine, retrouvés à Amélie-les-Bains, sont perdus actuellement et leur déchiffrement (où se mêleraient du gaulois et de l'ibérique) demeure peu satisfaisant. Ce n'est pas grand-chose et ces documents peuvent être mis sur le compte de transfuges ibères au moment de la conquête romaine, ou même plus tard. Il reste des toponymes comme *Illiberis* et *Caucoliberis* dont l'origine serait ibérique, mais dont l'attestation est récente (II^e s. av. J.-C. pour le premier et VI^e s. ap. J.-C. pour le second). Pour *Roskynon* on a

pensé à une origine punique et Pyréné a une consonance grecque. Quant aux noms de fleuves tels que *Telis* (Têt) et *Ticis* (Tech) — qui portent, chez les auteurs grecs, les mêmes noms que les agglomérations auxquelles ils sont reliés (*Illiberis* et *Roskynon*) —, on ne les trouve que chez des auteurs de langue latine. Bref, je crois que l'on peut dire que c'est une belle confusion ...et que l'emploi systématique de la langue ibérique, même aux II^e-I^{er} s. av. J.-C., est loin d'être une évidence.

Daniela Ugolini (Chargée de recherche au CNRS)

Bibliographie

- KOTARBA J. et PEZIN A. — Les amphores massaliètes en Roussillon. Premières données sur leur diffusion. In Les amphores de Marseille grecque (dir. M. Bats), *Et. Mass.* 2, 1990, 155-158.
- KOTARBA J. — Saint-André. Camp de las Basses II. *B.S.R. Lang.-Rouss.* 1994, p. 171-172.
- KOTARBA J. et PEZIN A. — Les vestiges d'habitat du premier Âge du Fer du Camp de las Basses, Saint-André (Pyrénées-Orientales). In : MAUNE S. dir. — *Recherches récentes sur les établissements ruraux protohistoriques en Gaule méridionale (IX^e - III^e s. av. n. ère)*. Actes de la table-ronde de Lattes (mai 1997). Editions M. Mergoil, protohistoire européenne, 2, 1998, p. 159-173.
- MAZIÈRE F. et ABELANET J. — L'occupation protohistorique de la moyenne vallée de l'Agly. In : *Habitats protohistoriques du Lang. Occidental et du Roussillon*. (Dir. D. Ugolini). Rapport triennuel du PCR 14-15 du Ministère de la Culture, Montpellier 1999, pp. 113-118.
- PEZIN A. et MAZIÈRE F. — Les occupations anciennes de la cité d'Elne (création de l'agglomération, extension reconnue). Colloque d'Elne 1999.
- PEZIN A. - Salses, le Port. *B.S.R. Lang.-Rouss.* 1991, Montpellier 1992, p. 95.
- PEZIN A. — D'Illiberis à Elne, vingt-cinq siècles d'histoire. Catal. de l'exposition. Perpignan 1992.
- PEZIN A. - Les habitats du Roussillon à l'Âge du fer. In : Contribution au problème ibérique dans l'Empordan et en Languedoc-Roussillon. *Actes de la Table-Ronde de Lattes* (mars 1992). *Doc. Arch. Mér.* 16, 1993.
- ROPIOT V. — *Le Languedoc occidental et le Roussillon protohistoriques : données archéologiques et sources littéraires d'Hécatée de Milet à Aviénus*. Mém. de Maîtrise Univ. Paul Valéry, Montpellier III, Montpellier 1997 (Dactyl.).
- ROPIOT V. — *Les voies d'eau en Languedoc occidental et en Roussillon protohistoriques*. Mémoire de D.E.A., Univ. Paul Valéry, Montpellier III, Montpellier 1999 (Dactyl.).
- ROPIOT V. — Aperçu des sources littéraires grecques et latines concernant le Roussillon

- protohistorique (peuplement et paysage). Colloque d'Elne 1999.
- UGOLINI D. — Civilisation languedocienne et ibérisme: un bilan de la question (VIIe-IVe s. av. J.-C.). In: Contribution au problème ibérique dans l'Empordà et en Languedoc-Roussillon. *D.A.M.* 16, 1993, p. 26-40.
- UGOLINI D. — Lampes grecques et de type grec découvertes à Béziers: utilisation et diffusion de la lampe grecque dans le Midi de la France entre le VIe et le IVe s. av. n. è. *D.A.M.*, 16, 1993, p. 279-293.
- UGOLINI D. — Salses-le-Château, Le Port. *B.S.R. Lang.-Rouss.* 1996, p. 175.
- UGOLINI D. — Salses-le-Château, Le Port. *B.S.R. Lang.-Rouss.* 1997, p. 128.
- UGOLINI D. — Le Roussillon : passage obligé des trafics en Méditerranée nord-occidentale. In: Commerce et voies de communication. XIe Coll. Intern. de Puigcerdà -E- (Puigcerdà 1997). Puigcerdà 1998.
- UGOLINI D. — Consommer les aliments : boire, cuire et manger en Languedoc-Roussillon au cours de l'Age du fer. In : Le traitement et la consommation des denrées végétales pendant l'Age du fer. Colloque de l'AFEAF, Gérone (E), mai 1998. A paraître.
- UGOLINI D. — Essai sur la métrologie du site protohistorique de Salses-Le Port (66). In : Table ronde sur la métrologie agraire antique et médiévale. (Avignon, 8-9 décembre 1998). A paraître.
- UGOLINI D., avec la collab. de MAZIÈRE F. et OLIVE C. — Salses-le-Château, Le Port. *B.S.R. Lang.-Rouss.* 1998, sous presse.
- UGOLINI D. et OLIVE C. — Béziers et les côtes languedociennes dans l'*Ora Maritima* d'Aviénus (vv. 586-594). *Revue Archéol. de Narbonnaise*, 20, 1987, p. 143-154.
- UGOLINI D. et OLIVE C. — La céramique attique de Béziers (VIe-IVe s. av. J.-C.). Approche de la diffusion et de l'utilisation de la vaisselle attique en Languedoc occidental. In: Sur les pas des Grecs en Occident. Hommages à A. Nickels, *Études Massaliètes* 4, Paris-Lattes 1995, p. 237-260.
- UGOLINI D. et PEZIN A. — Un aperçu sur le mobilier du Ve s. av. J.-C. en Languedoc occidental et Roussillon. In: Contribution au problème ibérique dans l'Empordà et en Languedoc. *D.A.M.*, 16, 1993, p. 80-87.
- UGOLINI D. et PEZIN A., avec la collab. de MAZIÈRE F. et OLIVE C. — Salses-Le Port : bilan de neuf années de fouille. In : Le traitement et la consommation des denrées végétales pendant l'Age du fer. Colloque de l'AFEAF, Gérone (E), mai 1998. A paraître.
- UGOLINI D., PEZIN A. et OLIVE C. — Salses-le-Château, Le Port. *B.S.R. Lang.-Rouss.* 1995, p. 150-151.

Soutenance de diplôme

« Pradines : une nécropole à incinération du VIIe s. av. J.-C. dans son contexte régional »
par Florent Mazière

Florent Mazière a soutenu avec succès son D.E.A. à l'Université d'Aix-en-Provence en juin 1999, avec un Mémoire intitulé « Pradines : une nécropole à incinération du VIIe s. av. J.-C. dans son contexte régional » (sous la direction de J.-P. Morel) qui a reçu la mention « très bien ».

Les recherches présentées dans ce mémoire de D.E.A. résultent des premières campagnes de fouille de sauvetage sur la nécropole à incinération du premier âge du Fer de Pradines (Causses-et-Veyran, 34).

La relativement bonne conservation du site et l'application de méthodes appropriées - et à certains égards novatrices -, ont permis à ce chercheur d'étudier les tombes (47 à l'heure actuelle) dans le détail et de mettre en évidence un plan et une organisation de cet ensemble funéraire qui sont à ce jour sans comparaisons strictes dans le Midi.

De nombreuses nouveautés sont apparues dans les modes de construction et de signalisation, qui sont d'une étonnante variété et la présence de structures para-funéraires pose avec acuité des problèmes d'interprétation et souligne l'insuffisance de la terminologie.

Dans le choix des vases déposés dans le *loculus*, F. Mazière a fait apparaître la logique d'un véritable « service », même s'il reste difficile d'en interpréter le sens.

Quant à la chronologie, la nécropole - qui compte quelques rares sépul-

tures du Bronze final IIIB - pourrait avoir été utilisée pendant environ trois siècles, ce qui est un argument fort en faveur de la fixité de l'occupation humaine dans ce terroir.

Pour terminer, on soulignera que cette première synthèse bien illustrée (75 p. et 85 figures) suit de peu la fouille elle-même, ce qui a impliqué un engagement sans relâche de la part de F. Mazière, mais aussi de la part de ceux qui l'ont aidé dans la lourde tâche du traitement des mobiliers et des restes osseux (L. Mazière, J. Noël et R. Donat) : il s'agit là d'un exploit dont les professionnels de l'archéologie sauront pleinement apprécier l'ampleur.

Fruit d'une grande rigueur sur le terrain et d'une impressionnante aptitude à la compréhension du fait archéologique, ce travail entre dans le cadre de l'investissement de F. Mazière en Biterrois, qui a déjà donné lieu à un Mémoire de Maîtrise très remarqué (L'occupation des sols dans la moyenne vallée de l'Orb : du Bronze final III au second âge du Fer (IXe-IVe s. av. J.-C. ; 1998), et qui ouvre aujourd'hui de nouvelles perspectives sur un thème déjà très étudié et à propos duquel on croyait que tout avait déjà été dit.

Daniela Uffolini (Chargée de recherche au CNRS)

*

* *

Actualité de la Préhistoire : ce qu'en savent les étudiants de Perpignan

Le module d'enseignement « Préhistoire » était commun, jusqu'à la dernière année universitaire, aux étudiants de première année suivant la filière Histoire et la filière Histoire des Arts et Archéologie. Depuis la rentrée

de 1999-2000, seuls doivent s'y inscrire les étudiants de la seconde filière, les responsables de l'Enseignement Supérieur estimant que les historiens n'ont que faire de leurs plus lointains ancêtres... Cela prive les futurs professeurs des écoles d'une base solide dans une discipline qu'ils auront à enseigner à leurs jeunes élèves.

Ce n'est pas pour regretter une Nième réforme, qui a réduit des deux-tiers les effectifs de ce module, rebaptisé « Archéologie préhistorique », que nous écrivons ces lignes. Mais pour faire part d'un test que nous avons pratiqué lors de la session d'examen de juin 1999. En plus du sujet habituel, nous avons posé une « question bonus » ainsi rédigée : *Avez-vous eu connaissance d'une découverte récente (moins d'un an) relative à la paléontologie humaine ou à la préhistoire ? Dites en une dizaine de lignes de quoi il s'agit.* Cette question pouvait apporter deux points supplémentaires, hors barème, l'épreuve étant donc notée au total sur 22.

Pourquoi cette question ? Lors de la présentation de nos enseignements, nous avons encouragé les étudiants à se faire une « culture préhistorique » en lisant, outre les ouvrages de base de la discipline, des articles dans les revues spécialisées ou de vulgarisation, et en se mettant à l'écoute des émissions tant radiophoniques que télévisées traitant de ces sujets.

C'est pour contrôler ce « hors-cours », et voir aussi quelle était l'incidence de la médiatisation des découvertes sur un public a priori réceptif, que nous avons posé cette question subsidiaire ; elle pouvait également permettre aux étudiants d'augmenter encore leur note (un premier bonus étant apporté par les exposés présentés en Travaux Dirigés). Disons-le tout de suite : grande a été notre déception.

Sur un effectif de 109 présents, il y a eu 4 copies blanches : 105 copies ont donc été corrigées. Première constatation : 43 étudiants seulement (41 %)

avaient traité la question bonus. Et seconde constatation, plus affligeante encore : sur ce nombre, 14 (le tiers) ont eu un bonus, entre 0,5 et 1,5 points : aucun n'a mérité le maximum de 2 points ! Signalons enfin que, si la moyenne globale des notes a été, pour les 105 composants, de 8,3/20, il n'est pas apparu de différences significatives entre ceux qui avaient traité la question (moyenne de 8,8/20) et ceux qui l'avaient négligé (moyenne de 7,9/20). Ce ne sont donc pas les meilleurs étudiants qui ont répondu, ou tenté de répondre, à cette question d'actualité.

Analysons maintenant les 43 réponses. Trois n'avaient aucun rapport avec le sujet, évoquant soit la découverte de Dinosaures (faut-il rappeler que ces grands reptiles, disparus pour les derniers il y a 65 millions d'années, n'ont jamais côtoyé les hommes préhistoriques, même les plus anciens, qui n'ont que 2 ou 3 millions d'années) soit la datation, au carbone 14, du Saint-Suaire de Turin !

Ces réponses étant écartées, il en reste 40, que nous répartirons en deux groupes, celui de la préhistoire, dans sa dimension archéologique, et celui de la paléontologie humaine.

Découvertes récentes relatives à la préhistoire (13 réponses)

C'est de beaucoup le groupe de réponses les plus décevantes, et seul 1 point a été attribué à un étudiant traitant de la découverte d'un « atelier de taille dans le Rift Valley ». Quelques semaines avant l'examen, la presse a en effet fait grand cas d'une remarquable découverte, par une mission franco-éthiopienne, d'un vaste ensemble de pierres taillées (plus d'un millier) daté de 2,34 millions d'années. La série la plus importante connue pour une aussi grande ancienneté. L'étudiant n'a pas eu les 2 points du bonus, car il a cité la trop célèbre Lucie (*Australopithecus afarensis*) comme auteur de cet outillage alors que ce fossile, pré-humain, lui est antérieur d'un bon million d'an-

née et n'a jamais manufacturé d'outils : l'auteur ne peut être qu'un *Homo habilis*, moins connu des médias car les chercheurs français n'ont émarginé ni à la découverte de ce fossile, ni à sa dénomination.

Que trouvons-nous dans les autres réponses ? Trois mentions pour la grotte ornée paléolithique Cosquer, à l'entrée aujourd'hui ennoyée sous 37 m (découverte en 1991) et deux mentions de la grotte Chauvet, dans l'Ardèche (découverte en 1993), un étudiant précisant qu'on en parle davantage pour des problèmes de propriété ou d'ordre de mission antidaté que pour son apport à la connaissance de l'art : il faut dire que l'étude ne fait que commencer, et que le public devra se contenter, comme pour Lascaux, d'un fac-similé. Des réponses évoquent une « grotte à ours » dans un « pays nordique » non précisé, la trouvaille d'une nouvelle Vénus en Hongrie, et plus près de nous les fouilles de la nécropole protohistorique de Pradines dans l'Hérault (connue depuis 30 ans) et celles de Tautavel où est mentionnée la « poursuite des fouilles », ce qui ne constitue pas une découverte à proprement parler

Deux copies enfin parlent d'une « nouvelle science pour retrouver le langage ». Nous transcrivons l'une d'entre elles : *Il y a quelques mois, une hypothèse assez originale a été émise à propos du langage des hommes préhistoriques, plus précisément du Néolithique : certains pensent que les céramiques en argile (sic) pourraient avoir enregistré les sons émis par son auteur lors de sa création. L'argile aurait, selon eux, gardé en mémoire, comme la cire des disques en vinyle (re-sic), le langage des hommes.* Effectivement, une recherche dans ce sens a été initiée il y a une dizaine d'années par des physiciens au nombre desquels on compte le prix Nobel Georges Charpak, mais son incidence en préhistoire est faible pour ne pas dire nulle car les poteries doivent être tournées...

Découvertes relatives à la paléontologie humaine (27 réponses)

C'est manifestement le thème qui a le plus inspiré les étudiants. Un fossile, qui n'en est pas un au sens propre, est cité quatre fois : l'homme congelé du Tyrol (découvert en 1991). Une copie mentionne que cet homme « tentait de traverser les Alpes, à l'époque moins hautes », une autre situe la trouvaille en Antarctique ... Plus sérieusement, car il s'agit effectivement d'une découverte datant de moins d'un an, est cité dans deux copies le squelette d'un enfant présentant des caractères mixtes de Néandertalien et de Cro-Magnon, découvert au Portugal (un étudiant cite sa source : un article lu dans France-Soir). Dans une autre copie, on apprend que l'étude de l'ADN d'un Cro-Magnon a prouvé notre descendance directe de ce type humain (ce dont nous n'avons jamais douté : c'est un *Homo sapiens sapiens* comme nous...)

Viennent maintenant les découvertes de paléontologie humaine en Afrique : 20 réponses, la moitié du total tous thèmes confondus. En Préhistoire, si découvertes il y a, elles concernent nos plus vieux ancêtres et se situent en Afrique, berceau de l'Humanité. On prend peu de risques à le dire, et un étudiant a fait la réponse la plus courte en mentionnant. « *Une découverte paléontologique qui vieillit l'humanité une nouvelle fois* ». Cette réponse imprécise n'a apporté aucun point à son auteur, pas plus que celle évoquant l'étude du pied de Lucie : une étude n'est pas une découverte... et c'est plutôt l'étude des articulations de l'épaule et du coude qui ont montré que notre arrière grande tante savait encore se déplacer dans les arbres.

Deux copies citent un « squelette plus vieux que Lucie » (encore elle !) sans dire qu'il s'agit d'*Australopithecus anamensis* et *A. ramidus*, nouvelles espèces décrites au milieu des années 90. Le fossile de Koro-Toro, au Tchad, est cité une seule fois, et presque correctement orthographié (*A. bahrelghazali*) :

c'est une découverte française, en 1995. Un contestataire, il y en a, parle d'un squelette encore plus ancien trouvé en Asie (squelette de quoi, trouvé où ? c'est grand, l'Asie...) et de la possibilité d'un « autre berceau ». Passons sur quatre copies où sont mélangés le lac Turkana, la gorge d'Olduvaï, la Rift Valley et l'*Homo erectus*, pour en arriver au sujet le plus fréquemment abordé (11 copies) : la nouvelle découverte de Sterkfontein. Ce site sud-africain avait donné pour la première fois, en 1936, un bassin d'Australopithèque et prouvé que ce primate était un véritable Homidé. Quarante ans plus tard, en 1976, la découverte d'un nouveau fossile, fragmentaire comme tous ceux trouvés dans ces brèches dolomitiques, était annoncée à Nice au congrès de l'Union Internationale des Sciences Préhistoriques et Protohistoriques (UISPP). L'accélération de la Préhistoire fait que, 22 ans seulement plus tard, en été 1998... Mais lisons la copie d'un des rares étudiants ayant eu une bonne note : *En Afrique du sud, à Sterkfontein, les restes d'un Australopithecus africanus ont été mis au jour en septembre 1998. Il s'agit d'un individu complet. C'est dans cette même région que fut mis au jour Australopithecus robustus par Broom dans les années 1950. Seule déception des examinateurs : cette découverte tout à fait remarquable et inédite car le squelette, en fait 90 % des os, n'a pas fini d'être dégagé, avait été annoncée dans le cours...*

Cyr Descamps & Michel Martzloff

*

* *

**L'amateurisme en archéologie :
NE JETONS PAS LE BÉBÉ AVEC
L'EAU DU BAIN !**

Le thème de réflexion de la dernière journée du récent colloque d'Elne en hommage à Roger Grau portait sur « l'historien et l'archéologue dans sa cité ». Lors d'une courte intervention intitulée « Entre professionnels » et bénévo-

les sans statuts, que sont nos amateurs devenus ? », j'ai qualifié ma communication de « typologique » car je tentais d'analyser une évolution à partir de définitions portant sur les termes « amateur », « professionnel » et « bénévole », en les liant à une stratification des générations d'archéologues de l'après-guerre dans notre région.

Deux raisons m'ont incité à revenir sur le sujet ici. Tout d'abord les échos que j'en ai eu montrent que, faute d'avoir pu développer mes arguments et mis à part le cercle des initiés, mes propos avaient été mal compris. Ensuite, il a semblé à plusieurs d'entre-nous que ces réflexions nécessitaient un débat qui n'a pu avoir lieu, par manque de temps et que celui-ci intéressait au premier chef notre association au sein de laquelle cohabitent professionnels à temps plein des différentes branches de l'archéologie, crypto-professionnels vacataires et d'autres statuts, professionnels en herbe étudiant à l'Université ou ailleurs, bénévoles érudits ou éclairés, passionnés ou collectionneurs, curieux ou dilettantes, etc. Bref, une vraie association d'archéologie.

J'ai pu dire donc que les changements intervenus, surtout à partir des années 80, avaient disqualifié et gommé le statut de l'amateur tel qu'il avait survécu dans notre département jusqu'alors. Nous connaissons tous plus ou moins, sans toutefois avoir le recul nécessaire pour en analyser les articulations concrètes, l'essentiel des facteurs exogènes de cette mutation, à savoir :

- le poids pris par les grands chantiers de fouilles modernes dirigés par des professionnels (Tautavel, Ruscinò, Montou)

- le renouveau de l'archéologie universitaire méridionale qui a aussi touché Perpignan (renouveau lié à la démographie mais aussi aux équipes occupant le terrain et dirigées par Barroel, Guilaine ou Lumley)

- l'effort administratif réalisé au niveau de l'État lorsque notre Direction

des Antiquités, devenue Service Régional de l'Archéologie, faisait oeuvre novatrice en matière de carte archéologique sous l'impulsion de Pierre-Yves Genty, avec pédagogie, voire prosélytisme (ce qui est presque une tare pour un « pro »)

- le nouvel aménagement du territoire et la naissance de l'A.F.A.N., avec les premières interventions lors de grands travaux (barrage de Caramany, autoroutes...).

Mais cette mutation est également liée à des facteurs endogènes, en particulier à l'enracinement de l'archéologie régionale dans la société grâce à l'action « citoyenne » des amateurs et que le tissu associatif actuel a su revigorer tout en restant étroitement liée à la mutation en cours (c'est ici plus particulièrement le cas avec la création de l'A.A.P.O. en 1982 et le considérable effort entrepris au niveau de la découverte, du recensement et de la gestion des sites)

Avant cette mutation, le statut ou, plutôt, la perception qu'on pouvait avoir de l'amateur, était à la fois très vague (touche-à-tout sur le patrimoine) et très précise (spécialiste érudit d'un domaine) car il occupait un vaste terrain laissé en friche (rôle de pionnier). Il se positionnait également dans un système complexe de sous-traitance, souvent associé aux collectionneurs et aux fouilleurs clandestins, système qui était étroitement contrôlé par les chercheurs officiels, sous la houlette suprême des maîtres de jurande universitaire ou du C.N.R.S. Dans tous les cas, les meilleurs d'entre eux étaient à la fois reconnus par leurs pairs pour leur engagement citoyen dans la défense du patrimoine, la création de musée etc., par l'État pour leurs capacités et leur dévouement en étant par exemple nommés correspondant des Antiquités (bénévoles) par le préfet et, enfin, par la communauté des chercheurs pour leurs compétences et leur rôle irremplaçable sur le terrain.

Ces temps sont révolus. Soit ! Tant mieux même ! Pourtant, loin de se demander si ce n'était pas les carences de l'archéologie professionnelle qui maintenaient cette situation de friche, il est de bon ton pour certains jeunes ou vieux « pros », probablement mal à l'aise sur la question, de désigner maintenant les amateurs comme des arriérés, générateurs de blocage. Que leur reproche-t-on ? Pas mal de tares à vrai dire que l'on retrouve à plusieurs niveaux :

- au niveau du professionnalisme, c'est-à-dire des compétences, par manque de formation et de disponibilité pour suivre l'avancée rapide des recherches, par manque de liaison avec les différentes équipes pluridisciplinaires, par un travail trop solitaire donc, par une dispersion sur plusieurs centres d'intérêt...

- au niveau de la motivation, au sens premier de l'amateurisme, dans les passions qui peuvent les agiter et exacerber les travers infantiles propres à l'archéologie comme la « collectionnisme » ou la jalousie, pouvant dégénérer en psychose sectaire, mégalomane ou paranoïaque...

- au niveau du bénévolat enfin, d'être peu dociles et peu contrôlables dans le domaine militant de la défense du patrimoine, d'avoir une pensée parfois trop libre, une parole souvent trop vive, d'être impliqués auprès de la population, voire de compter auprès des élus, d'avoir un attachement au terroir souvent entaché de passéisme, frisant parfois le chauvinisme, mais aussi et surtout d'empêcher l'embauche de professionnels en proposant un service gratuit ou de simples dédommagements pour les frais..

- au niveau de la pérennité des activités, de ne pas avoir la constance des archéologues professionnels dépendant de la fonction publique.

Que penser de ces critiques, sinon qu'elles déplacent le vrai problème ? Certes, elles sont sans doute fondées sur pas mal de points mais ne pourrait-on pas

les appliquer aussi à bon nombre d'archéologues professionnels ? Puisque l'évolution générale des sciences a disqualifié l'espoir individuel de se rendre célèbre en faisant la découverte du siècle, mais qu'il s'agit aujourd'hui de participer à un effort collectif et pluridisciplinaire d'équipes de recherche, puisque le patrimoine archéologique est plus que jamais menacé en tous lieux par l'aménagement du territoire et l'urbanisation galopante, pourquoi les bénévoles et leurs associations ne pourraient-ils trouver une place dans ce mouvement ?

En réalité, ce que j'ai voulu dire lors du colloque, c'est que l'amateurisme n'est pas plus à louer qu'il n'est à blâmer. S'il nous faut rendre hommage aux amateurs qui ont oeuvré pour l'essor de l'archéologie départementale, c'est à leur professionnalisme qu'il faut le faire, à travers les capacités qu'il leur était reconnues et c'est à leur bénévolat aussi, non pas celui qui leur était imposé d'oeuvrer en plus de leurs tâches alimentaires et au détriment de leurs proches, mais au sens de leur « don de soi », de leur engagement désintéressé de citoyen pour le patrimoine, auprès des gens. Quant à leur passion, qu'auraient-ils fait sans elle et existe-t-il un seul domaine de recherche qui puisse en faire l'économie sans devenir stérile ?

De cette époque, il nous faut donc garder une trace objective, ne serait-ce que pour la transmettre à ceux qui auront en charge la noble profession plus tard. C'était, du reste, l'un des buts du colloque d'Elne. Mais on peut aussi se demander où iraient les archives de terrain et que deviendraient les lieux de mémoire que sont les sites archéologiques du Roussillon sans les bénévoles, alors que l'archéologie professionnelle est encore squelettique par rapport aux besoins, alors que rien n'est définitivement acquis et qu'il faut manifester à Perpignan pour faire respecter, non seulement la loi sur les fouilles de

1941, mais en plus le récent accord signé entre la ville et l'État concernant l'archéologie d'urgence ? (cf. le « trou de la honte »).

D'autre part, tandis que l'I.N.S.E.E. vient de créer le terme de « travailleurs pauvres » pour répertorier la cohorte des vacataires, temporaires, hors statuts, C.E.S, temps partiels ... qui est désormais logée entre chômeurs et smicards, vers quel nouvel ostracisme ira-t-on si l'on oppose les professionnels aux pseudo-professionnels et aux bénévoles, dédaigneusement nommés « amateurs » ?

Cela ne va pas sans soulever plusieurs questions :

- Face aux vrais « pros » titulaires du pinceau et de la truelle, où va-t-on ranger tous ceux dont les compétences professionnelles sont reconnues mais que l'archéologie ne nourrit pas ou très mal en attendant mieux ?

- L'État, qui n'a pas voulu renforcer son administration, ni même créer une entreprise ou un service public pour assumer les fouilles d'urgence, et qui reste pudiquement masqué derrière l'A.F.A.N (association loi 1901), peut-il prétendre tenir seul le rôle du « pro » dans la protection et la mise en valeur du patrimoine ? Dans la négative, encouragera-t-on un professionnalisme « libéral » pour les fouilles d'urgence, avec la possible dérive que cela suppose (cf. la manifestation soutenue par l'A.A.P.O. à la Préfecture en 1997 ?)

- Si ce sont les bénévoles et leurs associations qui bloquent le développement du professionnalisme, que penser des chercheurs ou des administratifs « pros » qui ne respecteront pas la durée légale du travail désormais fixée à 35 h. et qui occuperont, à cause de leur labeur acharné, un double poste ?

- Peux-t-on étendre le professionnalisme archéologique aux collectivités locales sans peser « politiquement » sur ces dernières, donc sans le « lobbying » des associations ?

- Les associations archéologiques doivent-elles se cantonner au rôle de

réservoir d'ilotes agitant les palmes pour une archéologie professionnelle mal définie autant que prétentieuse ou représenter un organisme aux mains plus libres mais intervenant à part entière dans l'archéologie officielle, ce que nous faisons déjà dans le cadre du dépôt départemental ou comme l'A.R.E.S.M.A.R. le fait sur ses chantiers de fouilles sous-marins ?

- Par conséquent, doit-on, si ce n'est réclamer un statut pour les bénévoles, au moins exiger une reconnaissance officielle, une utilité publique, ce qui était le cas pour les correspondants des Antiquités de jadis, afin qu'ils ne soient pas les métèques de la nouvelle archéologie ?

- Enfin, si le rôle actif des bénévoles était officiellement nié, à quoi serviraient donc les vraies associations archéologiques ?

Michel Martzloff

*

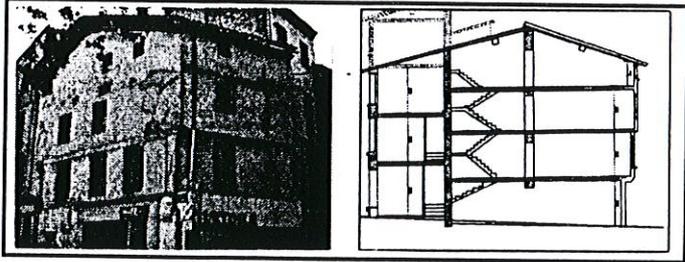
* *

Autour de la maison Jourda de Prades : de nouvelles voies pour l'histoire et l'archéologie en milieu urbain ?

La municipalité de Prades s'est rendue propriétaire l'an passé d'une maison fort délabrée dont la destruction paraissait proche. Par la volonté de la municipalité, sous l'impulsion de Jean-Luc Antoniazzi, conseiller municipal délégué au patrimoine, et grâce aux conseils d'Olivier Poisson, inspecteur général des MH, l'occasion a été saisie de sauver une maison qui en valait la peine, tout en réalisant une opération collective d'étude et de mise en valeur d'un type méconnu de notre patrimoine : l'habitat civil urbain ou villa-geois.

A Prades, la maison Jourda est sise sur la place de l'église, au coin de la rue du Palais de Justice, l'ancienne Rue Grande, *La Rua* comme on l'appelait dès le XIVe siècle. La bâtisse, qui a

beaucoup souffert de transformations et de mutilations anciennes ou plus récentes, présente cependant un intérêt majeur : elle est un vestige conservé, un des rares dans nos villages, de la construction « à pan de bois ». Son ossature en bois, aux éléments tous solidaires du sol à la charpente, constitue un témoignage de l'art de bâtir de la fin du Moyen Age qui se perpétue durant l'époque moderne.



Coupe de la maison Jourda de Prades
(dessin Jean Bigeat, architecte) :

Architecture à pan de bois, avec encorbellement successif des étages, au-dessus de la rue. Des restes de balcons sculptés sont apparus sur les deux façades, aujourd'hui décroûtés. L'essentiel de la construction semble pouvoir être attribué au XVe siècle, époque pour laquelle aucune maison particulière, urbaine ou villa-geoise, n'a à ce jour été étudiée dans les P.-O.

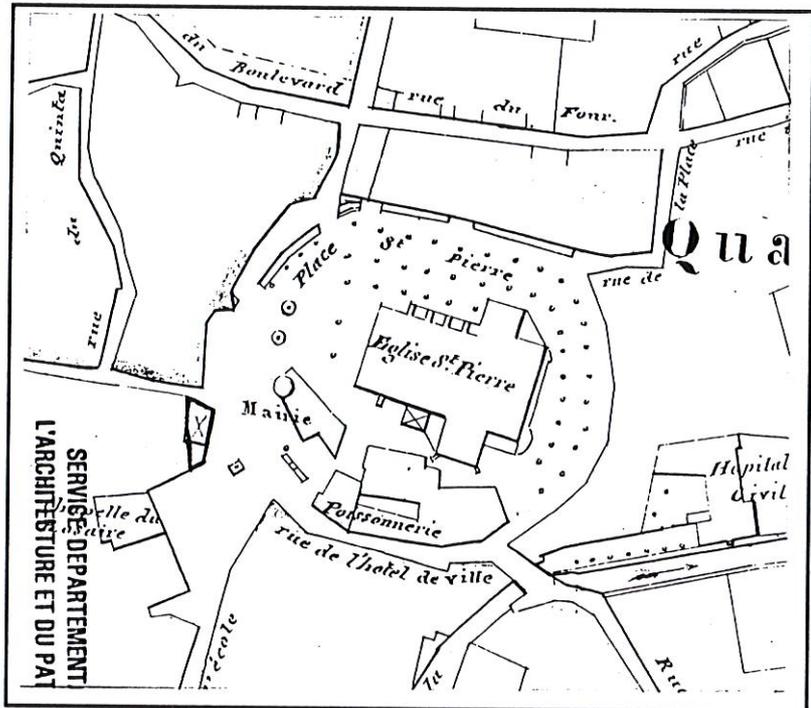
Avant d'aménager cette maison en centre culturel, et en dépit de nombreuses contraintes et difficultés de délais, de sécurité, de moyens financiers, tous les acteurs réunis (mairie, MH, SDAP, architectes, contrôle technique, entreprises de restauration, archéologues et historiens) sont tombés d'accord pour une étude approfondie de la maison sur le plan archéologique et architectural, qui pourra éclairer une *terra incognita*, jamais explorée pour le Roussillon, celle des matériaux et techniques de construction des maisons de cette époque : poutres, remplissage des panneaux (colombages, hourdis), assemblages, etc. Cette étude, conduite par des archéologues de l'AFAN spécialistes du bâti, permettra de savoir ce qu'il convient de garder, de restaurer, et comment le faire. Son coût, élevé (de l'ordre de 150 000 f), est justifié par la haute technicité des méthodes scientifiques employées pour la détermination

des bois d'œuvre, leur datation, l'examen de leur résistance aux atteintes du temps et des déformations.

Parallèlement, une étude historique en cours a pour but de retrouver trace de cette maison dans les archives, d'identifier ses propriétaires successifs, de découvrir leur position sociale, leurs activités, et si possible de remonter jusqu'aux travaux de construction ou de transformation de la bâtisse. La lecture des documents anciens (*capbreus*, registres notariaux) permettra aussi de replacer l'histoire de cette maison dans son contexte urbain, social et économique. La maison Jourda s'élève en effet à deux pas du noyau originel d'un village semblable par beaucoup de points à de nombreux autres (l'église, les celliers de la *cellera*, le cimetière et la première maison communautaire de l'*Universitat* des habitants) mais qui dès le XVe siècle s'affirme comme une vraie ville, capitale économique du Conflent. Une reconstitution planimétrique schématisée des étapes de cette croissance pourra être proposée, grâce à la confrontation des écrits, des plans cadastraux et des vestiges conservés. Autant d'éléments qui favoriseront l'insertion du projet de restauration de cette maison dans un cadre urbain mieux compris, mieux expliqué, donc mieux protégé et mis en valeur.

La politique, la chose publique, l'économie et le respect des vieilles pierres feraient-ils enfin bon ménage ? Il semble que la découverte récente de la notion de « patrimoine culturel, historique et architectural » par les élus, les administrations -les « décideurs »- ait le don de faire fleurir partout les initiatives visant à « valoriser », à « promouvoir », un « pays », un village, un site. On aurait tort de rejeter ces initiatives au seul motif qu'un de leurs

buts est d'attirer et de garder le touriste. On a tant détruit, « aménagé » et bétonné pour la même mauvaise cause du profit, des devises puis de l'emploi (!)... il est grand temps que ces mêmes objectifs s'accordent avec une gestion plus harmonieuse des richesses du passé comme de la nature.



Plan cadastral de 1841 :

L'emplacement de la maison Jourda est marquée d'une croix, au coin de la rue qui débouchait face à l'ancienne mairie qui comprenait une tour faisant office de prison. Ce premier bâtiment municipal, établi depuis au moins le début du XVIe siècle dans la *cellera*, a été détruit il y a seulement quelques décennies. La forme de la *cellera* est encore bien sensible, même si ses celliers ont pour la plupart disparu depuis le XVIIe siècle. En 1508, ils étaient encore au nombre de 52 !

Il est frappant de voir se multiplier des initiatives de même type depuis quelques mois : à Prades, l'AFAN est engagée aux côtés de l'ensemble des organismes compétents en matière de patrimoine architectural, à Elne la création d'une ZPPAUP¹⁹ réunit autour des architectes et des responsables de la municipalité les archéologues locaux (Annie Pezin, Jérôme Kotarba) pour la définition du périmètre sauvegardé dans

¹⁹Zone de Protection du Patrimoine Architectural, Urbain et Paysager.

la ville et des sites voisins à protéger. De semblables initiatives se font jour à Ille-sur-Têt autour de la vieille ville et en « Vallée de la Têt » où la création du « Pays d'Art et d'Histoire » multipliera ce type d'actions, tout comme elles s'annoncent en Fenouillèdes. En tous ces lieux, archéologues, historiens de l'art et historiens ont une contribution déterminante à apporter afin que le contenu de ces projets soit à la hauteur de leurs intitulés ambitieux. Ce terrain est le nôtre, sachons l'investir, le féconder. Il me semble qu'il y a là, pour la décennie à venir, un des enjeux pour sortir

nos disciplines du cénacle de la recherche érudite universitaire, pour en finir avec un trop long conflit entre l'indispensable préservation du patrimoine et la nécessaire évolution des cadres de vie contemporains. En sachant aller au contact des demandes, nous pouvons imprimer au sein même des projets d'avenir la marque d'un passé retrouvé, restauré, fréquenté.

Aymat Catalau

Bibliothèque

Les acquisitions de la bibliothèque pour l'année 1999 :

ABELANET (Jean) : *Lieux et légendes du Roussillon et des Pyrénées Catalanes*. Editorial Trabucaire, Perpignan, 1999. 202 pages.

AMIGUES (François) : *Un four médiéval de potier "El Testar del Moli" Paterna (Valencia)*. Publications de la Casa de Velazquez, Madrid 1987. 100 pages.

AMIGUES (François) : *Fours de potiers et "testares" médiévaux en Méditerranée Occidentale*. Publications de la Casa de Velazquez, Madrid 1990. 208 pages.

BASSEDA (Lluís) : *Toponymie historique de Catalunya Nord*. Revista Terra Nostra, n°73 à 80, Prades, 1990. 796 pages.

CATALUNYA ROMANICA tomes II (Cerdanya, Conflent), XIV (Rossello), XXV (Vallespir, Capcir, Donasa, Fenolleda, Perapertuses).

CHEVALLIER (Raymond) : *Les Voies Romaines*. Picard, 1998. 343 pages.

CHOUQUER (Gérard) dir. : *Les formes du paysage. Tome 2 : archéologie des parcellaires*. Editions Errance, Paris, 1996. 263 pages.

CHOUQUER (Gérard) dir. : *Les formes du paysage. Tome 3 : l'analyse des systèmes spatiaux*. Editions Errance, Paris, 1997. 198 pages.

Collectif : *Nécropoles à incinération du Haut-Empire*. Table-ronde de Lyon, 30-31 mi 1986. Région Rhône-Alpes, Lyon, 1987. 142 pages.

Collectif : *Etudes Roussillonnaises offertes à Pierre Ponsich*. Le Publicateur, Perpignan, 1987. 566 pages.

Collectif : *Cultures i Medi de la Prehistoria a l'Edat Mitjana. Homenatge al Professor Jean Guilaine*. Xe Colloqui Internacional d'Arqueologia de Puigcerda, 1994. 745 pages.

Collectif : *Le vert et le brun. De Kairouan à Avignon, céramiques du Xe au XVe siècle*. Réunion des Musées Nationaux, Seuil, 1995. 246 pages.

Collectif : *La recherche archéologique en France. Bilan 1990-1994 et programmation du Centre National de la Recherche Archéologique*. Editions de la maison des sciences de l'homme, Paris, 1997. 460 pages.

Collectif : *Comerci i vies de comunicacio 1000 ac - 700 bc*. XIe Colloqui Internacional d'Arqueologia de Puigcerda, 1998. 468 pages.

DURAND (Aline) : *Les paysages médiévaux du Languedoc (Xe-XIIe siècles)*. Presses Universitaires du Mirail, Toulouse, 1998. 491 pages.

GAILLEDROT (Eric) : *Les Ibères de l'Ebre à l'Hérault*. Monographies d'Archéologie Méditerranéenne, Lattes, 1-1997. 336 pages.

GUILAINE (Jean) : *Au temps des Dolmens*. Privat, Toulouse, 1998. 166 pages.

LUGAND (Marc) : *Balaruc antique et médiéval. Histoire et archéologie de la presqu'île balarucoise*. Editions Espace Sud, 1995. 141 pages.

NOELL (René) : *Essai de bibliographie Roussillonnaise 1906-1940, 1940-1960*.

Revue Terra Nostra, Prades, 1973. 235 pages.

NOELL (René) : *Essai de Bibliographie roussillonnaise de 1960 à 1980*. Revue Terra Nostra, Prades, 1983. 251 pages.

ORSSAUD (Dominique) : *La céramique médiévale orléanaise*. Revue Archéologique du Loiret, n°11, 1985. 154 pages.

TCHERNIA (André) : *Le vin de l'Italie romaine*. Ecole Française de Rome, 1986. 404 pages

POMEY (Patrice) dir. : *La navigation dans l'Antiquité*. Edisud, Aix-en-Provence, 1997. 206 pages.

ROUX (Antoine de) : *Perpignan. De la Place Forte à la ville ouverte Xe-XXe siècle*. Perpignan Archives Histoire, Perpignan, 1996. 499 pages.

ROUX (Antoine de) : *Atlas historique de Perpignan*. Commission Internationale pour l'Histoire des Villes, CNRS, 1997.

SAQUER (Jacques) : *François Jaubert de Passa. Souvenirs du voyage de 1819 en Espagne*. SASL des Pyrénées-Orientales, CVI volume, Perpignan, 1998. 559 pages

SOLERE (Marie-Hélène) : *Les Tours à Signaux. Randonnées patrimoines en Pyrénées-Orientales*. REMPART, 1992. 52 pages.

TAFFANEL (Odette), TAFFANEL (Jean), JANIN (Thierry) : *La nécropole du Moulin à Mailhac (Aude)*. Monographies d'Archéologie Méditerranéenne, Lattes, 2-1998. 393 pages.

Cette liste est loin d'être exhaustive car à coté des acquisitions, il y a les dons, les échanges... Bref, je vous invite à venir à la bibliothèque qui est ouverte du Lundi au Vendredi de 9 heures à 12 heures et de 14 heures à 17 heures.

Guillaume Effe

COMPOSITION DU BUREAU ET DU CONSEIL D'ADMINISTRATION AU 30/11/99

BUREAU

Président d'honneur	Jean ABELANET
Président	Jean-Pierre COMPS
Vice-président	Jérôme KOTARBA
Secrétaire	Jacqueline NOEL
Secrétaire-Adjoint	Cyr DESCAMPS
Trésorier	Bernard DOUTRES
Trésorière-Adjointe	Monique FORMENTI

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Membres de droit

- M. le Conservateur Régional de l'Archéologie
- M. le Conservateur des Antiquités et Objets d'Art
- M. le Directeur du Service Départemental d'Architecture
- Mme la Directrice du Service d'Archives Départementales
- M. le Responsable du Dépôt Archéologique Départemental

Membres élus

ALESSANDRI Patrice	KOTARBA Jérôme
CASTELLVI Georges	LOIRAT Denis
CATAFAU Aymat	MARTZLUFF Michel
COMPS Jean-Pierre	MAZIERE Florent
CONSTANT André	NADAL Sabine
DEBENATH André	NOEL Jacqueline
DEL'FURIA Lucienne	PEZIN Annie
DESCAMPS Cyr	PORRA-KUTENI Valérie
DOUTRES Bernard	ROIG Jacques
FORMENTI Monique	VIGNAUD Alain

Conférences et sorties pour l'année 2000

- 22 janvier** De l'homme de Néanderthal à l'homme moderne,
par André Debenath.
- 12 février** Le château de Cabaret à Lastours,
par Marie-Elise Gardel.
- 18 mars** Archéologie et orientation astrale, une approche scientifique,
par Daniel Campergue.
- 8 avril** Un habitat fossoyé du Néolithique Final dans la moyenne
vallée de l'Hérault, par Alain Vignaud.
- 13 mai** Centuriation et histoire du paysage dans la moyenne vallée du
Rhône, par Thierry Odiot.
- Fin mai-
début juin** Sortie en Vallespir et repas de fin d'année
- 24-25 juin** Sortie en Provence (Glanum, ...).
- 21 octobre** Compte-rendu des recherches 2000 dans les Pyrénées-
Orientales.
- 18 novembre** Compte-rendu des recherches 2000 dans les Pyrénées-
Orientales (suite).
- 16 décembre** Assemblée générale.

Toutes les conférences sont illustrées de diapositives ; l'entrée est libre. Ces séances ont lieu dans les locaux de l'Université de Perpignan, bâtiment F1, salle F118, à 14h30. Des précisions sur les sorties seront données en temps voulu. D'autres excursions pourront être organisées à la demande, en cours d'année.

Le dernier numéro du bulletin est remis aux adhérents ; l'adhésion est fixée à 100 F et 50 F pour les étudiants et demandeurs d'emplois (prévoir 20 F de plus si vous souhaitez l'envoi du bulletin à domicile). On peut s'inscrire lors des conférences, en écrivant (ou en passant) au siège de l'association, où se trouve aussi la **bibliothèque archéologique**, ouverte à tous du lundi au vendredi de 9h à 12h et de 14h à 17h.

Association Archéologique des Pyrénées-Orientales
4, bis avenue Marcelin Albert
66000 Perpignan
Tél/Fax : 04 68 54 98 84

